



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Ex libris Bibliothecæ quam Illustrissimus
Archiepiscopus & Prorex Lugdunensis
Camillus de Neufville Collegio SS.
Trinitatis Patrum Societatis JESU
Testamenti tabulis attribuit anno 1693.

EXTRAORDINAIRE
D U 807157
MERCURE
GALANT.



BIEN DE JUILLET 1681
O M E X V.



A LYON,

Chez THOMAS AMAULRY,
rue Merciere.

M. DC. LXXXI.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.



LE LIBRAIRE
AU LECTEUR.



*VOUS recevrez,
cher Lecteur, le
quinzième Extra-
ordinaire, qui se
vendront toujours trente-sols
chaque Volumes; & les Mer-
cures vingt-sols, tant vieux que
nouveaux.*

LIVRES NOUVEAUX
du Mois de Juillet 1681.

Plaidoyer de Monsieur Patru, augmenté de ces Oeuvres divers, in oct. 2. vol. 5. livres 15. sols.

Les Artifices des Heretiques, indouze, 40. sols.

Les Comparaisons sur Thucydide, du Pere Rapin, indouze, 30. f.

Memoires du Chevalier de Terlon, indouze, 3. livres.

Le Mariage du Duc de Savoye avec l'Infante de Portugal, 12. 30. f.

Par l'Autheur du Mercure Galand.

LIVRES NOUVEAUX
du Mois d'Aoust.

Les Entretiens Galands, indouze, deux vol. Le Journal des Sçavans en a parlé c'est un Livre d'un grand merite. Il y a plusieurs Traité tres-sçavamment écrits; ils traitent des Entretiens de la Solitude; du Tête-à-Tête; du bon Goût; de la Coqueterie; de la

la Musique, de la Mode, du Jeu, & des Loüanges. Je ne doute pas que vous n'en fassiez acheter un nombre, puisque vous l'aurez à un prix tres-modique.

Des Representations en Musique Anciennes & Modernes, par le R.P. Menestrier, indouze, 30. sols.

Traité de la Clôture des Religieuses par Monsieur Thierry, 40. s.

Le troisiéme tome de la Devotion envers N. Seigneur Jesus-Christ, du R. P. Noet, inquarto, 5. l.

Ecclesiæ Græcæ Monumenta tomus secundus studio atque opera Joannis Baptistæ Cotelerij, inquarto, 6. l.

La Circé de Jean-Baptiste Gelli, traduit en François, 12. 30. sols.

La Methode Latine de ces Messieurs, nouvelle Edition augmentée, in-octavo, 4. livres.

L'on continuë toujous à distribuer l'Histoire de D. Quichot de la Manche, Traduction Nouvelle, indouze, 4. vol. 5. livres.

Les Amours de Catulle de l'Abbé de la Chapelle, indouze, 4. vol. 50. sols.

**Les Conversations de Mademoiselle
Scudery, indouze, 2. vol. 50. s.**

LIVRES NOUVEAUX
du Mois de Septembre.

**Les Satyres de Juvenal, Traduction
nouvelle, par Monsieur l'Abbé de la
Valtrie, indouze, 2. vol. 50. s.**

**Les Entretiens Galands, indouze, 2. vol.
30. sols.**

**Le Voyage de Tezeira, ou l'Histoire
des Roys de Perse, 2. vol. 3. l.**

**Les Prix de l'Académie de 1681. in-
douze, 30. sols.**

**Le second Tome des Ordonnances des
Aydes & Gabelle, indouze, 25. s.**



TABLE



TABLE DES MATIERES contenuës en ce Volume.

L ettre de la Solitaria del Monte Pinceno , sur quatre des Questions du treizième Ex- traordinaire.	3
Madrigal de la mesme , sur la Liberalité du Roy ,	7
Vers de Monsieur Bouchet , ancien Curé de Nogent le Roy , à une Veuve irresolue ,	8
Si les plaisirs de l'Esprit sont plus sensibles que ceux du sens , par M: Allard du Vêxin ,	11
Declaration d'Amour , en Prose & en Vers , du mesme Monsieur Allard ,	24
Sentimens en Vers de Monsieur Gardien Secrétaire du Roy , sur toutes les Questions du dernier	
	à iiii

T A B L E.

<i>Extraordinaire,</i>	16.
<i>En quoy consiste l'air du Monde, & la véritable Politesse, par Monsieur de la Feuvrier,</i>	34
<i>Madrigaux sur les deux Enigmes du Mois de Juin, dont les Mois estoit le Feu</i>	70
<i>Si le Mary doit estre aussi grand Maître que la Femme, par Mon- sieur Perrin d'Aix en Provence, Fils du Secrétaire du Roy de ce nom.</i>	73
<i>Traité de l'Origine de la Medeci- ne, par Monsieur de la Selve de Nismes.</i>	81
<i>Les Larmes de Daphnis, par Mon- sieur de Templery, Gentilhomme d'Aix en Provence,</i>	96
<i>Des Peintres anciens, & de leurs manieres, par Monsieur Ger- main de Caën,</i>	110
<i>Sentimens en Vers sur trois Que- stions du dernier Extraord.</i>	148
	Billet

T A B L E.

<i>Billet pour la charmante Caliste,</i>	
152	
<i>Autre Billet pour Iris,</i>	153
<i>Le Singe & le Renard d'Esopé, par</i>	
<i>Monsieur Allard du Vexin,</i>	
154	
<i>Si la Santé peut estre alterée par</i>	
<i>les Passions, par M. Gaultier de</i>	
<i>Niort,</i>	159
<i>Madrigaux sur les deux Enigmes</i>	
<i>du Mois de Juillet; dont les</i>	
<i>Mots estoient le Lys & la Rose,</i>	
<i>& l'Eventail,</i>	189
<i>De l'origine, du progres, & de l'é-</i>	
<i>tat present de la Medecine, par</i>	
<i>le Bphilosophe inconnu de Cou-</i>	
<i>tances,</i>	204
<i>Explication de la Lettre en Chifres</i>	
<i>du dernier Extraordinaire,</i>	242
<i>Billet Enigmatique,</i>	244
<i>Madrigaux sur la premiere Eni-</i>	
<i>gme du Mois d'Aoust, dont le</i>	
<i>Mot estoit la Piece de trois</i>	
	sols

T A B L E.

folz & demy.,	245
<i>Madrigaux sur la seconde Enigme</i>	
<i>du Mois d'Aoust, dont le Mot</i>	
<i>estoit le Tabac,</i>	248
<i>Madrigaux sur les deux Enigmes</i>	
<i>du mesme Mois.</i>	255
<i>Questions à decider,</i>	260

Fin de la Table.



EX

EXTRAIT D V PRIVILEGE
du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy, donné à Saint Germain en Laye le 31. Decembre 1677. Signé Par le Roy en son Conseil, JUNKIERS. Il est permis à J. D. Ecuyer, Sieur de Vizé, de faire imprimer par Mois un Livre intitulé **MERCURE GALANT**, présenté à Monseigneur **LE DAUPHIN**, & tout ce qui concerne ledit Mercure, pendant le temps & espace de six années, à compter du jour que chacun desd. Volumes sera achevé d'imprimer pour la premiere fois: Comme aussi defenses sont faites à tous Libraires, Imprimeurs, Graveurs & autres, d'imprimer, graver & debiter ledit Livre sans le consentement de l'Exposant, ny d'en extraire aucune Piece, ny Planches servant à l'ornement dudit livre, mesme d'en vendre séparément, & de donner à lire ledit Livre, le tout à peine de six mille livres d'amende, & confiscation des Exemplaires contrefaits, ainsi que plus au long il est porté audit Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté le 5. Janvier 1678.

Signé **E. COUTEROT**, Syndic.

Et ledit Sieur D. Ecuyer, Sieur de Vizé a cédé & transporté son droit de Privilege à **Thomas Amaury** Libraire de Lyon, pour en jouir suivant l'accord fait entr'eux.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le
25. Octobre 1681.

Avis pour placer les Figures.

LA Figure des Fontaines de Bacchus & de Neptune, doit regarder la page 147.

La Figure de l'Entrée de l'Escorial, doit regarder la page 245.



MER



EXTRAORDINAIRE
DU MERCURE
GALANT.

QUARTIER DE JUILLET 1681.
TOME XV.



*O I C Y, Madame, un
Nouveau Recueil de
Pieces, dont la plûpart
des Auteurs vous sont
connus. Vous avez déjà
veu leurs noms en d'autres Ouvrages
qui vous ont plû, & j'espere que
vous ne serez pas moins satisfaite
de ceux-cy que vous l'avez esté des
premiers. Diverses matieres en font*
Q. de Juillet 1681. A

Extraordinaire
le sujet, & cette diversité ne scau-
roit estre que fort agreable pour les
Curieux. Vous allez trouver d'abord
ce qui m'a esté envoyé de Rome par
une des plus spirituelles Personnes
de vôtre Sexe. Ce qu'elle écrit sur
une partie des Questions proposées
dans le treizieme Extraordinaire,
auroit paru dans celui du Quartier
d'Avril, si l'éloignement des Lieux
ne me l'avoit fait recevoir trop
tard, pour l'y employer.





A Rome ce 11. Juin 1681.

S'il est plus avantageux à une Femme, d'être aimée dès la première fois qu'on la voit, ou de ne l'être qu'après qu'on a eu le temps d'examiner son mérite.

IL est certain que la Beauté peut faire en un moment de fortes impressions sur un cœur. Tout Homme est sensible à l'amour, & rien n'est capable de le faire succomber plus facilement à cette passion, que deux beaux yeux, une belle bouche & de certains agrémens qui se rencontrent sur un beau visage. Une œillade jettée bien à propos, défarmer le courage le plus fier; un sourire agreable, pénètre le cœur le moins sensible, & ce je-ne-sçay-quoy qu'on ne peut décrire, & que les plus grandes Beutez n'ont pas toujours, enleve sans peine la plus pretieuse liberté. Mais quoy qu'un beau visage produise des effets surprenans, & qui semblent con-

B ij

tribuer d'autant plus à la gloire du beau Sexe , qu'on voit peu de Personnes y résister , il n'est pas toutefois avantageux à une Femme , que son Amant se laisse blesser aux premiers traits qui partent de ses yeux. Elle ne doit point trop s'applaudir de cette conquête. Un Homme qui se laisse enflâmer à la première veüe , pourra mal-aisément défendre son cœur , lors qu'il rencontrera les mêmes charmes dans une autre Personne. Cette inclination naturelle qui nous porte à désirer la possession des belles choses , luy faisant concevoir de l'amour généralement pour tous les Objets qui luy paroîtront aimables, son cœur sensible à tous les traits dont les Belles le voudront blesser , se rendra plutôt aux faveurs qu'au mérite , & croira ne faire aucun tort à celles dont la vertu luy paroîtra severe , en cherchant par son inconstance à se vanger d'une défaite trop facile , pour souffrir qu'elles en puissent long temps triompher. Mais quand un Homme prévenu des belles qualitez d'une Femme se laisse vaincre à ce qu'elles ont de touchant,

la

la connoissance qu'il a de sa vertu, rend sa passion ferme & inébranlable ; & comme il ne s'est pas laissé prendre aux seules beautez extérieures , & que son amour est fondé sur un mérite dont il connoist parfaitement tout le prix , il s'étudie à le rendre immortel & pour son propre intérêt , & par un motif d'ambition , qui luy fait croire que les Personnes d'esprit jugeront du sien par celui de la Personne qu'il aime, & dont il est reciproquement aimé.

Si une Femme qui aime toujours un Amant dont elle a esté trahie, doit écouter sa passion, ou sa gloire, quand cet Amant tâche à obtenir le pardon de son infidelité.

UN Ne Femme d'esprit peut facilement accorder sa passion avec sa gloire. Lors qu'elle a esté trahie par un Amant, qu'elle aime toujours malgré son infidelité, elle n'a qu'à consulter son cœur pour les mettre bien ensemble. S'il est glorieux d'oublier les injures qu'on

• nous a faites, il est bien doux de pardonner à ce qu'on aime.

Comment l'Ame étant purement spirituelle, est touchée par la Musique, qui est une chose sensible.

Cette Question seroit facile à décider, suivant les sentimens de ces Anciens, qui vouloient que l'Ame ne fust autre chose qu'une harmonie, & que la vie ne durât qu'autant que les accords en estoient justes; mais pour moy qui ne suis point Philosophe, & qui ne possède que ce peu de lumiere que la Nature donne en naissant, je tiens que la Musique estant une chose spirituelle, quoy qu'elle nous paroisse purement sensible, puisque Dieu mesmes'y plaist, comme on peut voir par les Saintes Ecritures, qui nous ordonnent de le louer par des Chants & par des Instrumens harmonieux, à l'exemple des Anges, qui sont continuellement occupez à faire retentir les loüanges dans le Ciel, nostre ame s'y laisse facile

facilement transporter, & s'accoutume par avance icy-bas à ces doux ravissements que luy cause la Musique, & dont elle doit jouir un jour avec ces Esprits bienheureux.

Si la Santé peut estre alterée par les Passions.

SI l'on doit juger des causes par les effets, la colere, le desespoir, les maladies, & la mort même, provenantes assez souvent des passions, on ne peut disconvenir qu'elles ne soient capables d'alterer la Santé, quand elles sont trop violentes.

SUR LA LIBERALITE
du Roy, qui donne au Public
les cent mille Francs qu'il a
gagnez à la Loterie.

POur ne te rien devoir, inconstante
Fortune,
LOUIS refuse tes bienfaits.

A iij

*Comme ta faveur est commune,
Il destine au Public les biens que tu lui
fais:*

LA SOLITARIA DEL MONTE
PINCENO.

*Cette spirituelle Solitaire avoit demandé dans une Lettre que vous avez
vue, Lequel est le plus avantageux
pour une Veuve de 25 à 26 ans, ou de
se remarier, ou de demeurer dans le
Veuvage, ou d'abandonner entièrement
le monde en se retirant dans un
Convent. Voici des Vers de Monsieur
Boucher, ancien Curé de Nogent-le Roy,
pour servir de réponse à cette De-
mande.*

A UNE VEUVE
IRRESOLUE.

Vous dont l'esprit flotant, & rempli
de foiblesses,
Par tout cherchez conseil, de grace, écou-
tez-nous.

N'allez

du Mercure Galant.

9

N'allez pas soupirer pour un second
Eoux,
Le premier doit avoir épuisé vos tendresses.



Que faire, dites-vous ? Je suis jeune, &
bien-faite,

Foule d'Adorateurs m'assiege tous les
jours.

N'avez-vous point d'Enfans ? mettez-
vous en retraite,

Et faites du Grand Dieu l'objet de vos
amours.



Luy seul peut vous remplir de joye &
d'abondance ;

Luy seul a plus d'appas que tous les Sou-
verains ;

Luy seul peut adoucir vos plus cuisans
chagrins,

Et jamais le dégoût ne suit la joüis-
sance.



Si vous avez Lignée, en Mere bonne
& sage ;

Voulez-vous conserver vostre Famille en
paix ?

A V

*Gardez le Celibat , restez dans le Ven-
vage ,*

*Des Enfans de deux Lits ne s'accor-
dent jamais.*



*Mais quoy ? l'esprit est prompt , & la
chair est fragile ;*

*L'Hymen est un état dont les charmes
sont doux.*

*Bien donc , mariez vous , & selon l'E-
vangile ,*

*Mais ne vous jetez pas dans les bras
d'un jaloux.*



*Ce Genre d'Animaux toute liberté
brave.*

De cette passion si l'Epoux n'est guéry.

*L'Hymen n'empesche pas que l'on ne soit
Esclave ,*

*Et l'on trouve un Tyran sous le nom
d'un Mary.*



*Mais un Mary pourra me vanger des
outrages*

Qu'on fait impunément à la Viduité.

*Ah ! c'est trop cherement briguer des
avantages,*

Quand

Quand l'ombre d'un Chapeau cōtre la
liberté.



Mais elle qu'anime une prudence ex-
cuse.

Et qui d'un nouveau joug craint le poids
de se renâissant.

Dois selon mon vœu, conserver sa
liberté.

Qu'on s'assujettit qu'aux Loix du Tent-
ement.

Où l'on se voit d'un joug si pesant
de se renâissant.

Si les plaisirs de l'Esprit sont plus
sensibles que ceux des Sens.

On se voit d'un joug si pesant
de se renâissant.

L'Homme est un composé d'ame &
de corps. & ce que les sens sont au
corps, l'esprit l'est à l'ame. Ces par-
ties sont si bien unies, qu'elles ne
font qu'un tout, dont il est fort mal-
aisé de séparer les actions, toutes actions
de l'Homme étant des actions huma-
ines, à la production desquelles l'ame
& le corps contribuent également;
comme ne pouvant être séparés pen-
dant

dant que l'Homme agit & qu'il est vivant ; & parce que les plaisirs de l'Homme font partie de ses actions, ou qu'ils en sont les effets, il semble qu'il n'y a point de plaisirs dans l'Homme qui ne doivent estre également & de l'esprit & des sens tout ensemble , ou du moins est-il fort difficile de trouver de la difference entre les plaisirs de l'esprit & ceux des sens. Il n'en faut point d'autre preuve que le terme de *sensibles* employé dans la presente Question, dans laquelle il est aussi bien appliqué aux plaisirs de l'esprit , qu'à ceux des sens ; car dire que les plaisirs de l'esprit sont *sensibles* , n'est-ce pas en quelque façon demeurer d'accord dans la proposition mesme que l'on fait , qu'il n'y a point de plaisirs dans l'esprit auxquels les sens ne participent , & que les sens n'en peuvent jouir d'aucun, si l'esprit ne contribue à les leur faire goûter ?

Ce n'est pas pour censurer la Proposition qui est faite , que l'on parle de la sorte , puisqu'assurément elle est des plus belles, des plus curieuses & des plus vastes qui se puissent faire. Elle

ouvre.

ouvre un si beau champ pour discourir, que si l'on vouloit expliquer toutes les pensées qu'elle fait naître, on en feroit un gros Livre, & non pas un petit Discours, auquel on ne peut se renfermer sans beaucoup de peine.

Contre la difficulté qui est faite cy-dessus, on fera voir la différence des plaisirs des sens d'avec ceux de l'esprit. L'on discutera ceux des sens, & puis on parlera de ceux de l'esprit, & l'on finira par le sentiment qui paroîtra le plus juste sur l'alternative de la Proposition.

Il ne faut point douter que les plaisirs de l'Homme ne fassent partie de ses actions, ou qu'ils n'en soient des effets. Il faut donc demeurer d'accord qu'ils sont de même qualité, & que la même différence qui se rencontre entre les actions se trouve entre les plaisirs. Monsieur Descartes dans son Livre des Passions, a parfaitement bien établi la différence des actions de l'Homme, en disant que les unes sont purement spirituelles, comme penser, se souvenir de quelque chose, qui sont des actions produites

produites par l'esprit seul sans la participation du corps, les autres purement corporelles, comme le mouvement & la chaleur qui se rencontrent dans les corps qui sont privez d'ame & d'esprit. Ainsi le feu produit ce mouvement & cette chaleur, & les autres mixtes qui sont produites & par l'esprit & par les corps conjointement, comme écrire, marcher, se promener.

Il faut raisonner de mesme des plaisirs de l'Homme. Tous les plaisirs qu'il possède qui luy sont communs avec tous les autres Animaux pourvus des sens aussi bien que luy, se font les plaisirs des sens, comme entendre les voix, manger. Les plaisirs dont il jouit qui ne peuvent estre possedez par les Bêtes, ce sont les plaisirs de l'esprit, comme la satisfaction de posseder l'honneur & la gloire, dont l'ame d'aucun Animal autre que celle de l'Homme ne peut estre chatouillée. Il y a de plus une troisième sorte de plaisirs qui se peut appeller mixte, dont la jouissance en mesme temps est partagée par l'esprit & par les sens, comme les plaisirs de peindre & de

de ſçavoir peindre , & de dancier , parce qu'on ſçait fort bien dancier ; & c'eſt de ce Genre de plaiſirs dont le nombre eſt le plus grand.

Cette meſme diſiſion, ſuivant l'Apoſtre des Gentils , ne ſe trouve-t-elle pas dans les deſirs de l'Homme ? Il dit, que tout ce qui le fait agir en ce monde, eſt, *Aut concupiſcentia carnis*, voila les plaiſirs des ſens ; *Aut concupiſcentia oculorum*, voila pour les plaiſirs mixtes, auxquels l'eſprit & les ſens participent enſemble ; *Aut ſuperbia vite*, qui ſe rapporte aux plaiſirs de l'eſprit ſeul. Il eſt donc tres-constant que l'eſprit a ſes plaiſirs particuliers ; que les ſens en ont tout de meſme qui leur ſont propres ; & qu'ainſi tous les plaiſirs de l'Homme ne ſont pas goûtéz par les ſens , puisqu'il y a des plaiſirs de l'eſprit où les ſens ne prennent aucune part.

Les plaiſirs des ſens ſont plus anciens dans l'Homme que ceux de l'eſprit , & l'on peut dire auſſi qu'ils en ſont la meilleure & la plus grande partie. L'Homme auſſitoſt qu'il eſt né, a l'uſage de ſes ſens. Il voit, il entend, il goûte,

te, longtemps avant que de raisonner, & l'on peut même ajouter avec certitude qu'il raisonne longtemps avant que de jouir des plaisirs de son raisonnement. L'Homme, dans l'âge même qu'il est capable de goûter les plaisirs de son esprit, en trouve rarement les occasions; mais les douceurs des sens tout au contraire le flattent dès qu'il voit le jour, & ne l'abandonnent point qu'il ne soit mort. Si l'un de ses sens cesse de luy donner du plaisir, l'autre prend la place, & souvent il arrive que plusieurs d'entr'eux, & quelquefois tous ensemble, luy font ressentir mille charmes inexprimables, de sorte qu'il semble que les plaisirs des sens par leur ancienneté, par leur nombre, & par la facilité qu'il y a de les posséder, l'emportent beaucoup sur ceux de l'esprit, & qu'ainsi les plaisirs des sens sont plus sensibles que ceux de l'esprit.

C'est pourquoy l'on voit souvent des Hommes qui parmy les accens mélodieux des Concerts & de la Symphonie, ou parmy les delices de l'Amour & de la Table, perdent entièrement le souvenir

venir des plaisirs de l'esprit dont ils estoient auparavant remplis, la joye de l'esprit se trouvant abîmée & confondue parmy ces doux transports des sens, ainsi que les petits Ruisseaux se perdent dans les grandes Rivières, & que la lumiere des Etoiles est effacée par la présence du Soleil.

S'il estoit necessaire de quelque autorité pour prouver ce fait, dont nostre propre expérience nous rend convaincus, on ne peut en rapporter une qui ait plus de force & plus de poids que le témoignage de Salomon; qui non seulement mérite d'être cité pour sa sagesse & sa science admirable, mais même à cause de sa propre expérience. Il assure dans le second Chapitre de l'Ecclesiaste, apres avoir dit qu'il a goûté tous les plaisirs dont l'Homme est capable, que les plaisirs des sens sont les plus doux, *Nonne melius est comedere & bibere & ostendere anima sua bona de laboribus suis*; par lesquels termes il avoue franchement que la bonne chere & les autres voluptez des sens sont les plus sensibles & les plus doux de tous les plaisirs.

Cepen

Cependant si l'on considère l'origine, la qualité, la durée des plaisirs de l'esprit, & la faculté dans laquelle ils résident, on sera contraint de confesser que les délices des sens ne sont ny plus grandes, ny plus capables de faire impression dans l'Homme, que les plaisirs de l'esprit. Un Ragoust, & le bon Vin, qui chatoüillent la langue & le gozier, & qui souvent offensent la teste & l'estomach; les tons roulans d'une charmante Voix, qui flatant l'oreille, finissent en naissant; les vapeurs suaves des odeurs dont l'odorat est charmé, & qui souvent en s'exhalant offensent le cerveau, & autres choses semblables, sont les sources où se puisent les plaisirs des sens, qui ne durent qu'un moment pour marquer leur foiblesse & leur legereté; mais ceux de l'esprit tirent leur origine de la Science & de la Sagesse, de l'invention & de la subtilité des Arts, de l'Honneur, de la Gloire, & de la pratique des Vertus. Toutes ces choses & d'autres de pareille espece, sont d'une nature si pure & si éloignée de la corruption, que cette matiere des plaisirs

sirs de l'esprit subsiste toujours. C'est pour cette raison que les plaisirs de l'esprit durent aussi longtemps que l'Homme, & mesme au delà de l'Homme. Homere & Virgile, & tant d'autres celebres Auteurs, ne sont plus il y a plusieurs Siecles, mais leurs Ouvrages qui ont fait la matiere de leur esprit, subsistent encore apres eux, & donnent du plaisir aux Esprits qui les lisent & qui les entendent. Heliodore qui aima mieux perdre son Evesché, que desavoüer son Histoire de Theagene & Cariclée, eust-il jugé en faveur des plaisirs des sens, ou de ceux de l'esprit ?

Les facultez où resident les plaisirs des sens sont d'une matiere grossiere, sujette au changement, & à la corruption ; mais la faculté qui reçoit les plaisirs de l'esprit est d'une matiere incorruptible & permanente, & dont la durée doit égaler celle de l'Eternité. Ainsi de quelque costé que l'on envisage les plaisirs des sens, ils n'ont rien en soy qui puisse charmer davantage & plus fortement que ceux de l'esprit.

Les delices des sens sont à la verité
fort

fort communs & fort faciles à posséder; mais ils n'en sont pas plus estimables. La rareté & la difficulté de jouir des plaisirs de l'esprit les font désirer plus fortement, & posséder avec plus de douceur. Si les charmes, dont les sens sont quelquefois comblez, font oublier, & laissent l'Homme comme dans une léthargie bienheureuse, & dans un abîme de volupté, les delices de l'esprit n'en font ils pas de mesme, & d'une maniere plus noble & plus surprenante, ainsi que l'on voit quelquefois dans les ravissements & les exases de certaines Personnes, pendant lesquels elles ne perdent pas seulement le souvenir des plaisirs des sens, mais l'usage mesme des sens? Cet illustre Mathématicien de Syracuse n'estoit-il pas, pour ainsi dire, perdu & abîmé dans les plaisirs, que son esprit goûtoit en ses Recherches curieuses, puis que les Ennemis entreurent plutost dans son Cabinet, qu'il ne se fut apperceu du bruit, des cris, & des desordres horribles qui se font à l'assaut & à la prise d'une Ville? Combien voit-on de Gens (ce sont les plus sages
des

des Hommes) quitter le bruit & la confusion qui naissent parmy la volupté & les plaisirs des sens, pour se retirer dans la solitude, afin d'y jouir plus paisiblement des charmes de la sagesse & de l'étude, qui font les delices de leur esprit ?

Il ne sert de rien de dire que Salomon, le plus sage des Roys qui furent jamais, a voulu en quelques endroits donner le prix aux plaisirs des sens, car il ne faut que lire ce qui précède, & ce qui suit les paroles qui composent le Passage que l'on rapporte de luy, pour connoistre clairement que preferant la sagesse & la tranquillité de la vie à toutes choses, il prefere les plaisirs de l'esprit à ceux des sens.

Après tout, il est aisé de voir que deux différentes sortes de Personnes, dont le monde est composé, décideront différemment la Question proposée. Les Voluptueux, les Débauchez, les Grossiers, & ceux dont l'ame est tellement envelie dans la matiere, qu'à peine y peut-on appercevoir quelque étincelle de raison, tiendront assurément que les delices

delices des sens sont préférables à ceux de l'esprit. Les Sages, les Vertueux, & les Gens éclairez, qui aiment la gloire & l'honneur, tiendront au contraire, que les plaisirs de l'esprit touchent beaucoup plus que toutes les douceurs des sens, & ne croiront point que les Sardanapales, les Heliogabales, & les Nerons, pour avoir esté les plus voluptueux Hommes du monde, en ayent esté les plus heureux.

Mais enfin si les deux opinions que je viens de rapporter trouvent leurs Défenseurs, qui ne manqueront point de part & d'autre de raisons pour appuyer leurs sentimens, il est constant que l'on peut encor prendre un troisiéme party qui semble le plus raisonnable. C'est celuy des plaisirs mixtes, dont la jouissance se partage également entre l'esprit & les sens, qui sont les plus sensibles plaisirs que l'Homme puisse goûter pendant qu'il vit. Cette raison seule, entre mille qu'il y a, suffit pour prouver que ces sortes de plaisirs où les sens contribuent d'un commun accord, sont les plaisirs de l'Homme entier, & que
les

les deux autres especes ne sont que les plaisirs particuliers d'une partie de l'Homme ; & c'est en effet de ces sortes de plaisirs dont le Sage veut parler , quand il dit ces paroles qui finiront ce Discours : *Et deprehendi nihil esse melius quam latari Hominem in opere suo, & hanc esse partem illius.*

Monsieur Allard du Vexin , qui est l'Auteur de ce Discours , a fait les Vers que vous allez voir sur cette mesme matiere.

C *Hacun suit les plaisirs où son humeur l'encline.*

*Un Buveur aime le bon Vin ,
Le Soldat cherche le Butin ,
Et l'Homme sçavant la Doctrine.
Soit par les sens, ou par l'esprit,
Que l'Objet meuve l'appetit,
N'est-ce pas toûjours tout de même ?
Pour moy, j'ay toûjours estimé
Que le plaisir le plus extrême ,
C'est d'estre tendrement aimé
Par l'aimable Philis que j'adore & que
j'aime.*

DE

DECLARATION

D'AMOUR.

Aimer & craindre de le découvrir, c'est une erreur du temps passé, comme c'estoit un abus dans la conduite d'une belle Personne, de s'offenser quand on luy parloit d'amour. Nous vivons dans un Siecle mieux instruit, & je ne pense pas qu'estant aussi spirituelle que vous estes jeune & belle, vous vouliez faire revivre cette vieille mode, & qu'en vous disant que je vous adore, & que je brûle pour vous de l'amour le plus respectueux & le plus ardent qui fut jamais, je doive craindre de vous donner le moindre chagrin. Mon dessein en est fort éloigné. Vous voyez bien où j'en suis. C'est à vous, sans vous en allarmer, à disposer de mon sort. Me voudriez-vous rendre malheureux, pour avoir pris la liberté de vous découvrir mes sentimens ? J'attens que vous me fassiez sçavoir, puisque je suis à

à vous , ce que vous voulez faire de moy.

AUTRE DECLARATION D'AMOUR.

D*Epuis assez longtemps j'ay caché
mes transports ,
De peur de vous déplaire.
Desormais pour me taire ,
Je fais d'inutiles efforts.
L'amour que j'ay pour vous, belle Iris, me
desole ,
Je ne puis plus vous le celer.
Les excès de tristesse empeschent la pa-
role ,
Mais les excès d'amour nous font plain-
dre & parler.*

*Ces deux Declarations sont du mesme
Monsieur Allard ; & Monsieur Gar-
dien, Secrétaire du Roy , a fait tous les
Vers qui suivent sur six des Questions
proposées dans le dernier Extraordi-
naire.*

Q. de Juillet 1681.

B

Si un Amant aimé , qui a peu de Bien , une extrême ambition , beaucoup de délicatesse , & un violent amour , doit épouser une Maîtresse peu favorisée de la Fortune , & qui a comme luy de l'ambition & de la délicatesse.

A Mans , faites ceder à la belle-tendresse

Toute frivole ambition.

Un cœur entesté de richesse ,

De vains honneurs , & d'élevation ,

Dans sa fausse délicatesse ,

N'a qu'une fausse passion.

Si quelque chose peut tenir l'Amour en bride ,

Je m'en vay vous le dire icy.

Ce doit estre le seul soucy

D'un établissement solide.

S'il vous manque , gardez-vous bien ,

Pauvres Amans , d'aller à l'étourdie

Renouveler la Comedie

Du

Du Mariage de Rien.

L'Amour avec l'Hymen, mesme dans l'opulence,

Est rarement d'intelligence.

C'est le malheureux sort de ce fâcheux Lien.

Quel desordre dans l'indigence!

Ils se détruisent tour-à-tour;

L'Amour trahit l'Hymen ; l'Hymen chasse l'Amour.

Si cet Amant , ne devant point
épouser cette Maîtresse , peut
aimer une autre Personne sans
estre inconstant.

JE vous diray bien plus ; Si le seul
Hymenée

Peut, en vous appellant ailleurs,

Vous y donner des jours meilleurs,

Et si c'est un Arrest de vostre destinée;

Cédez à ce fatal pouvoir,

*Sans scrupule passez entre les bras d'un
autre.*

*La Fortune n'a fait qu'à demy son
devoir ,*

B ij

Vangez-vous , faites tout le vostre.

Aimez-vous toujours constamment ;

*A l' Eponse , à l' Epoux , gardez une foy
pure ;*

*Vous pourrez sans leur faire injure,
Conserver la tendresse à l' Amante , à
l' Amant.*

Cet état n'est point si funeste ;

*Par luy , de son destin un Héros est vain-
queur ,*

Et quand on possède le cœur,

On doit se consoler du reste.

*Si les plaisirs du Corps sont plus
sensibles que ceux de l'Esprit.*

*Ouy , les plaisirs du Corps sont les
moindres plaisirs ,*

*L'Esprit en peut donner de beaucoup plus
sensibles ;*

Mais ce n'est qu'aux nobles desirs

*A connoistre , à goustier ces douceurs indi-
cibles.*

*Vous le sçavez Guerriers, & vous tendres
Amans ;*

*Vous le sçavez aussi , Vertueux , &
Sçavans.*

L'éclat

*L'éclat d'une belle victoire,
La conquête d'un cœur chastement amou-
reux,
Un acte de vertu, quelque secret heu-
reux,
Font vos plus chers plaisirs, & toute vostre
gloire.
Loin de leur préférer les delices des
sens,
Vous les iriez chercher au milieu des tour-
mens.*

*Cœurs mal placez ames vulgaires,
De qui les sentimens contraires
Sont pour les basses voluptez,
Et qui mesmes nous insultez;
Reconnoissez vostre injustice,
Où vostre aveuglement fera vostre sup-
plice.*

*Si le Mary doit estre plus grand
Maître que la Femme.*

OU tu seras Tullus, je seray
Tullia;
Où tu seras Marcus, je seray Marcia.
*Dans nostre Coûtume Romaine,
C'est une Formule ancienne*

B iiij

*Du Discours que tenoit la Romaine au
Romain,*

Le jour qu'ils se donnoient la main.

*C'estoit pour faire voir leur égale puis-
sance,*

*Et que la primauté n'est que de bien-
seance.*

*Epoux voulez-vous faire une bonne Mai-
son ?*

*Sur le commandement point de delica-
tesse,*

Point de Maître, ny de Maîtresse,

Que le bon sens & la raison.

 **ORIGINE
DE LA MEDECINE.**

S *Ans aller chercher l'origine
De ta sçavante Medecine
Chez un Payen comme estoit Pline,
Il est constant qu'elle est divine.*



*Certain Auteur de grand renom
(L'Ecclesiastique est son nom)
En fait un Chapitre, ou Canon ;
Après quoy dirons-nous que non ?*

A

*A son dam le pauvre Moliere
De Medecine n'usa guere,
La joûa d'étrange maniere,
Chût du Theatre dans la Biere.*

*S'ils sont du Ciel, les Medecins,
Reverons les comme des Saints,
Et tenons pour Esprits mal-sains,
Ceux qui les traitent d'Assassins.*

*A peine je retiens ma verve,
Car je suis pour eux sans reserve;
Ah, que le Tres-Haut les conserve,
Et que longtemps il m'en préserve.*

DE L'ELOQUENCE.

PLaire, persuader, & de plus émou-
voir,
De l'habille Orateur c'est le triple de-
voir;

*Mais pour y réüssir, il doit de la Science
Avec la Politesse avoir fait l'alliance;
Sans cet heureux accord, sans ce double
ornement,*

*L'Esprit le plus sublime entreprend vaine-
ment.*

B iiij

Pour donner au discours une belle structure ,

Proposer , confirmer , réfuter , & conclure ,

T sont presque toujours d'indispensables Loix ;

L'Exorde & le narré s'épargnent quelquefois ;

Il faut d'un choix prudent disposer ces Parties ,

Qui forment un beau Tout estant bien assorties ;

Partager sagement , user de termes purs ,

Les choisir élégans , naturels , point obscurs ,

Avoir pour le besoin un fonds de synonymes ,

Bannir les duretez , les mauvais sons , les rimes ,

Du langage Phébus estre fort épuré ,

Avare du fleury , discret au figuré ;

Estre sans bigarrure , excellemment fertile ,

Ne point trop resserrer . ny trop enfler le stile ,

Faire de temps en temps briller des traits d'esprit

Obser

Observer chaque genre , & les Loix qu'il
prescrit ,

Se servir doctement & des mots , & des
choses ,

Ne prouver pas toujours les effets par
leurs causes .

Joindre aux belles couleurs les plus fortes
raisons .

Estre fort reservé sur les comparaisons ,

De diverses longueurs faire les périodes ,

Et les transitions de liaisons commodes ,

Attirer l'Auditeur par l'endroit qui luy
plaist ,

Le prendre , s'il se peut par son propre
intérêt ;

Par tout de l'équité garder le caractère ,

Mais sur le goust du Siècle estre plus doux
qu'austere .

Considerer le lieu, la nation, les mœurs ,

L'âge, la qualité, le sexe, & les humeurs ;

Elyder finement ce qu'on ne peut dé-
truire ,

Et peindre au naturel tout ce qu'on veut
décrire ;

Sçavoir des passions remuer les ressorts ,

Pour , avec le commun, entraîner les plus
forts ;

*N'employer rien de bas , ne laisser rien de
vide,*

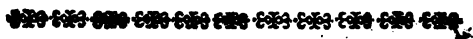
*S'attacher au bon sens , par tout l'avoir
pour guide,*

*S'écarter rarement du sujet du discours,
S'agiter quelquefois , se posséder tou-
jours ;*

*Enfin mettre avec soin chaque chose en sa
place ,*

*Et d'un air assuré s'énoncer avec grace,
Voilà selon que je l'entens,*

L'Eloquence de tous les temps.



*En quoy consiste l'Air du Monde,
& la veritable Politesse.*

CETTE Question n'est pas facile à
résoudre , puis que ceux-mêmes
qui se sont polis par l'étude & par la
conversation, & qui ont passé toute leur
vie à la Cour , ne conviennent pas pré-
cisément en quoy consiste l'air du mon-
de, & la veritable politesse. Il en est
comme du je-ne-sçay-quoy. On le voit,
on le remarque, & on ne peut dire ce
que c'est. Mais il y a cette différence,
que

que l'air du monde se communique & se peut imiter , & le je-ne sçay-quoy est inimitable , & ne se peut prendre. L'un & l'autre sont singuliers , & ne se rencontrent pas en toutes sortes de sujets. Toutes les Nations en jugent différemment selon leur goût & leur inclination. Cependant chacune dans ses manieres est touchée du je-ne-sçay-quoy, & se forme une idée d'honnêteté & de galanterie , qu'elle appelle air du monde & véritable politesse. Il n'y a que du plus ou du moins, selon le Climat qu'elle habite , son humeur & ses coutumes , qui pour estre grossieres à l'égard des autres, ne le sont pas chez elle. On est poly jusque dans les Terres Australes, si nous en croyons l'Histoire admirable , pour ne pas dire fabuleuse, qu'on a faite des Sevarambes , ce qui fait voir que rien n'est plus naturel à l'Homme. Mais plus on a de commerce dans la société civile , & plus on a cet air & cette politesse. D'où vient qu'on dit , il sçait vivre, il a veu le monde , pour dire, c'est un habile Homme, un galant Homme. Ainsi par tout où il y a quelque police ou quelque es-

p. 35

pece de Gouvernement, il y a de l'air du monde & de la veritable politesse. Où il y a des Roys & des Souverains, on y trouve des Courtisans & des Ministres, qui ne manquent ny d'adresse ny de galanterie. Mais je doute si dans les Républiques, cet air & cette politesse se rencôtrent au même degré, & si Rome & Athènes ont esté aussi polies & aussi galantes sous les Consuls & les Arcopages, que sous les Roys & les Empereurs; sous Solon & Brutus, que sous César & Alexandre.

Les Grecs ont esté extrêmement polis. Cependant si nous en croyons Monsieur de Balzac, les Romains les surpasserent en politesse, & laisserent leur Atticisme bien loin derrière leur Urbanité. C'est ainsi que parle cet Auteur; & cette politesse passa du Sénat aux Ordres inférieurs, & même jusqu'au Peuple. Mais pour ne point faire d'injustice aux Grecs, il dit dans un autre endroit, qu'ils furent plus polis & plus adroits à la Course & à la Lute; & les Romains plus propres au Commandement, & plus entendus dans la Guerre. Le grand air

air a plus esté de leur caractere , soit que l'on examine leur esprit & leurs personnes. Comme ils estoient grands en tout , leur civilité n'avoit pas moins de grandeur que de politesse. Toutes leurs actions avoient de la majesté. Tous leurs sentimens estoient nobles & relevez. Ils estoient accoûtuméz à la veüe des grandes choses. C'en'estoient que triomphes dans Rome , que Peuples soumis , que Roys vaincus & traînez en Esclaves. Tout cela les rendoit fiers , mais d'une fierté modeste & polie, qui faisoit voir leur sagesse aussi grâde que leur courage. Qui doute que nos François avec cette politesse qui leur est si naturelle, ne se fassent pas un caractere de grandeur & d'elevation, sous un Roy si grand , & qui fait de si grandes choses, sous un Regne aussi florissant, & aussi glorieux que le sien?

On confond mal-à-propos , ce me semble, ce grand air avec l'air de qualité. Il y a de grands Seigneurs qui font bien les honneurs de leur naissance & de leur personne , & qui ne peuvent attrapper cet air & cette politesse dont nous parlons.

parlons. On en juge mal à la Ville & dans la Province, mais à la Cour on en sçait faire le discernement ; & l'on n'y pourroit souffrir cette Comtesse, qui dans un Bal, voyant danser sa Fille de méchante grace, luy crioit sans cesse : *Prenez donc, ma Fille, cet air de qualité.* Cette affectation est ridicule, Il faut que cet air soit tout dans la Personne, c'est à dire qu'il soit naturel. Un Berger bien fait, peut avoir ce grand air, & un grand Prince l'aura souvent fort bas & fort médiocre. On sçait l'Histoire de Philopémen sur ce sujet, & combien son peu de mine luy attira de mépris malgré ses belles qualitez ; & quelque soin qu'il prist, au raport de Plutarque, d'estre armé & monté à l'avantage.

Alexandre, pour qui j'ay presque autant de passion que cette Femme de la Comédie des Visionnaires ; cet Alexandre, dis-je, tout grand qu'il estoit du costé de son esprit, de son courage, & de sa fortune, n'avoit point ce grand air ; & lors que je le regarde auprès de César, il faut que j'avouë que ce n'estoit qu'un petit Cavalier.

Cavalier. Je sçay que Quinte-Curse dit, qu'on ne pouvoit l'envilager sans respect & sans crainte ; mais ce n'est pas là ce que j'appelle le grand air. Cette qualité, ou plutoſt ce je-ne-sçay-quoy, cauſe ſeulement de l'admiration & de l'eſtime. Il n'a rien de terrible , ſon éclat eſt doux & moderé, & bien plus propre à ſe faire aimer, qu'à ſe faire craindre. Ce grand air qui accompagne par tout la Perſonne qui en eſt revêſtue , paroît avec plus d'éclat en de certaines occaſions, à la Guerre, dans les Aſſemblées. C'eſt là où il brille avec majeſté. C'eſt là qu'il eſt neceſſaire , & qu'il rehausſe avantageuſement la perſonne du Prince. Pour eſtre un Homme du grand air , il faut eſtre un grand Homme , un grand Génie. Un petit Homme, un Eſprit doux, eſt incapable de ce caractère. Quand je dis un Eſprit doux, j'entens un Auteur, un Blondin de Ruelle. Mais quand je dis un grand Homme, je n'entens pas un Capitan, un Matamore. Tous les Héros ne ſont pas de belle taille. Si cela eſtoit, les Allemans l'emporteroient en cette rencontre ſur tous les autres Peuples. Le grand

grand air est donc , selon moy , à l'égard du Corps, une belle & juste disposition de toutes les parties , qui consiste dans le port & le geste de la Personne; & à l'égard de l'Esprit , c'est une maniere noble & relevée de penser & de dire les choses, qui paroist dans les sentimens & dans les discours ; & pour ce qui est de la politesse qu'on joint si à propos dans cette Question, c'est l'adoucissement & la perfection de tous les deux ; je veux dire d'un Corps & d'un Esprit bien fait, car sans elle il en résulte un éclat difficile à supporter , & qui blesse la vue. On sçait combien sont incommodes & fatigans ces Gens du grand air qui n'ont point de politesse, & qui cherchent plustost à éblouir qu'à plaire.

Les Provinciaux font consister ce grand air dans la pompe & la richesse des Habits , dans la majesté & le grand tour du stile , & par là ils se rendent ridicules dans leurs habillemens & dans leurs conversations. Il est vray que l'art de se bien mettre & de bien dire les choses , donne & inspire ce grand air ; mais
c'est

c'est ce grand air qui fait paroître les Habits & les paroles. Il donne du relief aux plus petites choses, & sans luy avec les plus beaux Habits & les plus grands mots, on fait une fort petite figure, on tout au plus un personnage outré & ridicule; mais peu de gens s'y connoissent. On se laisse éblouir à l'éclat & au brillant des objets, sans en examiner la juste valeur; mais on juge encor plus mal de la politesse, car ce n'est pas non plus ce grand ajustement dans la Personne, cette grande exactitude dans le discours, qui en font le véritable caractère. De là vient cette fausse délicatesse de Province, qui pense si mal de tout, qui se tient toujours sur ses gardes, & qui croit qu'il n'y a de véritable politesse que d'as la propreté des Habits, dans le stile fleury, d'estre bien mis, & de sçavoir bien dire, d'avoir toujours le Peigne & la Tabatiere à la main. Il y a des negligences qui sont extrêmement polies, & on peut dire que le secret d'estre negligé bien à propos, soit dans sa personne, soit dans ses paroles, est la véritable politesse. Et en effet, les Italiens appellent ces negligences de grands artifices; mais

mais c'est à la Cour, & non pas dans la Province, qu'il faut chercher ce secret. S'il y a icy quelque politesse, & quelque peu de cet air du monde, c'est là qu'on en a le véritable usage.

Ce qu'on nomme aujourd'huy air du monde & politesse, s'appelloit autrefois avoir bon air, faire les choses du bel air. Mais Monsieur de la Rochefoucault en donne une définition plus étendue. Il dit que c'est une symétrie dont on ne sçait point les regles; un raport secret des traits ensemble, & des traits avec les couleurs, & avec l'air de la Personne, & ce raport bon ou mauvais, est ce qui fait que les Personnes plaisent ou déplaisent. Mademoiselle de Scudery dit que c'est un Esprit naturel qui fait que l'on est habile & agreable. Mais n'est ce pas tomber dans une autre Question? car qu'est-ce que cet Esprit naturel? Est-ce cette heureuse naissance dont on parle tant? ce *gaudeant bene nati* des Anciens? Est-ce estre né coëffé? Ce seroit tout cela, si avec l'art de plaire, on avoit celui d'estre heureux. Mais trop de Gens heureux déplaisent, & trop de Gens plaisent
qui

qui sont misérables. Qu'on en die ce qu'on voudra, ces choses ne rendent pas plus heureux ; au contraire je tiens que plus on est poly & qu'on a de cet air du monde , plus la misere est dure & insupportable , en ce qu'on paroist moins à plaindre. Quelques-autres ont dit que c'est la science de la conversation , & le don de plaire dans les Compagnies ; mais je dirois encor de plaire en quelque lieu qu'on se rencontre , car un Homme bien fait doit plaire par tout , & les grandes Assemblées & les occasions d'y paroître , sont rares. L'Authéur des Conversations que je citeray souvent, (car je ne puis prendre un meilleur Guide sur cette matiere ;) cet illustre Chevalier dit que le bon air est une agreable expression de l'action , qui consiste à bien dire & à bien faire ce que l'on dit & ce que l'on fait. Il difere de l'agrément. Celui-cy est plus flateur & plus insinuant. Il va droit au cœur , mais par une route secrete. Celuy là est plus de montre , il est plus concerté & plus dans l'ordre. Enfin l'un charme, l'autre se fait aimer. Mais ne feroit-ce point encor
une

une certaine douceur & facilité de mœurs qui s'accommode à tout sans esclavage ? qui n'approuve rien sans choix, & qui ne désapprouve rien par dégoût ? Ne seroit-ce point enfin une maniere agreable de se communiquer, qui se prend de ceux qui l'ont, & qui la pratiquent ? Car cet air & cette politesse sont moins pour nous que pour les autres, & l'on ne s'en mettroit guère en peine, s'il n'y avoit ny grand monde, ny Gens polis. Mais Monsieur de Balzac en donne une définition trop belle pour l'oublier icy. Il dit que c'est un certain éclat, & une certaine lumiere qu'une heureuse naissance répand sur le visage des Hommes, & qui corrige les défauts de la Nature avec avantage. Elle rend beaux les plus laids ; & si elle n'attire pas dans tous le respect & la vénération, elle leur acquiert du moins la bienveillance & l'estime de ceux qui les voyent. Ce caractère, ajoute-t-il, ne se peut cacher, & il fait toujours reconnoître ceux qui le portent, parce que rien n'est capable de l'effacer ny de l'obscurcir. Tel parut Enée lors qu'il aborda Didon.

Enée

*Enée estoit brillant d'une vive clarté,
D'un Dieu plus que d'un homme il avoit
la beauté.*

Et cette Reyne voulant exprimer sa
bonne mine, dit à sa Sœur.

*O ma Sœur, qu'Enée a des charmes,
Lors qu'il paroist deffous les armes !
Pour moy, je le voy dans ses yeux,
Si ma foy ne me trompe, il est sorty des
Dieux.*

Virgile parle encor de la sorte en fa-
veur du beau Sexe, lors qu'il fait le Por-
trait d'Iris sous la figure de Beroë.

*L'Epouse de Doricle est modeste & char-
mante,*

*Mais remarquez bien sa beauté.
Que ses yeux sont brillans ! qu'ils ont de
pureté !*

*Que son haleine est douce, & sa voix ra-
vissante !*

*Et que lors qu'elle marche, elle a de ma-
jesté !*

Quand Didon entre dans le Tem-
ple, le Poëte ne se contente pas de
la

la comparer à Diane, il adjoûte qu'elle surpasse toutes les Déeses.

*Voyez-vous Didon qui s'avance,
Telle Diane avec ses Nymphes dance,
Mais cette Reyne a bien plus de
beautéz.*

Elle efface en marchant toutes les Déeses.

Et lors que Vénus quitte Enée, à qui elle s'estoit apparüe sous une autre figure, il dit que son air & sa démarche luy firent connoistre la Déesse.

*Quoy qu'à le fuir Vénus s'empresse,
Au marcher seulement il connut la
Déesse.*

J'ay emprunté tous ces Portraits de Virgile, parce qu'on ne peut tirer que de bonnes Copies d'un si excellent Original.

Il y a des Gens à qui cet air & cette politesse sont si naturels, qu'ils semblent estre nez pour la Cour & le grand monde. Ce sont de ces belles Ames à qui la Nature donne de beaux
corps.

corps & de nobles inclinations ; & lors que la fortune leur est favorable , elles sont capables de toutes choses. Cela se remarque chez de certains Peuples & dans quelques-unes de nos Provinces, où le vulgaire même est naturellement civil & poly. Les Femmes sont plus susceptibles de cet air du monde que les Hommes. Elles se connoissent mieux en politesse & en galanterie , elles raffinent sur ce sujet , & elles nous en font leçon. La Nature leur a donné cet avantage. Elles s'attachent à plaire dès leur enfance , comme à la seule chose qui peut les rendre recommandables , & leur donne quelque mérite au dessus des Hommes. Quoy qu'il en soit, on ne peut estre ny poly , ny galant , sans le commerce des Femmes. On peut estre juste, sage & docte sans elles , avoir du courage, de l'honneur & de la probité ; mais ce sont elles qui inspirent la douceur , la civilité , la complaisance , la délicatesse, le bon goût , & enfin tout ce qui peut faire un honneste Homme. Et la raison de cela, c'est qu'on agit plus rondement avec les Hommes. On a moins d'égard
les

les uns pour les autres ; mais ce respect que la coutume a introduit pour le beau Sexe , fait qu'on observe bien plus de formalitez avec les Femmes. Les Hommes sont toujours auprès d'elles dans une certaine bienfiance , qui est le véritable caractère de la politesse & de la galanterie. Je sçay bon gré à Monsieur Costard d'avoir fait une Déesse de cette dernière. Puis que les Femmes nous rendent galands , ne craignons pas de sacrifier à cette Divinité , pour nous la rendre favorable. Le culte n'en est pas dangereux , & on peut la servir sans idolatrie. L'Amour que l'on apprehende tant, en est plus éloigné qu'on ne pense. Ce qui se trouve le moins dans la galanterie , c'est de l'amour , dit l'Auteur des Réflexions. Mais à tout hazard un peu d'amour est nécessaire pour faire un galant Homme, & il n'y a personne qui ne le veuille bien estre à ce prix.

*Vous appelez à tort le beau Sexe trom-
peur,
On ne perd jamais rien pour aimer une
Belle ;*

Qu'elle

Quelle soit rigoureuse, inconstante, infidelle,

Consolez-vous de ce malheur ;

Si vous avez appris à plaire ,

Ce ne pas une grande affaire ,

Que pour estre bien fait , il en coûte son cœur.

Ce que dans le monde on appelle un honneste Homme, dit Madame de Vil-dieu, fait gloire d'estre galant , & favorisé des Dames. Elles sçavent l'art de plaire & de se faire aimer , mais elles veulent qu'on plaise , & qu'on se rende aimable. Tout le secret est de bien choisir , & de tomber en bonne main. Je plains un jeune Homme qui s'attache auprès d'une Femme sans esprit & sans mérite ; il est toujours mal récompensé de son temps & de sa peine. M d'autre côté les Femmes spirituelles sçavantes sont rarement propres à la galanterie. Leur caractère est romanesque ; ce qui me fait croire celles qui n'ont qu'un esprit naïf avec un grand usage du monde , & sont également éloignées de la coq

Q. de Juillet 1681.

C

terie & de l'air pretieux, sont plus capables de faire un galant Homme.

Quoy que les belles Personnes ayent plus de disposition que les autres pour l'air du monde & la veritable politesse, il y en a qui n'ont aucun air, & souvent de mediocres Beutez ont en cela de grands avantages. C'est que l'esprit y contribue, & je ne sçay quel agrément naturel qui ne resulte pas de la beauté, mais de la symetrie du corps, & du temperament de la personne. J'ay connu une Femme qui estoit en tout d'un merite fort mediocre; neanmoins par habitude ou autrement, elle avoit un certain air qui la fit regarder dans le monde, & insensiblement elle s'acquit la reputation d'estre une Femme bien faite; & tout cela consistoit à placer les bras, & à avancer la gorge d'une certaine maniere, & à dire les choses d'un ton mignon & radoucy. Elle sçavoit cinq ou six Complimens avec autant de petites raisons, qu'elle appliquoit à tout, & qu'elle ne craignoit point d'user à force de s'en servir. Ceux qui ne la voyoient qu'en passant, en estoient charmez;

charmez , mais ceux qui la voyoient souvent , ne pouvoient comprendre où estoit le charme , car cet air du monde n'est souvent qu'une certaine routine où l'on ne trouve aucun fond d'esprit & de merite. Il y a mesme tant de foiblesse & de badinerie, que je ne m'étonne pas si les Gens bien sensez se récrient si fortement là-dessus. Une fausse politesse & un air contraint , dégoûtent plus qu'un air simple & des façons grossieres. Icy on pardonne à la Nature sans art , & là on ne peut pardonner à l'art sans la Nature ; car il choque du moment qu'il est visible. Cet air affecté est le mesme que l'air prétieux , dont il y a de si bonnes Copies dans les Précieuses Ridicules, & dans le Misanthrope de Moliere. Ce sont des Marquis dont tout le merite est dans leurs Perruques & dans leurs Canons. Ils sçavent le bel air des choses, & comme Gens de qualité ils sçavent tout sans avoir rien appris, dit Mascarille.

Cette affectation gâste fort les jeunes Gens qui sont peu de temps à la Cour. Ils y prennent de faux airs , & des

C ij

façons de parler par où on les connoist toute leur vie. Il n'y a rien qu'on doive plus éviter que les mots nouveaux , & même quelques-uns qui sont en usage, mais qui ont quelque chose de trop singulier. Cela sent l'Enseigne , & fait reconnoistre les Gens. Mais il y en a qui croient qu'on ne paroist dans la conversation que par ce moyen. Combien ce mot, *à l'heure qu'il est*, a-t-il fait de bruit dans la Province ? On le fouroit par tout, & on en revenoit toujours *à l'heure qu'il est*. Il vint il y a quelque temps en Normandie , une Dame que son merite & toute sa vie qu'elle passe à la Cour, rendent fort recommandable. Un jour on luy proposa une Partie d'Hombre, & elle répondit pour s'en défendre , qu'elle n'aimoit point ce Jeu, parce qu'elle étoit déjà trop *Colet monté*, voulant dire qu'elle estoit trop vieille. Ce mot fut recueilly soigneusement du petit nombre choisy qui avoit l'honneur de l'approcher ; & depuis ce temps-là , on n'entendit plus que *Colet monté*. On l'appliquoit à tout sans raison , & sans sçavoir ce qu'il vouloit dire. Enfin lors qu'il

vient

vient quelque grand Seigneur en Province, c'est à qui prendra ses manieres; mais ceux qui ont du bon sens, & l'esprit solide, se prennent garde de pareilles affectations, & ne s'entestent pas d'un air qui est dangereux pour les Provinciaux. On peut estre un honneste Homme, un Homme bien fait, sans estre un Homme de Cour; & ce seroit grand pitié, si tous les Provinciaux devenoient Courtisans. Qu'ils lisent *l'Honneste Homme* de Faret, ou le *Parfait Courtisan* du Coulet Castillogue, pour y apprendre à estre civils & honnestes, mais non pas je-ne-sçay-quelle maniere, & quelle fausse galanterie, qui n'est bonne qu'à les rendre ridicules. Parce qu'on leur a dit que les Gens de Cour & du grand monde ne sont point faconniers, ils sont libres & familiers jusques à l'impertinence & à la malhonnesteté. Les honnestes Gens du Siecle passé estoient esclaves de leurs ceremonies; mais ceux d'aujourd'huy le pourroient bien devenir, par la familiarité de ceux qui les imitent. La contrainte d'autrefois estoit insupportable, mais on com-

mence à éprouver que la liberté d'apprésent est bien incommode ; car pour deux ou ou trois qui en usent bien , il s'en trouve vingt qui en usent mal. De plus , cette liberté que nous cherissons toujours, n'est-elle point captive lors que nous nous soumettons si volontiers au caprice de ces Esprits familiers. J'appelle ainsi ces jeunes Etourdis, qui pretextent leur emportement d'une honneste familiarité. N'en sommes-nous point esclaves, lors que nous souffrons avec tant de patience , qu'il nous déclarent leurs sentimens & leurs inclinations ; & ne vaudroit-il pas mieux essuyer cinquante Complimens de Nerveuse , que l'Inpromptu de quelque fou de Marquis ? Mais revenons de cette petite digression qui n'est peut-estre pas hors du sujet.

Cet air du monde & cette politesse change comme toutes les autres choses. On l'étudie plusieurs années , & on n'a pas le temps d'en profiter. Les Polis du Siècle passé seroient grossiers & à la vieille mode dans celui-cy. Chaque Regne, chaque Cour , a son air , sa politesse,

politesse, sa galanterie. Les vieux Courtisans ne sont pas moins distinguez par leurs façons, que par leurs habits; & les jeunes en changent tous les jours. Combien de modes nouvelles, de figures & de postures dans le geste, dans les habillemens, dans la demarche, & dans toute la Personne de ceux qui se piquent d'avoir ces qualitez, & qui prennent de grands airs, comme ils parlent: Un galant Homme disoit un jour sur ce sujet, que les Suivantes de sa Femme prenoient tous les ans ses vieilles graces. Il appelloit ainsi ces agrémens nouveaux qui changent sans cesse à la Cour, & qui font la plus grande occupation des Cavaliers & des Dames. Mais ce qui est admirable, cet air est si delicat & si subtil, qu'il se dissipe & se corrompt dans la Province; pour peu qu'on y séjourne. Bien plus, il y en a qui le perdēt en changeant d'Habit. Il n'en est pas tout-à-fait ainsi de la politesse. Comme elle est plus fondée sur les mœurs, & qu'elle reside principalement dans l'esprit, elle demeure toujourns en ceux qui l'ont naturellement, ou qui en ont fait une

habitude. Ce n'est pas qu'il n'y arrive du changement ; car enfin , les Peuples les plus polis , deviennent dans la suite des temps, rudes & barbares. Il s'en faut bien que les Grecs d'aujourd'huy & les Italiens ne possèdent l'ancienne politesse d'Athenes , & l'Urbanité de Rome. Ainsi un vieux Courtisan devoit se consoler de n'estre plus poly. La qualité de galant Homme , dit le Maréchal de Clérambaut, passe comme une Fleur, ou comme un Songe. On est quinze ou vingt ans à le devenir , & tout d'un coup ce galant Homme est le rebut & le mépris de ceux-mesme qui l'admiroient auparavant. Mais c'est un des entestemens de la Cour d'estre toujours galant ; & c'est pourquoy l'on y veut paroistre toujours jeune.

Les Gens de Cour conservent l'air du monde jusqu'au Tombeau, ou du moins l'esprit du monde ; car il ne leur en demeure que l'inclination apres que l'âge & les affaires les en ont éloignez. Je connois une Marquise, à qui une vieille de quatre-vingts ans , & un long séjour à la Campagne, n'ont pû faire
perdre

perdre la curiosité de la Mode & des Nouvelles. Elle s'habille encore comme une Fille de quinze ans , & se fait lire la Gazette regulierement toutes les semaines. C'est un Original dans sa Province , & on la regarde comme un Tresor de la vieille Cour. Cependant il faut avoüer qu'on peut conserver l'air du monde & la veritable politesse malgré le cours des années , & le sejour de la Province , quand on a une heureuse naissance, l'esprit droit & juste, qu'on a commencé de jeune âge à paroître dans le monde , qu'on s'est formé sur de bons modelles , & que le bon sens & le jugement reglent nôtre conduite. Lorsqu'un Homme & une Femme de Cour sont faits de la sorte, c'est un grand charme que leur personne & leur conversation. C'est là qu'on trouve cette justesse de pensées & d'expressions , cette noblesse de sentimens , cette pénétration d'esprit , ce juste discernement , ce tour fin & délicat, cette maniere aisée de dire les choses , cette plaisanterie spirituelle , cette fine raillerie ; enfin dans toute la personne un air , & un je - ne-

C V

ſçay-quoy qui ravit & qui gagne tous les cœurs. Mais il faut pour cela que la Nature forme un Homme avec ſoin , & que les belles Lettres & le grand monde le poliſſent; car ce n'eſt pas aſſez de plaire lors qu'on nous voit, il faut encor que nous laiſſions le deſir de nous revoir , & le regret de ne nous voir plus , & tout cela ne ſe peut ſans un grand fond d'eſprit & de mérite. Les vrais agré- mens, dit Mr le Chevalier de Meré, ne viennent pas d'une ſimple ſuperficie, ou d'une légère apparence. L'eſprit ſans doute eſt ce qui touche le plus , & quelque avantage que l'on ait de la Nature, on a point cette liberté , ce brillant & cet enjouement qui plaiſent tant dans le grand monde ; car eſtre libre & enjoué ſans eſprit , c'eſt eſtre brutal & ridicule. Si tant de belles Perſonnes ne touchent point & n'ont point d'air, c'eſt qu'elles n'ont point d'eſprit ; mais ceux qui en ont , ne manquent jamais de plaire, quelques laids qu'ils puiſſent eſtre. La Nature donne de la beauté; l'eſprit, de l'agrément. C'eſt le premier mobile de toutes choſes , & le principal reſſort

ressort de toute la machine ; car dans une Personne bien faite , ce n'est ny la taille , ny l'éclat du teint , ny le brillant des yeux qui nous enchante ; c'est l'esprit qui se sert de tout cela comme il faut , & qui luy donne le prix qui nous le fait estimer. Sans luy , dit un ancien Poëte , les yeux sont aveugles , les oreilles sourdes , les bras paralytiques ; mais lors qu'un Homme a de l'esprit , les moindres mouvemens de son corps ont quelque vertu qui le fait aimer ; tout ce qu'il fait charme , il y a plaisir à le voir & à l'entendre. Le Maréchal de Clérambaut est si persuadé que l'air du monde ne dépend pas tout-à-fait des avantages du corps , qu'il assure qu'un Homme contrefait a souvent meilleure grace , qu'un Homme fait à peindre ; & il conclut que ce n'est pas assez que ces beaux dehors pour estre agreables , mais que le plus important consiste à donner l'ordre dans la teste & dans son cœur , & qu'on n'est jamais un galant Homme sans avoir un bon cœur , ou bien de l'esprit.

Il semble donc que ceux qui en ont beaucoup , doivent avoir cette politesse
&

& cet air du monde plutoſt que les autres. Je ne diſ pas les Scavans , car l'air d'un Docteur eſt bien différent de celui d'un Homme de Cour , mais je parle icy de ce qu'on appelle bel eſprit ; & en effet , ceux qui en ont , ſont toujours fort agreables , & les plus beaux Hommes ſont fades & dégoûtans quand ils en manquent. Neantmoins l'eſprit ſeul ne fait pas cela , & il eſt aiſé de le remarquer en des Perſonnes qui en ont peu , & qui ne laiſſent pas d'avoir bon air , & d'eſtre fort polis. Les agrémens du viſage & de la taille, l'emportent ſouvent ſur l'eſprit ; & comme on en eſt prévenu, on ne donne qu'à la ſuperficie & à l'apparence , & c'eſt ce que veut dire Monſieur le Duc de la Rochefoucault , que la bonne grace eſt au corps, ce que le bon ſens eſt à l'eſprit. Mais il faut avouer que ſi ces Gens-là n'ont pas foncierement de l'eſprit , ils ont je ne ſçay quelle teinture des belle Lettres, & un grand uſage du monde, en quoy conſiſtent preſque toutes ces choſes. Mais de plus , il y a des Gens qui n'ont de l'eſprit & du mérite que pour déplaire ;

car

car bien souvent ce n'est pas la chose qui déplaist, mais l'air dont on la fait, & on est d'autant plus chagrin que la chose est belle, & qu'on la gaste en la faisant mal. La trop grande confiance qu'on a en son mérite, rabaisse les plus nobles actions. On est bien aise de voir un Homme ou une Femme qui charme; mais on est choqué dés lors qu'ils affectent de nous plaire, & qu'ils nous forcent à les admirer. On pourroit leur demander avec Monsieur le Chevalier de Meré, quel avantage ils tirent d'avoir de l'esprit, puis qu'ils ne s'en servent pas pour se faire aimer; car enfin cet air du monde & cette politesse ne servent qu'à cela, & ce n'est que pour cette fin qu'on les étudie, & qu'on s'y rend habile. Ce qui me fait parler de la sorte, c'est que ce n'est pas assez d'avoir de l'esprit, il faut estre encore extrêmement honneste Homme, & poursuivre toujours l'idée que cet illustre Chevalier m'a fait concevoir. Quoy qu'on sçache parfaitement toutes ces choses, & que l'on y soit occupé toute la vie, on ne le doit jamais faire remarquer ny dans son entretien, ny dans ses manieres.

manieres. La politesse à l'égard de l'esprit consiste , dit l'Auteur des Reflexions à penser des choses honnestes & delicat-tes ; & il y a une éloquence, ajoute-t'il, dans les yeux & dans l'air de la Personne, qui ne persuade pas moins que la parole. Les beaux Esprits y devroient estre grands Maîtres , neanmoins ils en connoissent peu. Ces sortes de choses sont du grand Monde & de la Ruelle , & non de l'Ecole & du Cabinet. Qui peut avoir cette étendue d'esprit qui dépasse les Gens , & qui leur découvre en toutes rencontres ce qui leur est necessaire de faire & de dire ?

Je le dis avec peine ; mais il est certain que la politesse du Cabinet n'est point la veritable politesse, & qu'on n'a pas l'air du monde pour avoir bien de l'esprit. A la verité , les Sçavans & les beaux Esprits , ont en cela de grands avantages, mais ils ne suffisent pas seuls. Ces Gens-là s'attachent trop aux sentimens & aux paroles, à penser juste, à bien raisonner , à bien écrire ; & il faut aller aux mœurs, aux gestes, aux manieres qui dépendent de l'usage du monde, & qui
en

en font le caractère le plus essentiel. Lors qu'on veut appliquer dans le grand Monde ce que l'on a écrit, il s'en faut bien qu'on ne soit ce que l'on croyoit estre.) Je parle mesme des Auteurs les plus polis & les plus galans. Un bon Ecrivain peut bien faire des Portraits au naturel de cette politesse, & attraper dans ses Livres cet air du monde dont nous parlons. Il peut mesme aller au delà par la force de son imagination, & par la beauté de son genie, mais lors qu'il veut mettre ces choses en pratique, il demeure court, & ses Copies valent bien mieux que l'Original. Ces manieres aisées & naturelles, cette douceur & cet agrément qui procedent de la bonté des mœurs, & des traits du visage, ne s'apprennent guères par l'étude & par la meditation. Il faut que la Nature les donne, ou du moins il faut un longtems pour les acquerir, estre un bon Comédien, & joier son Rôle devant les Connoisseurs, & non pas derriere la Toille, où l'on n'a que soy pour Maistre & pour Spectateur. Les beaux Esprits ne sont pas Gens à se donner tant de peines; & en effet,

h

si vous en ostez un petit nombre, qui par leur naissance ou par leur éducation en joint l'usage du monde aux belles Lettres, il y a peu d'Autheurs qui ayent eu, je ne dis pas seulement dans leurs personnes, mais encor dans leurs écrits, le grand air & la veritable politesse. Avant Monsieur d'Urfé, nous n'avons aucun Autheur François qui ait excélé en ce genre; mais c'estoit un homme qui estoit aussi poly & aussi galant dans la personne, que dans la divine Astrée. Les Autheurs de Poléxandre, de Cleopatre, de Clélie, de Cyrus, & de tant de beaux Romans qui ont paru de nos jours, nous en ont donné de parfaits modèles; mais comme leurs idées estoient un peu trop relevées, & au dessus de l'usage ordinaire, ils ne firent pas d'aussi bons Ecoliers, qu'ils avoient donné de bonnes Leçons. On blâma ceux qui s'y attacherent, & les grands Lecteurs de Romans furent traitez de Pretieux ridicules. On vouloit un air & de manieres plus accommodées à la portée des Hommes, qui fissent voir les Gens comme ils sont, & non pas comme il seroit à souhaiter

ter

ter qu'ils fussent; ce qui fit douter que ces Auteurs eussent le véritable air du monde, puis qu'ils donnoient des Copies dont on n'avoit jamais vû d'Originaux. Voiture & Sarazin nous ont confirmez dans cette opinion; & furent si bons Maîtres en cela, qu'on se trouve encor fort bien de les imiter aujourd'huy. Cependant ce Voiture, tout poly & tout galant qu'il estoit, du consentement mesme de son plus grand ennemy Monsieur de Girac, pour ne rien dire de Madame de Saintot, qui le promettoit à deux belles Dames tout-à-la-fois; ce Voiture, dis-je, n'avoit pas bon air, & avoit quelque chose de niais dans le visage, comme il le dit luy-mesme. Il est donc vray qu'il faut avoir une sorte d'esprit que les Livres & les Sçavans ne donnent guere, & qu'on ne peut apprendre dans le Cabinet. Il faut avoir le goût fin & délicat, pour remarquer les vrais & les faux agrémens. Il y en a toujours quelques-uns qui sont à la mode, & dont le monde est prévenu. Ils dépendent souvent du caprice de ceux qui en jugent mais dans cette bizarrerie il y a toujours
une

taine proportion à laquelle on revient, parce que sans elle on ne peut plaire, & pour plaire & pour estre agreable, il faut avoir un esprit plus doux & plus pliable, si j'ose me servir de ce mot, que n'ont les Autheurs & les beaux Esprits. Ajoutez à cela un abord galant, une conversation brillante, une complaisance agreable & un peu flateuse, un procedé hardy & modeste tout ensemble; ce qui est rare dans un bel Esprit. Il peut avoir la connoissance de ces choses; mais un galant Homme qui les possede, s'en sert tout autrement. Un bel Esprit a trop de suffisance, un galant Homme a trop de vanité. Un galant Homme cherche trop à plaire, un bel Esprit croit qu'il plaist toujours; l'un est incapable du monde, parce qu'il en neglige trop l'usage; l'autre en devient l'esclave, & s'égare souvent du bon sens & de la raison, parce qu'il s'attache trop à ses maximes. Il n'y a rien de plus ridicule qu'un bel Esprit hors de ses Livres. Il n'y a rien de plus décontenancé qu'un galant Homme hors de la Cour & du grand Monde, quand il n'a pas beau

beaucoup d'esprit & d'habilité ; car alors il ne s'étonne de rien , il s'accommode à tout , il profite de tout , & il est par tout ce qu'estoit Alcibiade. Mais sans nous arrêter à faire icy un plus long détail de leurs défauts , disons pour leur faire justice, qu'un bel Esprit qui est galant Homme, est un composé du Monde & des belles Lettres , de l'Ecole & du Cercle , du Cabinet & de la Ruelle. C'est la pensée de Monsieur de Vaugelas, quand il a dit que dans la Galanterie il y entre du je-ne-sçay-quoy , de la bonne grace, de l'air de la Cour, de l'esprit, du jugement , de la civilité , de l'honnesteté , de l'enjouement , & le tout sans contrainte , sans affectation & sans défaut. Apres cela demeurons d'accord qu'un bel Esprit qui a ces qualitez, l'emporte facilement sur tous nos Blondins, du moins il gagne la plus saine & la meilleure partie du beau Sexe, s'il n'a pas la plus jeune & la plus belle ; mais enfin si on aime mieux un bel Esprit, un galant Homme plaist davantage. On se gaste pour vouloir estre un peu de l'un & de l'autre. On devroit se tenir dās les bornes
que

que la Nature & le Génie nous prescrivent. Si un bel Esprit n'a point de disposition pour le monde, qu'il demeure dans son Cabinet, qu'il voye peu de Personnes, que des Scavans comme luy, & qu'il ne se rende point ridicule avec son bel esprit. Mais d'ailleurs qu'un galant Homme qui est formé pour le monde, ne s'érige point en Auteur, & qu'il n'envie jamais à un bel Esprit la gloire d'un Sonnet ou d'une belle Lettre. Il n'y a rien de plus ridicule que cette manie. Je voudrois mesme qu'il se passast d'en juger, sans se mêler de vouloir mieux faire; qu'il renchérist sur l'honnesteté & sur la courtoisie, par l'agrément de sa personne, & par la délicatesse de son esprit. C'est de la sorte qu'un galant Homme sera de tous les temps, & toujours à la mode; qu'il plaira par tout, & que tout le monde se plaira avec luy.

Après cela je puis conclure que chacun en sa maniere peut avoir l'air du monde & la véritable politesse, & qu'il n'y a point aujourd'huy de caractère qui n'en soit capable. Il ne faut donc pas s'étonner si la France est la plus polie de toutes les

les Nations, & si cet air du monde & cette politesse se répandent jufques dans les Provinces. Avant le Regne de François I. on ne fçavoit ce que c'eftoit. Les Hommes eftoient fiers & courageux, mais rudes & groffiers. Les Femmes eftoient fages & prudes, mais farouches & feveres. Sous Henry II. & Henry III. on commença à eftre poly. Les Hommes devinrent galans, & les Femmes galantes. Depuis nous avons veu des Prétieux & des Prétieufes. Mais la politesse de l'ancienne Cour eftoit trop contrainte & trop affectée. Le corps eftoit à la gelfe par les Habillemens & par les grimaces, & l'efprit par les complimens & les converfations. Toutes les manieres eftoient étudiées, tous les ajuftemens eftoient artificiels. On n'agiffoit que par refforts, & par machines; mais à prefent on eft propre fans peine, & l'on eft negligé fans eftre mal-propre. On dit peu de chofes, mais juftes, on eft civil fans embarras; enfin on eft plus François que jamais on ait esté, fans pourtant avoir aucun des défauts qu'on reproche à nostre Nation. Mais dequoy n'eft-

n'est-on pas capable quand on est Sujet de LOÜIS LE GRAND? C'est à luy qu'on est redevable de toutes ces choses. Il possède dans un parfait degré la véritable politesse, & ce grand air qui accompagne toutes ses actions, & qui relève si avantageusement sa Personne au dessus de tous les Roys du monde, luy donne à luy seul cette grandeur & cette majesté, que tous les autres Princes n'emportent que de l'éclat de leur Sceptre & de leur Couronne.

DE LA FEVRERIE.

Je vous envoie quelques Madrigaux que j'ay reçeus sur les Enigmes proposées dans ma Lettre du mois de Juin. Le Feu estoit le Mot de l'une & de l'autre.

I.

Vous raillez-vous, Seigneur Mercure?
Vit-on jamais telle aventure?

Et qui la prendroit pour un jeu?

Au plus fort de l'Eté nous voyons tout le monde

Chercher de la fraîcheur dans l'Onde,

Et vous nous apportez du Feu.

L'AIMABLE HUBERT, de
la Rue de la Harpe.

Voulez

I I.

Voulez-vous expliquer l'Enigme du
*Mercur*e

*Disoit Cloris à son Amant ?
Elle me paroist trop obscure ,
Et je l'avoüe ingenuûment ,
Je n'en viendrois à bout que difficilement .
Le Drôle , sans resuer , découvrit le mi-
stere ,*

*Et luy répondit ; franchement
Vn peu de Feu seroit bien vôtre affaire ,
L'on vous en aimeroit , ma foy , plus ten-
drement .*

LE COMTE DE MONTAIGU,
de la Ruë Montmartre.

I I I.

DE grace , dites-nous un peu ,
*Beau Messager , galant Mercur*e ,
*Si c'est par caprice , ou par jeu ,
Ou par quelque triste aventure ,
Qu'on vous entend souvent dans vôtre
Enigme obscure ,
Crier à haute voix , au Feu , Messieurs ,
au Feu .*

RAULT, de Roüen.

Lors

I V.

LOrs que je m'approche de vous,
 Mon cœur charmé de vos traits les plus
 doux,
 Vous fait recit de mon martire,
 Mais hélas ! qu'inutilement
 Mille & mille soupirs me font paroître
 Amant,
 Puis que vous vous raillez de ce qu'A-
 mour m'inspire,
 Et que le Feu cruel qui consume ce cœur
 N'est chez vous qu'une foible ardeur.
 DE L'ISLE D'ORIGNY,
 de Troyes.

V.

DAns vostre Enigme on voit, Mer-
 cure,
 Un Feu qui n'est que la figure
 De celuy dont les beaux Esprits,
 Sous vostre nom, par vostre adresse,
 Eclairent les plus sombres nuits,
 Soit d'ignorance, ou de tristesse.
 LE CHEVALIER DE LA SANTE,
 Doct. M. de M. de Châlons
 en Champagne.

VI.

V I.

JE sçay me garantir des ardeurs du
Soleil ,

*Mercur*e avec son Feu veut en vain me
surprendre.

Par le secours d'un secret sans pareil,
Du Foudre de *Jupin* je pourrois me de-
fendre.

Je pourrois insulter au Ciel , à tous les
Dieux ,

En un mot je ne crains que le feu de vos
yeux ;

Mais le moyen, *Philis* , tout doit s'y ren-
dre ;

Pour peu qu'en sente un cœur , il est ré-
duit en cendre.

DAUBAINE.

V I I.

VOus voulez que j'explique, adorable
Camile ,

L'Enigme qu'en ce Mois vous voyez
avoir cours ;

Et pour rendre la chose assurée & facile,

Q. de Juillet 1681,

D

ResueZ-y , dites-vous , plutost cinq ou six
jours.



Le long-temps ne fait rien ; qui là-dessus
se fonde ,
Loin d'aider son esprit , ne l'affoiblit pas
peu.
Je resverois en vain jusqu'à la fin du
monde ,
Si comme aupres de vous d'abord je ne
prends Feu.

DROÛART DE ROCONVAL,
de la Porte S. Antoine.

VIII.

L'Enigme que Mercure a mise la pre-
miere ,
Donne sans-doute plus de lieu
D'imaginer un Mot , que ne fait la der-
niere ;
Tout le monde y court comme au Feu.

BOURET , Président en l'Election
de Mante & Meulan.

IX.

JE suis au comble de mes vœux ,
Je triomphe à present d'une jalouse
envie ;

Et

*Et tandis que ma vie
Par un cruel destin ne sera point ravie ,
Pour mon fidelle Epoux j'animeray mes
Feux.*

*La jeune Epouse triomphante,
de la Ruë S. Denys.*

X.

V*ous croyez donc, Seigneur Mercure,
Sous ombre qu'on vous nomme une
Divinité ,
Par tout à vostre volonté
Rompre les Loix de la Nature ?
Mais malgré tout vostre pouvoir,
Et quoy que vous tentiez afin de nous
surprendre ,
Le Feu se laisse toujours voir ,
Le Tonnerre toujours entendre.*

F. HA.... DU MESNIL , de
Chambrais en Normandie.

XI.

O*Vy , c'est trop soupirer pour vous,
belle Inhumaine,
Puisque vous méprisez mon Feu ;
Je me retire enfin, & pour finir ma peine,
Adieu, Philis, adieu.*

LE BLANC DE ROQUEMONT.

D ij

XII.

HE' quoy, belle Philis, toujours inexorable

Aux cris d'un Amant misérable

Qui se prosterne à vos genoux ?

C'est trop, divin Objet, l'exposer au martyre.

Moderez la rigueur d'un si rude courroux,

Si vous ne voulez qu'il expire

Par un supplice affreux, le plus cruel de tous.

Il veut implorer vostre grace,

Ne luy refusez pas un regard de vos yeux.

Mercurc vient en Feu pour fondre vôtre glace,

Pourrez - vous résister à la force des Dieux ?

XIII.

L'Autre jour pres d'Iris, & languissant & blême,

Je me plaignois de sa rigueur ;

Mais bien loin de toucher son cœur,

Sa froideur ajoûtoit à mon malheur extrême

Mille & mille sujets d'une juste douleur.

La

*La Belle lisoit le Mercure ,
Et vouloit expliquer les Enigmes du
Mois ,
Lors que d'une tremblante voix
Je devinay par aventure.
La premiere , luy dis-je , est sans-doute le
Feu ,
Mon cœur en ressent les atteintes.
Pourquoy, quand il vous fait ses plain-
tes ,
Ne l'écontez-vous pas un peu ?*

*LE JUVENAL NAISSANT ,
de la Ruë de la Harpe.*

XIV.

*Q'Uoy que nous soyons tous dans la
Saison ardente ,
Je ne m'en ressens que fort peu ,
Et mon ame sans toy ne seroit point con-
tente ;
Mercure , j'ay besoin pour vivre , de ton
Feu.*

L'ARCHITECTE ressuscité.

XV.

*Q'Ui voudra trouver cette fois
Les Enigmes du dernier mois.*

D üj

78 *Extraordinaire*

*Ne doit pas manquer de lumière ;
 Car l'autre jour, sans aucun fruit ,
 Tâchant de découvrir le sens de la pre-
 miere ,
 Nous resvâmes dessus jusqu'à ce qu'il
 fit nuit.
 Mais loin de l'attraper , quoy que nous
 pûssions faire ,
 Nous en approchâmes si peu ,
 Que nous serions encor à sçavoir le mi-
 stere ,
 Si l'on n'eust apporté du Feu.*

LE JEUNE SOLITAIRE,
 de la Ruë des trois Chemi-
 nées de Poitiers.

XVI.

A Llez loin d'icy, *Scrupuleux ,
 Qui voulez condamner les Songes ;
 J'ay connu par un Resve heureux ,
 Qu'ils n'estoient pas tous mensonges.
 Aux Enigmes du Mois resvant tranquil-
 lement ,
 Le sommeil m'a surpris, & par une avan-
 ture
 Qui m'a laissé remply d'étonnement ,*
M'a

*M'a découvert le secret de Mercure ,
En me faisant voir en dormant
Deux Feux qui n'estoient qu'en peinture.*

LEPINE DE PLOERMEL.

*La Piece qui suit est de Monsieur Perrin,
d'Aix en Provence , Fils du Secretaire du
Roy de ce nom. Quoy qu'il n'ait encor que
dix-huit ans, voyez si l'on peut mieux rai-
sonner sur la matiere qu'il traite.*

*Si le Mary doit estre aussi grand
Maître que la Femme.*

SI l'on veut se dépouïller de tous les
Préjuges , on reconnoïtra aisé-
ment que le pouvoir se doit étendre
aussi loin dans la Femme , que dans le
Mary. Qu'est-ce que le Mariage , dit-
on ? C'est une Societé soutenüe par une
mesme puissance en deux Personnes
égales. Je dis égales ; car si avant qu'on
les eust unies il y avoit diversité de con-
dition , le Sacrement qui confond &
leur naissance, & leur bien, bannit toute

D iiiij

différence, & introduit l'égalité. Le Mary ne trouve point dans la Personne de son Epouse une inferieure, ny une esclave qu'il doive tenir dans la servitude ; il y rencontre une compagne, une autre soy-mesme , qui a autant de droit que luy au commandement. Ce droit est étably sur ce que l'amour ; ou pour mieux dire l'amitié conjugale, les oblige à ne s'appliquer qu'à mettre un ordre dans les engagements de la Société , où ils puissent trouver ce qu'on appelle les douceurs de la vie ; & ils ne peuvent goûter ces douceurs que dans une paix qui soit entretenue par l'union des volontez. Quand l'égalité de pouvoir est gardée dans le Mariage, l'on n'y remarque que ce qui peut contribuer davantage à l'accroissement de la satisfaction commune. Comme on y vit de concert dans une communication mutuelle d'autorité , les différences de sentimens y sont reciproques , chacune des parties consent à ce que l'autre resout ; ce qui est au gré de l'Epouse ; est approuvé de l'Epoux ; & il n'y a en eux qu'une volonté , parce qu'il n'y a qu'un cœur. On n'y voit point

point les fâcheux effets de la discorde, les contrarietez chagrines, les haines secretes, ces malheurs qui surviennent par tout où l'inferiorité est reconnue. Car en effet ,

*Quand un Mary seroit fidelle ,
Quand il auroit un tendre amour ,
Et qu'il donneroit chaque jour
De l'ardeur de ses feux quelque marque
nouvelle ;
S'il faut qu'on le revere, & si sa passion
Exige injustement de la soumission ,
Sa Femme sera bien docile ,
Si pour luy plaire abandonnant ses
droits ,
Elle suit sans trouble ses Loix ,
Et le laisse tranquille.*



TRAITE' SUR L'ORIGINE DE LA MEDECINE.

LA Medecine a esté de tout temps, & par tout , selon le sentiment de Cornelius Celsus , *Lib. 1. de Medic.* Et les Peuples les moins civilisez, & les Na-

tions les plus barbares, secourus des seules lumieres de la raison, on sçeu se servir des Remedes & des Plantes que la Nature leur fournissoit , pour conserver leurs corps sans maladies & en parfaite santé. La Medecine est un don de Dieu, dit Avicenne ; & nos Peres ensevelis dans les erreurs du Paganisme, croyoient que les Dieux avoient suscité les Medecins pour guérir les maladies, qui étoient un effet de leur colere & de leur indignation. Honorez les Medecins , dit l'Ecclesiastique, parce que Dieu, qui est la source de la veritable Medecine , les a créez pour suppléer au besoin de ses Creatures. *Honora Medicum propter necessitatem ; etenim creavit illum altissimus ; à Deo enim est omnis medela , Ecclesiastici 38.* Le Patriarche Seth , qui inventa les Lettres Hebraïques, & donna un nom à chaque Etoile , comme dit Genebrard , ayant esté un tres - habile Medecin , on peut croire avec raison qu'il eut quelque connoissance de la Medecine , & qu'il la mit au rang des Sciences & des Arts Liberaux , qui furent gravez de son temps sur deux Colonnes,

l'omnes, dont l'une estoit d'airain , pour resister à l'impetuosité des vagues , & l'autre de brique, pour resister à l'activité du feu. Il est mesme probable que son Fils ne fut appelé Enos , c'est à dire Homme, que par la connoissance de soy-même & du Corps humain, qui fait une partie de la Medecine. Quant au Patriarche Jacob, il ne faut pas douter qu'il ne fust habile dans cette Science , puis qu'il le fit bien paroistre dans le partage des Troupeaux avec son Oncle Laban. Une Fille de Pharaon , nommée Thermuta , fit élever Moïse comme son propre Enfant, & luy fit apprendre toutes les Sciences qui estoient alors en vogue parmy les Egyptiens. On luy enseigna sans doute la Medecine , puis qu'estant devenu grand, il en donna des preuves si convaincantes , en rendant douces les eaux ameres de Mara , action d'un veritable Medecin , selon le sentiment de l'Ecclesiastique. Dieu , dit-il, a créé tous les Remedes, & un Homme prudent n'aura point pour eux d'aversion , puisque par le moyen d'un Baston les eaux ameres sont devenues douces.

Altissè

*Altissimus creavit de terra medicamenta,
& vir prudens non abhorrebit illa, Nonne à
ligno indulcata est aqua amara? Eccl. 38.*

L'Achange Raphaël, comme son nom le porte, (car RAPHÀ en Hébreu veut dire *Sanavit*, & EL, *Deus*,) fit les fonctions d'un Medecin, en rendant la veuë au Pere du jeune Tobie, avec le foye d'un Poisson qu'il avoit fait garder tout exprés, parce qu'il le croyoit nécessaire pour la guérison. Le plus sage des Roys, qui écrivit jusques à trois mille Paraboles & cinq mille Odes, & composa plusieurs Livres touchant la nature des Arbres & des Cédres du Liban, des Animaux, des Poissons, des Oyseaux, & des Plantes, qu'on garda longtemps dans le Trésor du Temple de Jerusalem, mais qui furent enfin brûlez par ordre du Roy Ezechias, afin d'otter tout sujet de superstition, qui estoit le foible de la Nation Juifve, selon le sentiment d'Apulée; Salomon, dis-je, fut tres-sçavant dans la Physique & dans la Medecine. Il fit mesme bastir, au rapport de Joseph, la Piscine des Agneaux, de laquelle parle S. Jean au Chap. 5. de son Evangile.

Evangile. Une foule de Malades attendoit avec impatience le mouvement miraculeux de ces eaux salutaires qu'un Ange remuoit dans un certain temps, pour faire connoître l'arrivée du Medecin, & pour avertir les Malades, dont le premier descendu apres le mouvement de l'eau, estoit entierement guéry, quelque maladie qu'il eust. On connut à la venue du Fils de Dieu ce miracle, qui finit d'abord apres sa mort avec l'ancienne Loy. Le Sauveur du Monde, le Souverain Medecin du Corps & de l'Ame, guérissoit tous les Malades qu'on luy presentoit, & donna ce mesme pouvoir à ses Disciples, qui suivirent l'exemple de leur Maistre. S. Luc l'Evangeliste fut Medecin, comme dit S. Paul. *Salutat vos Lucas Medicus dilectus*, Col. 4. Les Egyptiens qui se vantent d'estre les Inventeurs des plus beaux Arts, attribuent l'Invention de la Medecine à leur Dieu, qu'ils appellent Theut, ou Thoon, lequel nom ils donnent au premier mois de leur année. Diodore neantmoins assure que Mercure Trismégiste, que quelques-uns ne distinguent pas de Moïse,

Moïse , en est l'Autheur , aussi-bien que de l'Arithmétique, de l'Astrologie, & de la maniere d'interpréter , qui luy fit donner le nom d'Hermes. Galien dit que l'Anatomie fut premierement en usage parmy les Egyptiens , parce qu'elle estoit necessaire pour embaûmer les Corps , suivant la coûtume du País. Les Grecs ont crû qu'Apollon estoit l'Autheur de la Medecine , & un Poëte profane l'a fait parler en ces termes. *In-ventum Medicina meum est , obiterque per obem*, Discor. Ov. i. Met. Macrobe en donne la raison ; parce que , dit-il , un Soleil temperé dissipe toutes les maladies. Jamblicus & Apollonius Tyaneüs, soutiennent que c'est à cause de l'Art de deviner , d'où la Medecine a tiré son origine à leur avis. Hippocrate mesme semble les favoriser, lors qu'il dit que la Medecine & l'Art de deviner ont eu le mesme Dieu pour Autheur. L'illustre Centaure Chiron , Fils de Saturne & de la Nymphé Phyllire , fut le Medecin des Argonautes ; & Hercule l'ayant blessé d'un coup de Fleche dont il mourut, il fut d'abord mis au rang des Signes celestes

où

où il est l'Archer. Pelée & Thétis luy donnerent Achille. leur Enfant pour l'élever, & il luy apprit à jouer du Luth, & quelque peu de Medecine, qui luy fit trouver une Herbe qu'on appella de son nom, pour guérir Téléphus, au raport de Pline, Liv. 25. Ch. 5. Enfin il enseigna l'Astrologie à Hercule, & la Medecine à Esculape, qui n'y trouva pas fort son compte, car il fut frappé de la Foudre, pour avoir ressuscité Tyndare, Hippolite, Glaucus, & Androgeos, ou pour les avoir guéris de maladies mortelles, suivant le sentiment de quelques Auteurs. Il estoit Fils d'Apollon & de la Nymphé Coronis. Taritius neantmoins, *De Illust. Vir.* assure qu'il nâquit de Parens inconnus, & qu'ayant esté exposé par des Chasseurs, il fut nourry du lait d'une Chienné. Il eut deux Enfans, Machaon & Podalirius, qui avec trente Navires suivirent Agamemnon au Siege de Troye, où ils furent d'un fort grand secours à leurs Compagnons, qu'ils guérissoient de leurs blessures. Homere nous représente dans son Iliade Liv. 4. Machaon, qui secours de la Science qu'il

qu'il avoit héritée de ses Peres , guerit le Roy Menelaüs. Podalirius , que la longueur de ses pieds fit appeller ainsi, apres l'incendie de Troye , se retira dans la Carie , où il avoit esté nourry parmy les Chevres. Ce fut là qu'il guérit la Fille du Roy Damethée , qui estoit tombée du toit de sa Maison. Le Roy en recompense de cette cure , luy donna cette même Fille en mariage, avec une Province, où il bastit deux Villes , à l'une desquelles il donna le nom de sa Femme Syrne. Il établit une Ecole de Medecine à Rhodes , où il enseigna luy-mesme. La Medecine depuis ce temps-là demeura cachée & inconnue, au rapport de Pline , pendant cinq cens ans , c'est à dire jusques à la guerre du Péloponese, qui arriva l'an 300. depuis la fondation de Rome. Hippocrate , alors Disciple de Démocrite , natif de l'Isle de Cos , dédiée à Esculape, fit revivre cette Science si utile & si avantageuse aux Hommes , & commença à traiter les Malades dans le Lit , au lieu que son Disciple Prodicus ne guérissoit qu'avec des Onguens & des Emplâtres. Diocles,
Praxa

Praxagore , & son Disciple Plistonius , suivirent ces grands Hommes. Chrysippe Gnidien vint ensuite , avec son Disciple Erasistrate. Ils bouleverserent toute la Medecine , & rejeterent entierement la Saignée. Ce dernier estoit né d'une Fille d'Aristote , & le Roy Ptolomée le recompensa de cent talens , pour avoir guéry son Pere Antiochus. Ce fut luy qui découvrit l'amour qu'Antiochus avoit pour sa Belle mere Stratonice ; ce qui est cause que Galien a demandé si nous avons un poulx qui decouvre nos sentimens amoureux. Empédocles cependant, Disciple de Pythagore , établit en Sicile la Secte des Empyriques, qui n'apprennent la Medecine que par expérience & par routine. Apres qu'il se fut précipité dans le Mont-Gibel, Acron son Disciple Agrigentin , aussi-bien que luy , suivit son exemple. Herophilus en suite confondit & altéra extremement la Medecine ; & son Disciple Phyllinus voulant faire voir les defauts de son Maistre, semble les amoindrir par la quantité des fautes qu'il a faites en le reprenant. Asclépiade , qui vivoit du temps de

de Pompée le Grand , ne ſçeut la Medecine que par conjectures. Il fut neantmoins fort eſtimé des Grands Hommes de ſon temps. Il mépriſa les ſollicitations du Roy Mithridates , qui le prioit de venir dans ſon Royaume. De peur qu'on ne crût qu'il n'avoit pas pû ſe guérir ſoy-mefme, il aima mieux mourir d'une chute en ſe précipitant d'une Echelle en bas. Mithridates , ce fameux Roy du Pont , qui parloit les Langues de vingt-deux Nations ſoumises à ſon obeïſſance , fut fort adonné à la Medecine. Pompée l'ayant vaincu , trouva la Recepte du Mithridat dans ſon Cabinet; mais il ne l'eſtima pas beaucoup , parce que les Simples dont il eſt compoſé ſont en petit nombre & fort vulgaires , comme vous l'allez voir.

*Antidotus vero multis Mithridatica
fertur*

*Confociata modis , ſed Magnus ſcrinia
Regis*

*Cum raperet victor , vilem deprehendit
in illis*

*Syntheſin , & vulgatata ſatis medicamina
riſit ,* *Bis*

*Bis demum ruta folium , salis breve
granum,*

*Juglandesque duas , totidem cum corpore
figus.*

*Hac oriente die , parco conspersa Lyao
Sumebat metuens , dederat quæ pocula
tutor.*

Attalus Roy de Pergame , qui fit le
Peuple Romain son Heritier trois cens
ans avant Auguste , avoit quelque con-
noissance de la Medecine & de la nature
des Plantes, au raport de Galien, *De Ant.*
L. 1. Cap. 1. Thémison Disciple d'Alcé-
piede, fut l'Autheur de la Secte méthodi-
que , que Theffalus suivit ensuite sous
l'Empire de Néron avec une arrogance
si extravagante , qu'il fit mettre sur son
Tombeau qui est dans la Voye Appie,
cet orgueilleux Epitaphe, *Patronices*; c'est
à dire, Vainqueur des Medecins. Nicôn
fort versé dans la Geometrie , & tres-
habile Architecte , fut le Pere de Ga-
lien qui nâquit à Pergame sous l'Empire
de Marc-Aurele. Il fut si sobre , qu'il
ne mangea ny ne bût jamais tout son
saoul. Il ne prenoit rien de cru, d'où vient
qu'il

qu'il respira toujours une haleine douce & odoriférente. Il mena une vie paisible & tranquille, conformément à son nom durant l'espace de cent quarante ans; car comme il eut appris à l'âge de vingt-huit ans qu'il y avoit une Science qui enseignoit les moyens de guérir les maladies, & de conserver la santé du corps, il s'y addonna avec tant d'application, qu'il fut le reste de ses jours exempt du moindre mal, excepté d'une Fièvre quotidienne, que tout Homme né d'une condition libre peut éviter, comme il dit luy-mesme. Dion raconte que l'Empereur Adrien, quelque sçavant qu'il fust dans la Medecine, fit mettre sur son Tombeau: *Turba medicorum perdidit Casarem*. Il y eut de tres-sçavans Medecins dans le quatriéme Siecle, comme Arétée de Capadoce, Oribasius natif de Sardes, premier Medecin de Julien l'Apostat, que la profondeur de sa science fit passer pour une Divinité, si nous en croyons Suidas; Aléxandre Trallien de Lydie, Paul Ægineta, & le Disciple d'Eunomius Ætius, natif d'Antioche, qui nioit l'existence d'un Dieu.

Con

Constantin IV. Empereur de Constantinople, surnommé Pogonat à cause de sa barbe , fut tres-çavant dans la Medecine , dans la Rhetorique, dans la Philosophie & dans l'Agriculture. Paul Jove dans l'Eloge des grands Hommes , rapporte que Pierre Leon natif de Spolette , & fort habile Astrologue, fut le Medecin de Laurens de Medicis; mais poussé de desespoir de n'y avoir pas bien réüssy , il se précipita dans un Puits.

Archagatus Fils de Lyfanius , fut le premier Medecin qui vint à Rome , au rapport de Cassius Hemina, l'an cinq cens trentecinq de la fondation de la Ville, sous le Consulat de M. Æmilius & de L. Livius. On luy accorda d'abord le droit de Bourgeoisie, avec un beau Logement, qui fut acheté aux dépens du Public dans le Carrefour d'Acilius. Ce nouveau Venu fut d'abord tres-bien reçu de tout le monde ; mais on s'en dégouta bientôt apres, d'autant plus que quittant l'ancienne maniere de traiter les Malades, il ne parloit que de dissections, dislocations, coupures , & de pareil-
les

les choses dont le nom seul faisoit peur aux Romains , qui aimoient mieux voir répandre leur sang dans un Champ de Bataille , que dans la Boutique d'un Chirurgien. Après avoir esté donc régalé du beau nom de *Vulnerarius* ; ne voulant point prescrire de bornes à ses opérations cruelles , & ne demandant que playes & bosses , on luy ajoûta celuy de *Carnifex*. Depuis ce temps-là, comme Plin l'a tres-bien remarqué, les Romains eurent de l'aversion pour la Medecine, & pour les Medecins même. Caton encor qu'il ne fust pas grand amy des Medecins de son temps, comme il s'en expliqua à son Fils Marcus, avoit neantmoins quelque connoissance des Plantes & des Remedes naturels, dont il ne se servoit que pour sa Maison & pour ses Amis intimes. Pompée le Grand vint en suite , & fit traduire en Latin par son affranchy Lenée, les Livres de Medecine qu'il avoit trouvez dans le Cabinet du Roy du Pont. Il y eut apres plusieurs illustres Medecins à Rome , comme *Ælius Gallus* Chevalier Romain , & le premier Conquérant de l'Arabie heureuse,

reuse ; Cornelius Celsus, qui nâquit environ trente ans apres la naissance du Fils de Dieu; un autre Hippocrate, Scribonius Largus , Marcellus , Q. Serenus que Saint Jerôme & Macrobe loüent , pour avoir esté le Précepteur du jeune Gordien, & l'heritier d'une Bibliotheque de vingt-six mille Volumes.

Les Medecins Arabes , quelques récents qu'ils soient , ont neantmoins excellé en cette Science. Ils ne commencerent de paroistre qu'en 670. sous le Regne de Muave , qui avoit choisi pour le lieu de sa demeure Damas Ville de Syrie ; où abordoient tous les beaux Esprits & tous les sçavans Hommes de la Nation ; d'où ils passerent en Espagne avec leurs Souverains vers le septième Siècle. En 740. Avenzoar parut. C'est luy qui renfermoit tous les Trésors de la Medecine, comme dit Averroës. Rhases vint en 1080. & vécut jusqu'à six-vingts ans. Avicenne & Averroës furent connus sur le milieu de l'onzième Siècle. Avicenne fut le Disciple de Rhases dans Aléxandrie, d'où il vint à Cordouë, apres avoir parcouru toute l'Egypte. Enfin
plusieurs

plusieurs s'y sont rendus illustres, comme Sérapion, Isaac, Albategnius, Albuchasis, Hali, & mesme le Neveu du Roy de Damas, qui fut appelé l'Evangéliste des Medecins, à cause de son grand crédit.

LA SELVE, de Nismes.

Je ne doute point, Madame, que vous ne soyez touchée des tristes Stances que vous allez lire. Elles sont de Mr de Templery, d'Aix en Provence, qu'il a faites sur la mort de Madame Catherine de Vary sa Femme, morte depuis peu dans ses plus belles années, Elle estoit native d'Avignon, & Fille de Mr Marc de Varry, Gentilhomme Romain, & des plus anciennes Familles d'Italie. Apres qu'il se fut distingué dans sa jeunesse par des Commandemens importans dans les Armées du Pape & de la République de Venise, il se trouva engagé en un célèbre Duel qui se fit de nuit aux Flambeaux dans Rome, à la Place de Navonne, & auquel il y eut trois Gentilshommes Romains qui furent tuez. Ce malheur l'obligea de fuir en Avignon, où s'estant marié, il n'eut aucun
antre

autre *Enfant* que la Dame dont la mort
a donné lieu à ces Vers. D'autres Ou-
vrages que vous avez vus de Mr de
Templery, vous ont fait connoître la
beauté de son génie. Ce dernier a fait
grand bruit en Provence, & il est tombé
entre mes mains à l'insçu de son Au-
teur,

~~~~~

LES LARMES  
DE DAPHNIS,  
SUR LA MORT  
DE SYLVIE  
SON EPOUSE.

**S**Ejour du Silence & de l'Ombre,  
Bois touffu, solitaire & sombre,  
Que le Flambeau du Ciel a toujours res-  
pecté.

Et qui dans ta nuit éternelle  
N'a jamais vu d'autre clarté  
Que celle que Sylvie y portoit avec elle.  
Te souviét-il encor de nos deux entretiens?  
Q. de Juillet 1681. E

98      Extraordinaire

Te souvient-il quand cette Belle,  
A qui rien ne manquoit, sinon d'être  
immortelle.

Voyant que tes Rameaux par d'innocès liës  
S'embrassoient d'une étreinte amoureuse  
& fidelle,

Serroit en mesme temps ses bras entre les  
miens ?

Mais d'un chagrin qui me devore,  
Je vois que tes vieux Troncs ne sont  
point abbatus,

Que d'un verd toujours vif tes Prez sont  
revestus,

Que tes arbres vivent encore,  
Et Sylvie, hélas ! ne vit plus.



Et toy pour qui Flore soupire,  
Toy qui peux de Cérés rafraichir les ar-  
deurs,

Vent amoureux, léger Zéphire.

Te souvient-il aussi, lors qu'en baisant ces  
Fleurs,

Tu nous sollicitois & soufflois aux oreilles  
De jouir de douceurs pareilles ?

Et pour lors, si tu t'en souviens.

Nous prenions des baisers plus ardens  
que les tiens.

Tandis



Tandis que tu contois mille douces fleu-  
rete

A celles de ce Bois affreux,  
Comme toy nous parlions de nos flâmes  
secretes,

Et les yeux poursuivoient nos discours  
amoureux;

Mais aujourd'huy privé de ces doux  
avantages,

Et surpris d'estre encor vivant,

Je ne cherche en ces lieux sauvages

Que ton haleine & ces ombrages,

Et me repais d'ombre & de vent.



Tuy, que dis-tu Cristal fluide,

Miroir d'argent, argent liquide,

Ruisseau, clair Ruisseau, que dis-tu

De ma pitoyable aventure?

Ton cours toujours flotant dans son Lit  
de verdure,

Ne flatte-t-il pas moins que mon cœur  
combattu?

Tes cailloux souffrent-ils le tourment que  
j'endure?

Laves-tu sur tes bords un Poison plus  
amer?

E ij

*Ah ! tu me dis par ton murmure,  
Que le mesme tribut que tu rends à la  
Mer.*

*Je vais en peu de jours le rendre à la  
Nature.*



*Vous, petites Cabinets secrets,  
Où la fraîcheur des eaux semble estre  
ramassée.*

*Insensibles Témoin de ma gloire passée,  
Et sombres Confidens de mes sombres re-  
grets :*

*Combien de fois sur vostre herbe fleurie  
J'ay dormy doucement dans les bras de  
Sylvie ?*

*Mais hélas aujourd'huy quand le Dieu  
du Repos*

*Vient porter sur mes yeux ses humides  
Pavots,*

*Un Phantôme affligeant, quoy que tout  
plein de charmes,*

*Medit ; O cher Epoux , seche , seche  
tes larmes,*

*A la Loy du Destin il m'a fallu céder ;  
Cé n'est pas que le Ciel contre ton  
cœur s'irrite,*

*C'est qu'il croit que luy seul mérite  
Le*

Le plaisir de me posséder ;  
Où si mon souvenir aux larmes te con-  
vie,  
Et si sur ta douleur tu ne peux faire ef-  
fort,

Daphnis , ne pleure point ma mort,  
Mais pleure seulement ta vie.

*Alors de mon Epouse adorant les appas,  
Je l'embrasse, charmé d'une si belle vûe ;*

*Mais quand je crois la tenir dans mes  
bras,*

*Comme un autre Ixion, je n'y tiens qu'un  
ne nuë,*

*Et pour lors je ressens ma douleur plus  
émûe ;*

*Le Sommeil luy sert de renfort,  
Luy qui devoit calmer mon déplaisir  
extrême ;*

*Enfin le Frere de la Mort  
M'est plus cruel que la mort mesme.*



*Fontaine ornement de ce Bois,  
Par un bonheur digne d'envie,  
Quand tu vis dans ton sein le beau sein  
de Sylvie,*

*Tu vis deux Mondes à-la-fois ;*

C ii.

Et quand tu vis ses yeux sur ton eau  
vagabonde,

Ces yeux de qui l'Amour fut le seul  
Artisan,

Plus heureuse que l'Océan,

Tu vis deux Soleils dans ton onde.

Que ma vie en plaisirs estoit alors fé-  
conde !

Mais depuis que Sylvie est entrée au  
Tombeau,

Mes plaisirs ont coulé tout ainsi que ton  
eau,

Toujours comme toy je murmure,  
Comme toy je bouillonne & frappe les  
Echos,

Je passe nuit & jour dans une Grotte  
obscuré,

Et jamais comme toy je ne suis en repos.



Favorable & douce Fontaine,

Tu soulageois ma soif, soulage aussi ma  
peine,

Et mes flots de tourmens plus nombreux  
que tes flots;

Déborde à gros bouillons sur l'horrible  
Atropos,

Ecume avec fureur sur cette Déchainée,  
Enfle

Enfile-toy de courroux ; invoque l'Hy-  
menée.

Et fais un bruit semblable au bruit de  
mes sanglots.

Mais que me répons-tu ? Quoy ! t'ay-je  
importunée :

Tu gazoüilles toujours , & tu ne me  
dis rien ;

Ah ! ta froideur témoigne bien  
Que tu n'es guère susceptible

Du mal dont je te fais un fidelle Tableau,  
Et te vouloir rendre sensible,  
C'est justement battre ton can.

Est-ce là le secours que tu devois me  
rendre ?

Je croyois te pouvoir toucher,  
Mais estant Fille d'un Rocher,

Quelle compassion , hélas ! en puis-je  
attendre ?



Vous à qui tant d'Amans vont conter  
leurs regrets,

Beaux Arbres , qui portez vos orgueil-  
leuses testes

Au dessus mesme des tempestes,  
Je suis tombé par d'inhumains Decrets

D'encore plus haut que vous n'êtes.

E iiij

*Et vous, Sapins, Chênes, Tilleuls,  
De vos hautes branches touffues,  
Vous irez ombrager les nuës,  
Si vous croissez comme mes maux.*

*Mon sort est différent du vôtre,  
Vous perdez une feuille, il en revient  
une autre :*

*On si l'Hiver fait mourir vos attraits,  
On ne les verra pas pour longtemps dis-  
paraître,*

*Et ce que j'ay perdu ne renaitra jamais.  
Mais las ! vous ne sçauriez m'en-  
tendre,*

*Les Zephirs en courant emportent mes  
discours.*

*Pour les faire durer toujours,  
Aux jeunes Arbrisseaux je les feray  
comprendre,*

*En gravant ces deux Vers sur leur écorce  
tendre.*

*Lors qu'on ne jouit plus d'un Objet  
plein d'appas,*

*La mort la plus cruelle est de ne mou-  
rir pas.*



*Innocens Hostes des Bocages,*

*De*

De qui les corps légers voligent sans effort,

Petits Oyseaux, Amans sauvages,  
Changez en cris vos doux ramages,  
Pour plaindre mon rigoureux sort.

Si vous sentiez le deuil dont mon ame  
est saisie,

Bien loin de chercher vostre vie,  
Vous ne chercheriez que la mort.

Et vous, plaintives Tourterelles,  
Qui faites des leçons aussi tristes que  
belles.

A tous les Marys inconstans,  
Quand vous avez perdu vos Campagnes  
fidelles,

Sans en prendre plus de nouvelles,  
Gemir & soupirer sont vos soins impor-  
tans.

Vos plaisirs furent peu durables,  
Mais où voit-on de durables plaisirs;  
Toutes choses sont variables,  
Le succès est changeant ainsi que nos  
desirs;

Le bonheur n'a jamais de fermeté cer-  
taine,

On passe incessamment par un soudain  
reflux.

E V

De la peine au plaisir , du plaisir à la  
peine,

Et le malheur revient dès qu'on ne le  
sent plus.

Mon Eponse faisoit mes plus tendres de-  
lices.

Elle fait aujourd'huy mes plus cruels  
supplices.

Par de cuisans regress qui ne scauroient  
finir,

Enfin de mon esprit rien ne peut la  
bannir ;

Heureux , & trop heureux ( quoy que  
sans apparence )

Si j'en perdois le souvenir,

Comme j'en perd la jouissance.



Mais puis-je l'oublier ? Tout la montre  
à mes yeux,

En tous lieux je la fais , & la vois en tous  
lieux .

Je vois son teint vermeil quand le Soleil  
se couche ;

Les Roses sans aucun dessein

Me montrent l'éclat de sa bouche,

Les Lys la blancheur de son sein.

Les

Les Rochers à mes yeux présentent sa  
constance,

Les Chênes sa solidité,

Les Ruisseaux sa vivacité,

Et jusques aux Serpens me marquent  
sa prudence.

Mais pour comble de ma souffrance,

Lors que d'amur tout éperdu

Je viens dire aux Echos le nom de ma  
Sylvie,

Ils me font souvenir de ce qu'elle a  
perdu,

Et ne me répondent que Vie;

Par un prodige enfin dont je reste confus,  
Je la vois plus souvent, en ne la voyant  
plus.

Objet de mes douleurs, ayant quité la  
terre,

Ne me quitteras-tu jamais?

Et quand tu reposes en paix,

Pourquoy me lires-tu la guerre?



Mais quel ridicule discours

Tiens-je dans le mal qui m'accable!

Le moyen de quitter cette Image ado-  
rable?

Dans

Dans le fond de mon cœur je la porte  
Toujours.

Et je veux la porter tant que les Desti-  
nées

Prolongeront le cours de mes tristes an-  
nées.

En cela je ne suis ny fourbe, ny flatteur,  
Ma Muse fait parler mon cœur,  
Et n'en estant que l'Interprete,  
Exprime au vray les feux dont je me  
sens brûler.

Je parle comme Epoux, & non comme  
Poète,]

Car quel autre interest me peut faire  
parler?

Quoy! puis-je attendre que Sylvio  
De mes gémissemens un jour me re-  
mercio?

Quand les Morts au Cercueil se trou-  
vent étendus,

Nous ne gémissons pas pour en estre ex-  
tendus;

Et lors que nous pleurons ces funestes  
Victimes,

Nos pleurs sont aussi superflus

Qu'ils pourroient estre légitimes.

C'est

*C'est trop en vains regrets, ô Daphnis,  
 t'arrêter ;  
 Et pour finir icy ce discours pitoyable,  
 Contre l'injuste Parque il te faut éclater,  
 Les Heureux doivent la flater,  
 Mais que peut craindre un Misérable,  
 Sinon de trop peu l'irriter ?  
 Noire Divinité qui n'épargne personne,  
 Ta main, mesme des Roys, dévide le  
 Fuseau,  
 Et de leur teste arrachant leur Cou-  
 ronne,  
 La renverse avec eux dans un misse  
 Tombeau.  
 Monstre de cruauté, de carnage, &  
 d'envie,  
 Qui te plais dans l'horreur, les larmes,  
 & les cris,  
 Si je te hais d'avoir pris ma Sylvie,  
 Je te hais encor plus de ne m'avoir pas  
 pris.  
 Mais quoy que ta fureur ait bien voulu  
 prétendre  
 De la separer d'avec moy,  
 Lors que dans le Tombeau tu m'en feras  
 descendre,*

*Amour*

*Amour estant Dieu comme toy  
Ayant uny nos feux, unira nostre cendre.*

# DES PEINTRES

## A N C I E N S,

### ET DE LEURS MANIERES.

**C**E n'est point pour porter jugement, que j'ay dressé ce petit Traité touchant la prééminence & les manieres des plus fameux Peintres de l'Antiquité. L'ordre alphabetique est tout ce que j'y observe laissant juger, à qui s'en voudra donner la peine ; lequel d'entre tous ceux que je rapporte, a droit d'être estimé le meilleur & le plus habile. Le fameux & renommé Peintre Apellés, natif de l'Isle de Cò, fleurissoit environ l'an du monde 3650. Il fut si consommé en l'Art de Peinture, qu'on tient que luy seul luy a donné plus d'éclat que tous les Peintres qui ont paru avant luy. Aussi se vançoit-il d'accompagner tous les Ouvrages d'une grace toute

toute particuliere & inimitable, qui ne se rencontroit point dans ceux de tous les autres, qui y laissoient toujors à desirer une certaine Vénus, que les Grecs appelloient *Echaris*, c'est à dire Grate, en laquelle il les surpassoit tous. On luy donne la gloire d'avoir trouvé l'invention de faire cacher à la Peinture les défauts naturels, & de peindre ce que le Pinceau ne scauroit bien exprimer, comme sont les Foudres & les Tempestes, *Pinxit Apelles, que pingi non possunt, Tonitrua, fulgetra, fulguraque, &c. Plin. L. 35. c. 10.* Il semble que l'on voyoit dans ses Tableaux, ou plustost que l'on s'imaginoit entendre le bruit des Tonnerres, & le choc éclatant des nuées, toutes tranchées d'Eclairs; & l'on y jugeoit facilement, si l'on estoit bon Physionomiste, combien avoit vécu, ou devoit vivre la Personne qu'il avoit peinte. Ce qui est encor plus admirable, c'est que l'on y pouvoit mesme remarquer les affections & les mouvemens de l'esprit, tant ce grand Homme estoit heureux & subtil à bié représenter tous les lineamens du visage. C'est pourquoy le

le meſme Plinẽ adjoute , que le Grand Alexandre, dont il eſtoit Contemporain, ne voulut point eſtre tiré d'autre main que de la ſienne : *Alexander Imperator edixit, ne quis ipſum alius quàm Apelles pingeret.* L'on dit qu'il avoit coûtume de mettre au bas de ſes Tableaux ce terme , *Faciebat*, pour ſignifier qu'il n'y avoit pas mis la derniere main , de peur de faire rougir de honte la Nature , qui ſe fuſt avouée vaincue par l'induftrie de ſon Art; mais qu'il mit celuy-cy , *Fecit*, deſſous trois de ſes plus rares Portraits , pour donner à entendre qu'il y avoit ſurmonté l'Art, la Nature, & ſoy-meſme.

La premiere de ces trois excellentes Pieces , fut un Portrait d'Alexandre le Grand , tenant en main le Foudre de Jupiter , qu'il fit eſtant à Ephẽſe ; mais avec tant d'artifice , qu'on diſoit , au rapport de Plutarque, que des deux Alexandres , le vif eſtoit invincible , & le peint inimitable : *Duorum Alexandrorum , alterum Philippi nullis viribus vincibilem , alterum Apellis nullo artificio imitabilem.* C'eſt pourquoy ce Prince

ce,

ce, selon Plinè, luy en donna vingt talents, qui valent, suivant la supputation de Budée, six vingts mille Ecus, & le fit mettre pour ornement au Temple de Diane. Toutefois Lysippe trouva à redire en ce Tableau, en ce qu'à son avis Apellès avoit donné des armes à Alexandre dont la terreur feroit tenir pour fable, ce que la verité devoit publier avec gloire; d'où vint que pour luy il representa en fonte ce Monarque armé seulement d'un Javelot, disant qu'il falloit laisser aux Dieux ce qui estoit aux Dieux, & aux Hommes ce qui appartenoit aux Hommes; trait libre dont Alexandre ne s'offensa point.

La seconde, fut (dit-on) le Tableau d'une Vénus endormie, mais représentée tellement au naturel, qu'en s'approchant pour la voir, il sembloit qu'on dût craindre de l'éveiller. Aussi adjoute-t-on, qu'il avoit mis au pied de ce Portrait quatre Vers Grecs, qui disoient à peu pres ainsi :

*Admire le docte Pinceau  
Qui m'a sçeu dépeindre si belle,  
Et reconnoy dans ce Tableau*

*L'indu*

*L'industriense main d'Apelle,  
 Regarde s'il est rien dans la Terre & les  
 Cieux,  
 Parmi les Hommes & les Dieux,  
 Qui soit égal aux graces sãs pareilles  
 Qui me font à tes yeux briller ;  
 Mais en me regardant laisse-moy som-  
 meiller ;  
 Ou je fuiray, si tu m'éveilles.*

La troisiéme enfin, qui l'emporta sur toutes les autres , fut un Portrait de la mesme Vénus . que cet admirable Ouvrier dépeignit sortant de la Mer , & qu'il tira, ou sur Campaspé, la plus chérie des Maîtresses d'Alexandre , & la plus belle des Femmes de son temps, comme assure Pline , ou selon Athenée Livre 13. à la ressemblance de la belle Phryné, fameuse Courtisane d'Athenes. Cet Ouvrage fut estimé pour le plus grand Chef-d'œuvre de la Peinture, & apres lequel on ne croyoit pas qu'il fust possible de rien faire de beau ny de parfait. Aussi faisoit-il l'admiration de tout le monde , & la riche matiere des Eloges des Poëtes Grecs & Latins de

cc

*du Mercure Galant.* 115

ce temps-là. Témoin Sidonius Anti-  
pater , qui semble en avoir renfer-  
mé dans quatre Vers Grecs tout le mé-  
rite & l'excellence. Voicy comment  
un Auteur Latin les a traduits.

*Egressam nuper veneram de marmoris  
undis*

*Aspice, praelari nobile Apellis opus.  
Hac visa Pallas , sic cum Iunone loqu-  
ta est :*

*De forma veneri cedere jure decet.*

Ovide, *Lib. 4. de Ponto, Eleg. 1.* nom-  
me cette Piece, le plus glorieux effet des  
travaux d'Apellés , & le fondement de  
toute l'estime que cet Homme inimita-  
ble s'est acquise par la hardiesse & l'in-  
dustrie de son Art.

*Ut Venus artificis labor est , & græta*

*Coï,*

*Æquoreo madidas quæ premit imbre  
comas.*

Et dans une autre Elégie il dit , que  
cette Déesse seroit encor ensevelie sous  
les ondes de la mer , & n'en seroit  
jamais.

jamais sortie , si l'ingénieuse main  
d'Apellés ne l'en eust tirée , pour la  
coucher en suite sur sa toile , & faire  
connoître par l'adresse de son Pinceau  
ses beautez toutes divines aux yeux des  
Mortels.

*Si numquam venerem Cois pinxisset  
Apelles;  
Mersa sub aquareis illa lateret aquis.*

Le Poëte Properce adjoute à cela,  
que ce sçavant Peintre avoit ramassé  
dans ce seul Tableau, tout ce qu'il avoit  
jamais exprimé de riche & d'excellent  
dans tous les autres qu'il avoit faits.

*In veneris Tabula summam sibi ponit  
Apelles.*

Cependant ce qui relève d'autant plus  
le mérite de cet Ouvrage , & la gloire  
de son Auteur , c'est qu'il n'estoit seu-  
lement qu'ébauché, la mort l'ayant sur-  
pris lors qu'il estoit sur le point de  
l'achever ; & que tout imparfait qu'il  
estoit , il ne laissa pas de mettre tous  
les Peintres tellement à bout , qu'il  
ne s'en trouva aucun assez hardy  
pour

pour entreprendre de l'achever , ou de suivre seulement le porfil & les traits qu'Apellés y avoit commencez ; ce qui luy acquit le titre non seulement du plus habile de tous les Peintres qui l'avoient précédé ; mais encor , dit Pline , de ceux qui devoient venir apres luy dans tous les Siecles suivans : *Omnes prius genitos, futurosque postea superavit Apelles; eo usque in Pictura proventus est, ut plura solus prope, quam ceteri omnes contulerit.*

Il fit encor une infinité d'autres Ouvrages si beaux & si accomplis , que le mesme Auteur assure qu'on les achetoit à pleins Boisseaux d'or & d'argent sans les compter. Parmy ces Ouvrages on met un riche Tableau de Diane, qu'il luy dédia dans son Temple d'Ephese, un autre de Castor & Pollux ; un de Clytus à cheval, armé de toutes pieces , & entrant dans le Combat ; un autre , d'un Athlete , ou Luiteur des Jeux Olympiques , qu'il peignit tout nud, mais avec tant de délicatesse & d'Artifice, qu'on y pouvoit distinguer jusqu'aux arteres,

aux

aux veines , & aux pores mesme de la peau ; un autre enfin d'Archelaüs , accompagné de la Reyne sa Femme & de la Princesse sa Fille , & une infinité de semblables.

Antiphile , autre Peintre celebre & tres-ancien , mit pareillement au jour plusieurs excellens Ouvrages , & par dessus tous, un Enfant dépeint dans l'obscurité, le corps courbé, & la bouche appliquée sur un petit feu , qu'il sembloit exciter peu à peu par son souffle, en sorte que tout le lieu en paroissoit de fois à autre à demy éclairé, comme si les tenebres s'y dissipant tout-à-coup, fussent revenuees en un moment. Ce Peintre estoit natif d'Egypte, & eut pour Maître Ctesidemus. Plinè dit qu'il ne se plaisoit qu'à peindre des Grottesques , & autres Figures ridicules & bouffonnes, dont on le fait le premier Inventeur , & dans lesquelles il faisoit merveilles, & beaucoup mieux que dans des sujets sérieux ; ce qui n'empesche pas qu'il ne se soit rendu illustre dans son Art , jusques là que Lucien le met en parallele avec Apellès ; en quoy il

n'est pas suivy des autres Auteurs.

Androcydès, Peintre illustre, selõ Plutarque, se rendit recommandable particulièrement dans la représentation qu'il fit du grand Combat & de la glorieuse Victoire que remportèrent les Thébains sur ceux de Platée; sous la conduite de Charon, un de leurs plus vaillans Capitaines. On faisoit sur tout grand estat des Poissons, qu'il sçavoit mieux représenter qu'aucun, & auxquels on dit aussi qu'il appliquoit d'avantage son esprit, y apportant plus d'industrie qu'à toute autre chose, à cause dit le mesme Plutarque, qu'il en faisoit la plus délicieuse & plus ordinaire nourriture. *Maximè verò laudati Pisces ab eo Picti, in quibus eò creditur magis insensuisse ingenium, atque industriam, quò est illorum imprimis caperetur. Plutarch. L. 4. Sympos. quest. 11.*

Apollodore, Athénien, se fit connoître dans la 93. Olympiade. Pline luy donne la gloire d'avoir le mieux imité la Nature dans la représentation des Visages, *Primus species exprimere instituit.* & d'avoir trouvé l'invention de mesler

de meller agreablement les couleurs, & de disposer à propos le clair & l'obscur, que quelques - uns disent estre une des plus belles parties de la Peinture. Entre ce qu'il a fait de plus beau, on vante Ajax foudroyé par Iupiter, si admirablement bien dépeint, que la Peinture avant luy n'avoit point produit de plus excellente Piece. *Ut nihil tale Ars pingendi habuerit prestantius ante illa tempora. Natal. Com. Mythol. L.7.*

Ardicés, natif de Corinthe, qui estoit en vogue en Grece avant la guerre de Perse, fut le premier qui inventa le Dessain, ou la maniere de profiler & de contretirer avec le crayon & le simple trait, sans mélange de couleurs; ce qui n'estoit à la verité qu'un Ouvrage tres-imparfait, puis qu'il falloit mettre au bas le nom de la Personne representée, pour la donner à connoistre. *Ideo & quas pingeret, dit Pline, adscribere institutum.*

Aristidés, Thébain, s'est rendu celebre pour avoir trouvé le secret de peindre avec la Cire: dont on peut voir la maniere

maniere dans le 35. Livre de Pline, C. 11.  
 Cette sorte de Peinture, dont on peignoit ordinairement les Navires, estoit si solide & si fortement imprimée, dit cet  
 Auteur, que ny l'ardeur du Soleil, ny l'eau salée de la Mer, ny l'humidité de l'air & des vents, n'estoient capables ny de l'altérer, ny de l'effacer, *que Pictura in Navibus nec Sole, nec Sale, ventisque corrumpitur.* C'estoit un secret admirable, mais qui s'est perdu depuis, estant présentement ignoré des Peintres. Quelques-uns veulent que celuy d'émailler en approche fort. Quoy qu'il en soit, on estoit redevable de cette rare invention à ce fameux Peintre, qui se rendit encor illustre pour avoir sçeu exprimer ingénieusement dans ses Portraits les inclinations & les humeurs des Personnes qu'il représentoit. L'on compte entre les plus beaux Ouvrages, la représentation de la dernière Bataille & de la célèbre Victoire d'Alexandre le Grand contre Darius; un Tableau de Bacchus & d'Ariadne, qui fut vendu six mille Sesterces, & par dessus tous, celuy d'une Mere mourante, ayant son Enfant

Le 27 Juillet 1681.

F

attaché à ses mammelles ; mais représentée si naïvement, qu'on eust dit qu'elle vouloit empêcher qu'il ne tettaît, de peur qu'en sucçant son lait, il ne sucçast en même temps le sang qui sortoit à gros bouillons de la playe qu'un coup de Fleche empoisonnée luy venoit de faire dans le sein. *Hujus Pictura est, ad Matris morientis è vulnere mammam adrepens infans : intelligiturque sentire Mater, & timere, ne emortuo lacte sanguinem infans lambat. Plin. loco citato.*

*A voir cette mourante Mere  
Repousser d'une foible main  
Ce petit Enfant de son sein,  
On juge quel motif l'engage à s'en défaire ;  
On voit bien qu'elle a peur que son cher  
Nourrison ,  
Pensant sucer son lait , ne suce le poison  
Qu'a porté dans son sein la Fleche qui  
la tue ;  
Et qu'y cherchant avec effort  
Sa nourriture prétendue ,  
Où doit être sa vie , il ne trouve la  
mort.*

*Cimon,*

Cimon, Cléonien, qui vivoit dans la 70. Olympiade, se rendit illustre pour avoir trouvé les manieres de peindre au vif les différentes situations, ou plustost les différens regards du visage, & pour avoir merveilleusement réüssy dans l'ordonnance & dans la proportion de toutes les parties exterieures du Corps, la jointure des membres, la disposition des veines, &c. comme aussi dans la representation naturelle des cavitez, des plis, des bosses, & de l'étoffe de la Draperie & des Vestemens : *Articulis etiam membra distinxit, venas protulit, præterque in veste & rugas, & sinus invenit.* Plin. L. 35. C.8.

Clesidés, Peintre assez renommé, vivoit environ l'an du monde 3730. Ce qui fit le plus parler de luy, fut un Tableau qu'il fit, & qu'il exposa en Public pour se vanger de la Reyne Stratonice; car il l'y representa au vif couchée avec un Pescheur dont elle estoit amoureuse, ajoutant des Vers scandaleux au pied de cette lascive Peinture.

En suite de quoy il eut l'éfronterie de l'attacher au lieu le plus apparent

du Havre d'Ephese, ayant auparavant fait préparer un Vaisseau, afin d'éviter l'effet du juste ressentiment de cette Princesse qu'il croyoit outrager au dernier point par cet affront; duquel cependant elle se mocqua, ne voulant pas même qu'on ôstât ce Tableau de son lieu.

Damon, Athénien, commença d'estre en crédit vers l'an ; 600. On fait estime de deux Soldats qu'il peignit armez à la legere avec tant d'artifice, que l'un sembloit courir à la Bataille, tout degoutant de sueur; & l'autre en sortir si las, qu'on le voyoit haleter en posant ses armes. Toutefois ayant fait un défi en l'Isle de Samos contre Timanthé, à qui représentoit le mieux un Ajax plaidant contre Ulysse pour les Armes d'Achille, il en fut vaincu. De quoy estant fâché, il dit avec une raillerie piquante contre son Adversaire, qu'il avoit moins de regret de se voir vaincu par l'artifice d'un Peintre, que de voir Ajax contraint de ceder deux fois l'avantage du Combat à deux Personnes si peu dignes de le remporter.

Dioclés, Disciple d'Apellés, est celui que

que l'on fait le premier Inventeur de peindre en porfil; car on dit qu'ayant entrepris avec deux autres Disciples du mesme Maistre, Polygnotus & Scopas, de faire le Portrait du Roy Antigonus qui avoit perdu un œil à la guerre; Polygnotus le tira fort bien au vif, mais avec son œil crevé, voulant suivre en tout l'Art de la Peinture. Scopas le peignit en l'âge qu'il avoit avant ce malheureux accident, & pensoit avoir fort bien rencontré. Mais Dioclès plus adroit prit le milieu de l'Art, & le peignit en porfil; de sorte qu'il n'y avoit que le costé du bon œil qui parust. C'est pourquoy il remporta le Prix, non - seulement pour ce qui touche son Art, mais encor pour ce qui regarde la prudence.

Euphranor, Corinthien, qui vivoit dans la 104. Olympiade, fut également habile, & dans la Peinture, & dans la Sculpture, ayant glorieusement travaillé dans l'un & dans l'autre de ces beaux Arts, & mis au jour des Ouvrages fort excellens; & entr'autres dans le premier, douze Dieux admirablement bien représentés, & la fameuse Bataille de Man-

tinée entre ceux d'Athenes & les Lacedemoniens. Pline dit qu'il a excellé sur tout dans la Symétrie, sur laquelle il composa de sçavans Traitez, aussi-bien que sur la preparation, l'alliement & la composition des Couleurs : *Volumina quoque composuit de Symetria & Coloribus. Plin. L. 35. C. 11.*

Hygion, ou Hygienon, natif d'Athenes, selon Pline, ou de Crotone, comme le veut *Adaus in Libro de Statuariis*, fut le premier qui remarqua & fit connoître dans les Peintures la distinction du Sexe entre l'Homme & la Femme, *Hygianon qui primus marem femininamque discreverit. Plin. L. 35. C. 8.* Les Figures ayant esté jusqu'à son temps dépeintes si imparfaites pour la plûpart, qu'à peine pouvoit-on dire de quel Sexe elles estoient. Il fleurissoit dans la 70. Olympiade.

Martia, Dame Romaine, mise au nombre des Illustres pour le Pinceau, fleurissoit vers l'an 3920. Elle fut Fille de Marc Varron. On luy donne cette loüange d'avoir religieusement conservé le précieux Tresor de sa Virginité, qu'elle

le garda toute sa vie ; mais si pure & si entiere , que sçachant parfaitement l'Art de peindre , elle ne voulut jamais s'en servir pour peindre aucun Homme , parce que la coûtume estoit de son temps de ne point représenter les Corps humains autrement que nuds. Pernicieuse coûtume , & qu'un Poëte , tout Payen & tout libertin qu'il estoit , ne s'est pû empêcher de décrier par ces Vers ,

*Quæ manus obscenas depinxit prima Tabellas ,*

*Et posuit castâ turpia visa domo :*

*Illæ puellarum ingenuos corripit ocellos ,*

*Nequitiaque sua noluit esse rudes.*

Nicias , natif d'Athenes , & Fils de Nicomede , fleurissoit dans la 112. Olympiade. Il se rendit celebre particulièrement dans la naturelle representation des Femmes , dans la judicieuse disposition des ombres & des lumieres , & dans la maniere subtile de faire sortir de la Toile les Portraits qu'il y representoit. *Diligentissime mulieres pinxit, lumen & umbras*

*custodivit ; atque ut eminerent è tabulis  
pictura maxime curavit. Plin. L. 35. C. 2.*  
Æliam de Varia , Historien , dit de luy  
qu'il s'appliquoit si fortement à son tra-  
vail , qu'il en perdoit souvent le boire &  
le manger. Les Ouvrages où l'on tient  
qu'il a le mieux réussi, furent les Portraits  
de Bacchus, d'Io, d'Andromède, de Ca-  
lypso , & la représentation des Enfers ,  
qu'il dépeignit dans le Portique d'A-  
thènes , suivant la description qui en  
avoit esté faite par Homere. On dit qu'il  
excella encor dans la maniere de repré-  
senter les Animaux , & sur tout les  
Chiens, & qu'il avoit coûtume de chan-  
ter en travaillant ; ce qui remplissoit ses  
Ouvrages d'une merveilleuse gayeté ,  
qu'on ne remarquoit point dans ceux des  
autres , & qui donnoit une singuliere  
satisfaction à la veüe. La raison en peut  
estre de ce que les effets retiennent ne-  
cessairement je-ne-sçay-quoy de la natu-  
re de leurs causes ; en sorte que ce qui  
est conçu & produit en suite avec plai-  
sir, en garde toujours quelque impres-  
sion, qui se répand même au dehors.  
De là vient aussi que Saint Augustin  
con

conseilloit pour bien réüssir dans son travail, de le faire gayement, & de marier autant qu'il se peut le son de la voix avec l'exercice des mains : *Inter laborandum, cantandum.*

Pamphile , Macédonien , commença de fleurir dans la 105. Olympiade. Il estoit si jaloux de son sçavoir , qu'il ne vouloit recevoir aucun Disciple pour luy apprendre son Art, qu'il ne luy donnast annuellement un talent de salaire, & ne s'engageast sous sa discipline pour dix ans; & ce ne fut qu'à ce prix & à cette condition qu'il reçeut en son Ecole Apelés & Mélanthus. Pline le fait universel dans toutes sortes de Sciences , & particulièrement dans l'Arithmétique & la Geometrie ; & rapporte de luy qu'il tenoit pour maxime , que celuy qui veut estre bon Peintre , ne doit rien ignorer ; & que quoy que la Geométrie luy soit sur tout nécessaire pour bien entendre la Perspective , il se doit encore munir de plusieurs autres Sciences , afin d'observer parfaitement dans la pratique de son Art les raisons & les proportions, avec le naturel de chaque chose , pour

la représenter telle qu'elle est en effet. *omnibus literis eruditus , præcipuè Arithmetice & Geometrice sine quibus negabat Artem perfici posse , &c. Plin. L. 33. C. 10.* Ce fut par son conseil , & en partie de son autorité, qu'à Sycione, & en suite dans toute la Grece , les Enfans des Nobles s'adonnerent à la Peinture , dont on leur faisoit faire l'apprentissage ; & ce fut aussi par son crédit que cet Art fut admis au nombre des Arts Libéraux, avec défenses à ceux qui n'estoient pas de condition libre , de l'exercer, en sorte qu'il n'y avoit proprement que les Personnes Nobles qui s'y adonnassent. C'est ce qu'assure *Alexander ab Alexandro* dans ses Jours Géniaux. Suidas ajoute qu'il enrichit le Public d'un tres-beau Traité de la maniere de bien peindre , & qu'il composa les Eloges & l'Histoire de ceux qui avoient le plus excellé dans ce bel Art.

Panéus, Frere de Phidias, & natif de Corinthe , estoit en vogue dans la 83. Olympiade. Les Autheurs rapportent que ce fut de son temps qu'on établit dans cette Ville & à Delphes des

Com

Combats & des Prix pour la Peinture , & qu'il entra le premier en lice avec Timagoras de Chalcide , duquel cependant il fut vaincu dans les Jeux Pythiens. *Quinimò certamen Pictura Florente Panao institutum est Corinthi , ac Delphis ; primusque omnium certavit cum Timagora Chalcidense , superatusque est ab eo. Pythijs Plin. L. 35. C. 9.* Ce qui n'empescha pas qu'il ne fust estimé un des plus habiles de sa Profession, & que l'on ne fît un grand cas de ses Ouvrages ; & entr'autres d'une représentation qu'il fit dans un des Portiques d'Athènes, du Combat de ceux de cette République avec les Perses à la célèbre Journée de Marathon , Pièce qui seule estoit capable de publier par tout sa renommée, quand il n'en auroit point produite d'autre au jour ; tous les Personnages s'y trouvant si naturellement représentez , qu'on eust dit à les voir que c'estoient autant de Personnes vivantes , & que le Combat estoit plutôt réel, qu'en peinture , & l'on y pouvoit facilement reconnoître & distinguer la meilleure partie de ceux qui avoient eu le

lé plus de part à la gloire de cette sanglante & mémorable Journée. Il peignit encor avec un artifice admirable tout le dedans & le dehors du superbe Temple d'Apollon à Delphes, sans vouloir recevoir aucune récompense de son travail & de ses peines. Ce qui obligea les Amphyctions de le combler de gloire & d'honneurs, & d'ordonner par une Déclaration irrévocable, que la République seroit obligée, en quelque lieu qu'il allast, & quelque temps qu'il vécut, de luy fournir abondamment tout ce qui luy seroit nécessaire pour sa vie & son entretien. On dit que ce fut le premier qui ouvrit la bouche à ses Figures, & qui perfectionna les traits du visage, qu'on n'avoit encor que grossièrement ébauchez.

Parrhasius, natif d'Ephese, & Fils d'Evenor, comença de se distinguer dans la Peinture vers l'an 3630. On luy attribue d'avoir le mieux observé les proportions des Figures, donné de la grace aux cheyeux, & embelly le visage de traits déliez. Si nous en croyons Quintilien, toutes les Pièces qu'il mit au jour estoient

estoyent si délicatement travaillées, qu'elles servirent de patron & de modelle à la plûpart de celles que les autres Peintres entreprirent ; en sorte que pendant un fort longtems ils ne peignirent presque point de Figures , particulièrement des Dieux & des Héros , que sur les idées que ce sçavant Ouvrier leur en avoit laissées. *Deorum atque Heroum effigies, quales ab eo sunt traditæ, ceteri, tanquam necesse sit, sequuntur Quintil. L. 12. C. 10.* On le taxe d'avoir esté fort cruel ; car on dit que Philippe de Macedoine ayant mis en vente, comme Esclaves, les Olynthiens, dont il avoit ruiné la Ville, ce Peintre en acheta un fort vieux, & le mena à Athènes , ou l'ayant attaché contre une muraille , il luy fendit l'estomach , & luy rendit le foye tel que les Poètes ont feint que l'Oiseau de Jupiter avoit rédu celui de Prométhée enchaîné sur le Mont Caucaise ; & soudain l'ayant tiré au vif en cette posture, il en dédia le Tableau au Temple de Minerve, comme une Piece rare & tres-pretieuse. Ce qui pensa pourtant luy coûter la vie ; car quand on sçeut sa perfidie, il fut cité devant

vant les Juges de l'Aréopage , où l'élo-  
quèce de son Avocat eut bien de la peine  
à flechir ce sage Sénat en sa faveur, & à  
le garantir du supplice que son crime  
meritoit. ( On accuse Michel Ange d'a-  
voir imité cette cruauté sur un jeune  
Païsan , afin de peindre plus naïvement  
un Crucifix mourant ; L'Histoire en est  
triviale , quoy que peut-estre pas trop  
veritable. ) Parrhasius n'estoit pas moins  
superbe & glorieux , que cruel ; car on  
le voyoit souvent paroître dans les Fêtes  
publiques vestu d'un Manteau de Pour-  
pre , & pourtant avec une posture ex-  
trêmement fastueuse , la Couronne d'or  
sur la teste. Cependant il ne laissoit  
pas d'affecter de passer pour un Homme  
remply de sagesse & de vertu , comme  
le témoignent quelques ' Vers Grecs  
qu'on dit qu'il avoit coûtume de mettre  
au dessous de ses plus beaux Ouvrages,  
qui se lisent dans Athenée, & qu'on peut  
voir traduits en Latin par Casaubon.

Pausias , ou Pausanias , Sicyonien,  
Disciple de Pamphile de Macedoine, se  
rendit celebre par plusieurs Ouvrages  
qu'il donna au Public ; entr'autres  
par

par le Tableau de Glycera fameuse Bouquetiere d'Athènes, de laquelle ce Peintre estoit passionnement amoureux, & qu'il representa si artistement ornée de Guirlandes & de Chapeaux de Fleurs, que l'air sembloit avoir surpassé la Nature de beaucoup dans cette Pièce. Elle fut si estimée, que Lucullus l'acheta une somme immense; & l'ayant apportée à Rome, il l'y fit placer au lieu le plus éminent de son Palais. On dit que ce Peintre fut le premier qui réussit à bien peindre les Plafons, les Planchers & les Lambris des Chambres. *Hic Pictor primus Laquearia, & Cameras pingere instituit. Plin. loc. cit.*

Polygnotus Fils d'Aglaophon, aussi fameux Peintre, qu'habile Sculpteur, fleurissoit, dit Quintilien *Lib. 2. de Institut. Oratoris*, avant la 90. Olympiade. Ce fut luy qui s'avisa de peindre les Femmes avec des Habits transparens, & des Mitres, qui estoient certains ornemens de teste qui leur donnoient une grace merveilleuse. *Primus Mulieres Lucidâ veste pinxit, & capita earum Mitris versicoloribus operuit. Plin. L. 35. C. 9.* Elian dit

dit que le plus riche de ses Ouvrages, & qui luy acquit le plus d'honneur, fut le Tableau qu'il fit d'Ocnus, filant & cor-dant des liens de joncs que mangeoit un Asne à mesure qu'il les tordoit. C'estoit une Enigme par laquelle il vouloit mar-quer l'inutilité du travail d'un Homme qui se peine beaucoup pour gagner du Bien, tandis que sa Femme dissipe tout par son luxe, ainsi que faisoit la Femme de ce trop bon & trop complaisant Mary. Il fit en outre, dit Plutarque dans la Vie de Simonidés, des Ouvrages si excellens, que les Amphictions, qui estoit le premier Sénat de la Grece, luy établirent des Retraites Hospitalieres dans toutes les Villes de leur Domaine.

Protogenés, natif de Caune, Ville de Carie, Peintre des plus renommez de l'antiquité, estoit Contemporain d'Apel-lés. Elian *L. 12. Histor. C. 4.* & Plutarque dans la Vie de Demétrius, disent qu'il fut sept années à faire le Portrait de Jalyse, Fondateur d'une Ville du mesme nom située dans l'Isle de Rhodes. Pen-dant tout ce temps, pour s'empescher d'avoir les sens hebestez en le faisant, il  
garda

garda une si merveilleuse abstinence, qu'il ne mangeoit que des Lupins, qui est une espece de Légumes, & ne buvoit que de l'eau. Il donna à ce Tableau quatre charges de Couleurs, afin que quand le temps en auroit consumé une, l'autre se trouvast toute fraîche & entiere dessous. Bref, il y employa tant d'industrie, que bien qu'il ne fust pas encor achevé, Apellés l'ayant veu, ne pût se défendre de l'admirer, & de reconnoître publiquement, malgré sa vanité, & l'estime qu'il avoit de soy-mesme par-dessus tout autre Peintre, que Protogenés l'égaloit en plusieurs points, & particulièrement en ce dernier Chef-d'œuvre de sa main. Mais que cependant luy-mesme le surpassoit en deux choses; la premiere, en ce que ses Peintures avoient je-ne-sçay quelle grace que celles de Protogenés n'avoient pas; & la seconde, en ce qu'il sçavoit interrompre facilement son travail, ce que cet autre ne faisoit qu'avec peine. Ce Tableau estoit en si grande estime, que Demétrius ayant assiégé Rhodes, & trouvé dans une Maison publique d'un des Fauxbourgs de

de la Ville , cette admirable Pièce , que les Rhodiens par je-ne-sçay-quelle negligence avoient oublié de renfermer dans l'enceinte de leurs Murailles, ceux-cy apprenant avec beaucoup de regret qu'elle estoit tombée entre les mains de ce Conquérant, luy députerent aussitost quelques-uns des plus considerables d'entr'eux , pour le supplier d'avoir quelque consideration pour un si digne Ouvrage , & de ne le point condamner au feu, comme il faisoit tout le reste des dépouilles qu'il prenoit sur eux. A quoy ce sage Prince répondit : *Se citius Patrie imagines , quàm eam Picturam aboliturum. Plutarch. in Demetr.*

*Qu'il n'estoit pas assez barbare  
 Pour souffrir qu'une Im ge & si riche &  
 si rare ,  
 Servist aux flâmes d'aliment ;  
 Et que dans son estime il la tenoit si  
 chere ,  
 Qu'il souffriroit plutost qu'on fit ce traite-  
 ment  
 A toutes celles de son Pere.*

Pline

Pline dit que par succession de temps ce Tableau fut porté à Rome , & mis au Temple de la Paix. On sçait la rencontre que ce Peintre eut à Rhodes avec Apellés sur ces deux Lignes qu'ils tiraient en l'absence l'un de l'autre sur une mesme Toile , & sur la délicatesse desquelles tous deux alternativement se confesserent vaincus. Le mesme Pline la décrit assez au long dans le 35. Livre de son Histoire C.9. Suidas dit qu'il mit au jour deux excellens Livres touchant la Peinture & les Figures.

Théon, natif de l'Isle de Samos, Peintre des plus renommez , estoit en vogue du temps de Philippe de Macédoine. Elian rapporte qu'ayant dépeint un Gendarme à cheval qui sortoit à l'improvveu de la Ville, & qui s'alloit jeter tout furieux sur l'Ennemy , il ne voulut point l'exposer à la veuë du monde, qu'il n'eust fait auparavant sonner par un Trompette, d'un ton éclatant, le Boute-selle. Puis quand il vit que les esprits des Assistans estoient tous émeûs de ce son guerrier, pour lors il leur montra tout-à-coup son Gendarme, afin qu'ils remarquassent

quassent plus efficacement combien il estoit habile en son Art.

Timante, Peintre illustre, fleurissoit vers l'an du monde 3600. Quintilien L. 11. C. 13. & Plin L. 35. luy donnent la louange d'avoir fait connoître & imaginer dans ses Peintures beaucoup plus de choses qu'il n'en représentoit en effet. *In omnibus ejus operibus*, dit ce dernier, *intelligitur plus semper quàm pingitur*. Témoin le Cyclope dormant qu'il representa sur une Piece de Cuivre de la largeur de l'ongle, étendu de son long, & entouré de Satyres, qui luy mesuroient le poulce avec une Gaule, afin de sçavoir les dimensions de sa stature gigantesque. Témoin encor cette Piece si celebre dans les Histoires du Sacrifice d'Iphigénie, & qu'il entreprit par un défi contre Colochen, qu'il surmonta tant par la délicatesse de ses traits, que par l'industrie de son Art; car on dit qu'après y avoir représenté de la maniere du monde la plus touchante, tous les illustres Parens de cette infortunée Princesse, dans une desolation extrême à la veüe du triste appareil du Sacrifice & de la mort

mort de cette innocente victime, quand il vint à dépeindre Agamemnon son Pere, il luy couvrit le visage d'une partie de son Manteau, pour insinuer par cet ingénieux artifice dans l'esprit des Spectateurs une idée de la douleur & du desespoir de ce Pere affligé, beaucoup plus grande & plus persuasive, que s'il la leur avoit tracée avec le Pinceau. *Et videntibus*, dit Valere Maxime L. 8, C. 11. *cogitandum relinqueret summum illum luctum, quem penicillo non posset imitari.*

Timomachus, Byzantin, fleurissoit du temps de Cesar le Dictateur, auquel on dit qu'il fit deux excellens Tableaux, l'un d'Ajax, & l'autre de Medée, que Cesar acheta vingt talens, & les dédia dans le Temple de Venus. Pline L. 35. C. 11. D'autres ajoutent que le dernier estoit si admirablement bien travaillé, que Médée, toute en fureur qu'elle y paroissoit contre son propre sang, tenant le Poignard d'une main, & empoignant de l'autre les deux Enfans qu'elle avoit eus de Jason, poussée d'un côté de rage & de haine contre l'ingratitude de leur Pere,

re, & émuë de l'autre de compassion & tendresse pour les misérables restes de son infidelle Amant, paroissoit avoir la dernière horreur de leur plonger le fer dans le sein, & ne le faire qu'à regret, & comme y estant forcée par une furieuse passion dont elle ne pouvoit plus estre la Maîtresse, de maniere que dans ce trouble affreux où l'on la voyoit reduite, on eust dit que son visage estoit doux & cruel, & ses yeux pitoyables & furieux tout ensemble. D'où vient qu'on veut que ces Vers furent depuis écrits au pied de ce Tableau.

*Quod natos feritura ferox Medea moratur;*

*Praestitit hoc magni dextera Timomachi.*

*Tardat amor facinus; strictum dolor incitat ensen :*

*Vult non vult, natos perdere & ipsa suos.*

Zeuxis, natif d'Heraclée, Peintre des plus fameux de l'antiquité, vivoit dans la 95. Olympiade. On dit de luy que s'il ne cedit guère à Apellés, ny à Protogénès

nés pour l'excellence de son Art , il les surpassoit l'un & l'autre en vanité; car les Autheurs rapportent , qu'ayant amassé beaucoup de richesses par son travail , il estoit assez vain pour en faire parade, & pour paroître aux Jeux Olympiques revêtu d'un Manteau de Pourpre , où son nom estoit broché en Lettres d'or. D'abord il vendit ses Tableaux un prix excessif; mais quand il se vit fort opulent, il commença à en faire des Presens, disant qu'on ne les pouvoit assez payer. *Nullo satis digno pretio permutari posse dicebat. Plin.* Les Agrigentins en eurent Alcmène; Archelaüs, un Dieu Pan; & quelqu'autres un Athlète sortant du Combat, qui étoit peint avec tant de naïveté, qu'on eust dit qu'il suoit véritablement. Aussi en fit-il tant d'éclat, qu'il osa bien mettre au dessous un Vers Grec, portant qu'il seroit plus facile aux Peintres de l'envier , que de l'imiter. *Culpa-beris facilius hoc, quam imitaberis.* Ce ne fut pas cependant le plus accompli de tous ses Ouvrages; car on dit que son Chef-d'œuvre fut le Portrait d'une Helene , dont l'Orateur Romain a pris plaisir

plaisir de décrire l'excellence sous les plus riches termes de la Rhétorique dans le commencement de son second Livre *De Inventione*. On dit qu'il tira cette rare Piece, qui fut estimée le Miracle de la Peinture, sur cinq des plus belles Filles de la Ville de Crotone, qu'il choisit sur un plus grand nombre que ces Peuples luy avoient présentées à ce dessein, prenant de chacune ce qu'il y trouva de plus charmant pour le donner à son Helene, qu'il trouva ensuite si belle & si accomplie, qu'il mit au dessous ce Distique.

*Hand turpe est Tencròs, fulgentisque arc  
Pelafgos,*

*Conjuge pro tali diuturnos ferre labores.*

Ce Peintre eut la gloire de surmonter par l'industrie de son Art le fameux Parrhasius, qu'il sceut adroitement tromper, tout habile Maître qu'il étoit, par la representation d'un Rideau, lors que celui-cy ne sceut tromper que des Oiseaux par la peinture de ses Raisins. Tout le monde en sçait l'histoire. Au  
reste





echo en Araniuer

reste on dit que ce Peintre mourut à force de rire, considérant avec trop d'attention le Portrait d'une Vieille, qu'il avoit représentée d'une posture si grotesque, qu'elle estoit capable d'exciter le ris aux plus sérieux. Enfin s'il en faut croire le Poëte Plaute, ce Peintre fut estimé aussibien qu'Apellés le plus excellent & le plus habile de tous ceux de sa Profession.

——— *ô Apella; ô Zeuxis Pictor,*

*Cui numero estis mortui, hinc exemplum ne  
pingeretis?*

*Nam alios Pictores nihil moror hujusmodi  
tractare exempla.*

Voila ce que le loisir & le peu d'Auteurs que j'ay lûs, m'ont permis d'écrire sur les manieres particulieres de quelques-uns des plus fameux Peintres de l'antiquité. Comme la Question proposée ne parle que d'eux, je ne me suis point mis en peine de consulter les Livres sur les manieres de ceux qui ont paru en Italie depuis que l'Art de la Peinture a quitté la Grece pour s'y venir établir.

*Q. de miller 1681.*

G.

Le célèbre Jean Cibamus est celuy qu'on dit avoir commencé à le remettre dans son premier lustre en cette plus noble Partie de l'Europe vers l'an de salut 1240. les Italiens avant luy ne s'estant servis que de Peintres Grecs pendant un fort grand nombre d'années. De l'Ecole de ce Jean Cibamus, ainsi que d'une seconde Pepiniere , sont sortis les plus habiles Peintres qui ayent parus dans le monde depuis la descente des Barbares en Italie. On compte entr'eux le fameux & renommé Michel Ange Florentin , que plusieurs font non - seulement aller du pair avec Apellés , mais mesme le surpasser en plusieurs choses. La Piece par laquelle on veut qu'il se soit rendu le plus recommandable , c'est son Jugement dernier ; comme Raphaël d'Urbain par son Banquet des Dieux , André de la Montagne par son Triomphe , &c. On fait encor beaucoup de mention d'Antoine le Couroyeur , dit le Titien ; de Sebastien de Venise ; de Jules Romain , d'Antoine le Couturier , de Bandinel Florentin , d'André Martinée , & de quantité de semblables , qu'on peut voir dans

*dans Vossius Lib. de 4. Artibus Popida-  
ribus Cap. 5. de Graphice, sive de Arte  
Pingendi.*

Entre les manieres particulieres où  
l'on tient que ces Peintres modernes ont  
le plus excellé, on fait état particu-  
lièrement de l'invention & hardiesse  
du Parmésan, des Nuits du Bassan, du  
Porfil de Michel Ange, & du Coloris de  
Raphaël; parce que ce sont, dit on, com-  
me les quatre Elemens & les plus belles  
& plus nobles idées d'un Peintre parfait.  
D'autres particularisant davantage, di-  
sent que le Titien a esté grand Coloriste,  
que Raphaël d'Urbain a excellé dans le  
Dessain, les Caraces dans l'Expression,  
Michel Caravage dans la Copie apres le  
Naturel, Leonard Davincy dans l'Ana-  
tomie, Rubens dans l'Histoire & dans  
le Lustre, la Hire dans les Proportions, &  
ainsi du reste.

GERMAIN, de Caën.

*Je vous envoie la Venë des Fontaines de  
Neptune & de Bacchus, qui sont dans  
le Iardin d'Aranjuez, au lieu desquelles  
je vous envoyay dans le X I V. Extraor-*

G ij

*dinaire la Venù de celle qui est appelée de  
Don Jean d'Autriche. On luy a donné ce  
nom , à cause que la Figure qui est en haut,  
& qui jette de l'eau par ses cheveux , a  
esté faite d'une Pierre que l'on trouva  
dans un Vaisseau Turc apres la Bataille  
de Lépante.*



*Si un Amant aimé, qui a peu de  
Bien , une extrême ambition,  
beaucoup de délicatesse , &  
un violent amour , doit épou-  
ser une Maîtresse peu favorisée  
de la Fortune, & qui a comme  
luy de l'ambition & de la  
délicatesse.*

**T***Ircis , que vous sert-il avec tant de  
mérite ,*

*D'avoir le cœur fort haut , & l'esprit  
délicat ?*

*Contre vostre vertu la Fortune s'irrite,  
Sans-elle toutefois on ne fait point d'é-  
clat.*

*Pour moy vostre amour est extrême,*

*Pour*

Pour vous mon amour est de mesme ;  
J'ay du cœur comme vous , & de l'ambi-  
tion ,

J'ay l'ame délicate ;  
Mais quelque effort que fasse en nous la  
passion ,

Il ne faut point que je vous flate.

Je ne puis estre vostre fait.

Le cœur & la délicatesse

Ne serve de rien sans richesse.

Sans elle l'Hymen est sujet

A d'étranges revers , à beaucoup de tris-  
tesse.

Le mérite en ce temps est estimé pour rien,  
Quand on n'a point de bien.

J'en ay peu , vous n'en avez guère,

Et le Sort ne veut pas ce qu'Amour vou-  
loit faire.

Ce que doit faire cet Amant que  
sa Maîtresse refuse d'épouser,  
par ces raisons de délicatesse  
& d'ambition.

**Q**ue dois-je devenir ? Philis s'est ex-  
pliquée.

Toute Amiante qu'elle est,

*Cette Belle aujourd'huy d'ambition piquée,  
Prononce mon Arrest.*

*En l'état où je suis, pourrois-je dire d'elle  
Qu'elle a trop de rigueur ?*

*Non, je sçay son amour, je sçay qu'elle est  
fidèle,*

*Et je connois son cœur.*

*Elle a l'esprit bien fait, plein de délicatesse,*

*Et de discretion;*

*Elle fait triompher & raison & sagesse  
Dessus sa passion.*

*Un Hymen sans secours des biens de la  
Fortune,*

*Ne sçanroit estre heureux;*

*Et la plus forte ardeur est bientôt impo-  
tune*

*Dans un sort rigoureux.*

*Mais le moyen d'éteindre une flâme si  
belle*

*Dont mon cœur est épris ?*

*Ne dois-je pas plutôt, pour la rendre  
immortelle,*

*Aimer toujours Iris ?*

*Fortune*



*Fortune , Amour , Raison , accordez-vous  
ensemble,  
Changez nostre destin ;  
Faites par vos faveurs qu'un saint nœud  
nous assemble  
Pour nous unir sans fin.*



*J'espere quelque jour voir finir ma dis-  
grace  
Par un doux changement ;  
Et je veux , belle Iris ; à jamais quoy  
qu'on fasse ,  
Vous aimer constamment.*

*Si le Mary doit estre plus grand  
Maître que la Femme.*

**D***Orinde & son Mary ne sont jamais  
d'accord,  
La Femme veut estre Maîtresse ;  
Le Mary dit , qu'elle a grand tort.  
Ils se grondent ainsi sans cesse.  
La Femme se plaint du Mary,  
Quoy qu'il soit d'elle fort chéry,  
Disant qu'il est trop bon , trop doux , &  
trop facile,  
Que cela le rend mal-habile*

*A pouvoir gouverner son Bien & sa  
Maison.*

*Il est vray que Dorinde est bonne ménagere,*

*Qu'elle a l'esprit bien fait, & l'humeur  
assez fiere,*

*Et qu'elle entend fort bien raison;*

*Que son Mary ne l'entend guere,*

*Et qu'il ressent un peu l'Oison.*

*Ainsi l'on voit bien qui doit estre*

*A la maison le plus grand Maistre.*

~~POUR LA CHARMANTE~~

POUR LA CHARMANTE

CALISTE.

**O**N fait une peinture si triste & si  
pitoyable de l'Amour, que la cha-  
rité voudroit qu'on n'en donnast point,  
& la prudence que l'on n'en parlât ja-  
mais. Cependant, Madame, vous vous  
laissez voir tous les jours, & je connois  
une Personne qui se fait un plaisir de vous  
abandonner entierement son cœur. Il est  
aisé de juger par ce que je dis, que l'A-  
mour est une espece de necessité qu'on  
est absolument forcé de suivre; & comme  
il

il est impossible que vous cessiez jamais d'estre aimable, il est impossible aussi que la Personne dont je vous ay parlé ne vous aime passionnément toute la vie.

S. P.

## POUR IRIS.

**I**L y a longtems que j'ay fait dessein de vous écrire ; mais toutes les fois que je l'ay essayé, il m'est venu des pensées si tristes dans l'esprit, que la crainte de vous déplaire m'a toujours fait interrompre ce dessein ; car on n'écoute pas volontiers les plaintes d'une Personne affligée, & il faut avoir le cœur tendre & sensible pour prendre pitié du mal qu'on luy voit souffrir. Je me sens forcé de vous dire neantmoins que ce n'est que depuis que vous n'estes plus icy que mon humeur est si changée. J'y suis resveur & solitaire, j'y languis ; & je ne puis songer à la cruelle nécessité qui vous en éloigne, que je ne songe que je suis le plus malheureux de tous les Hommes.

S. P.

G v



## LE SINGE,

## ET LE RENARD

## D'E S O P E.

**U**N Singe avec un vieux Renard.

*L'un au nez long, l'autre camart,*

*Avoient ensemble conference,*

*Disant chose de consequence.*

*Ils parloient des ajustemens*

*Qui sont dans leurs habillemens.*

*Le Singe qui se croyoit beste,*

*De bel esprit, & bonne teste,*

*Demeurant assis sur son cû,*

*Parce qu'il sçait qu'il est tout nu,*

*De crainte que par raillerie*

*Quelqu'un ne s'en moque & s'en rie,*

*Pensant surprendre le Renard,*

*Et jouer un tour de son art,*

*Luy dit; Ma foy, cher Camarade,*

*Je voy que tu n'as rien de fade*

*Ny dans l'esprit, ny dans le corps.*

*La Nature a fait des efforts*

*Pour te rendre recommandable.*

Ton

Ton esprit est fin, doux, affable,  
Adroit, subtil, fin, & rusé,  
Et l'on seroit mal-avisé  
De penser qu'on t'en fît accroire.  
Personne n'aura cette gloire;  
Ta prudence & ton jugement  
Ont toujours fait l'étonnement  
Des plus sçavans & des plus sages.  
Mais si tous ces grands avantages,  
Et d'autres que je ne dis pas,  
De ton esprit font les appas,  
Du costé du corps tout de mesme;  
Le Ciel par son pouvoir suprême,  
T'a fait digne d'estre estimé.  
Assurément on est charmé,  
Quand on voit ta petite teste,  
Ton nez aigu, ta gueulle presté  
A croquer Poules & Poulets.  
Tes dents sont blanches comme lait.  
Ta jambe est assez fine & droite.  
Ton épaule paroist étroite.  
Ton ventre n'est point boursoufflé,  
Ny trop petit, ny trop enflé.  
Ton poil est fin, & la fourrure  
En est bonne dans la froidure.  
Mais à parler de bonne foy,  
Une chose déplaist en toy,

*C'est*

C'est que ta queue à ton derrière  
 Traîne souvent dans la poussière.  
 Elle est difforme en sa grosseur,  
 Aussi bien que dans sa longueur;  
 Et pour peu que l'on soit habile,  
 On voit qu'elle t'est inutile,  
 Qu'elle t'est même assez souvent  
 Tres-nuisible quand il fait vent,  
 Ou quand il a fait de la pluye,  
 Parce que par tout elle essuye  
 L'herbe & les feuilles dans les Bois.  
 Croy-moy donc une bonne fois,  
 Afin de rendre ta figure  
 D'une tres-galante structure,  
 Et te donnant l'air de guayté,  
 Te faire parfait en beauté,  
 Tu dois chercher qui te la rogne.  
 Je feray bien cette besogne.  
 Je suis un adroit Animal.  
 Je ne te feray point de mal,  
 L'affaire sera bientôt faite,  
 Si tu consens que je m'y mette,  
 Et ce qui ne te sert de rien,  
 A d'autres servira fort bien.  
 Entre ceux-là j'ay bonne place,  
 Car souvent faisant la grimace,  
 Je suis contraint de me facher,

Et

Et comme je puis, de cacher  
 L'endroit où l'on met la croupière,  
 En m'asséant sur mon derrière,  
 Parce qu'il est tout découvert,  
 Sans poil, tout rouge, & non pas verd.  
 Cela me cause tant de honte,  
 Que ma belle humeur s'en démonte.  
 Afin de cacher ce défaut,  
 Ta queue est tout droit ce qu'il faut.  
 Je ne donneray plus à rire.  
 J'en seray mieux, & toy point pire.  
 Sans sujet d'en estre affligé,  
 Tu m'auras beaucoup obligé.  
*A ce discours plein d'éloquence,*  
*De beaux mots, & de complaisance,*  
*Neantmoins un peu captieux,*  
*D'un vieux Singe malicieux,*  
*Le Renard fist cette réponse.*  
 Cher Amy Singe, ta semonce  
 N'est faite que par intérêt.  
 Chacun se tienne comme il est,  
 Et que doucement il endure  
 Tous les défauts de sa nature.  
 Ton cû tout nud sera pour toy,  
 Et ma longue queue est pour moy.  
 Combien aurois-je de tristesse,  
 De la voir sur ta laide fesse!

*J'aime*

J'aime bien mieux dedans ces Bois,  
Quand je m'y promene par fois;  
Après qu'il a fait de la pluye,  
Que l'herbe & feüilles elle essuye,  
Et que traînant sur mes talons,  
Elle enfonce dans les sablons,  
Dans la poussiere & dans la bouë,  
Ou mesme que le vent s'en jouë.  
Faut estre fin pour m'attraper.  
Tu pensois, je croy, me tromper  
Mais tu t'es bien trompé toy-mesme  
Avec ton beau visage blesme.  
Tu te leves un peu trop tard,  
Pour en faire accroire au Renard.  
Je me ris de ta rhétorique ;  
En vain tu la mets en pratique,  
Pour me vouloir persuader  
Que ma queue est à marchander,  
Couper, prester, donner, ou vendre.  
Si tu l'ignores, faut l'apprendre,  
Que la Nature ne fait rien  
D'inutile, & qui ne soit bien,  
Et que tout ce qu'elle nous donne  
Doit estre estimé chose bonne.  
Va-t-en donc, s'il te plaist, ailleurs  
Employer tes discours railleurs.  
Et tout farcis de flaterie ;

**Et**

Et souviens-toy bien , je te prie,  
Qu'on ne doit point croire un Flateur,  
Ny demeurer son Serviteur.

*Ainsi par un trait de morale,  
Dont le fin Renard nous régale,  
Finit ce plaisant entretien  
De deux Brutes qui parloient bien.*

ALLARD, du Vêxin.

\*\*\*

*Si la Santé peut estre altérée par  
les Passions.*

Pour traiter cette Question dans toute son étendue , il faudroit faire l'Anatomie entière du Corps humain ; car la santé dépend absolument de la structure de tous les ressorts , & du temperament des liqueurs qui les arrosent. Mais, parce qu'il ne s'agit icy que de faire un discours succinct sur la matiere dont la santé peut - estre altérée par les passions , je tâcheray de démesler seulement quelques fonction du corps humain , & entr'autres celles qui sont  
les

les plus sujettes aux passions. Quand je me seray acquité de cela, j'espere faire voir assez clairement les desordres que les passions causent quelque fois à la santé.

Puis qu'il s'agist d'expliquer quelques actions du corps humain, & de donner une idée de la santé, je ne sçauois peut-estre mieux faire, que de suivre pied-à-pied les altérations que le chyle souffre, quand il a une fois passé dans les tuyaux lactées, & qu'il s'est enfin dégorgé dans le sang: Car il est alors emporté par cette liqueur, où il roule quelque temps sans paroistre altéré, comme on l'observe dans ceux à qui l'on ouvre la veine quatre ou cinq heures après qu'ils ont bien mangé; car l'on voit autant de lait, que de sang dans les palettes. Mais, lors que le chyle a circulé durant quelques heures, il luy arrive toujours du changement; parce que les principes actifs du sang le frappent de tous costez, & qu'ils en des-unissent peu-à-peu les élemens.

Le premier & le plus simple changement qu'éprouve le chyle, semble se

se faire par l'évaporation de son humidité ; car je m'imagine que ce qu'il y a de plus subtil dans le sang commence d'abord par les attaques à froiser les petites parties du chyle , & à les ouvrir de sorte , qu'elles donnent issue aux matieres aqueuses , qu'elles tenoient resserrées. Ainsi le chyle devient moins fluide qu'il n'étoit , & s'épaissit peu-à-peu. Mais , parce que ce chyle ainsi préparé est porté par les arteres dans toutes les parties du corps , il n'est pas difficile de croire que tout ce qui a besoin de nourriture n'en retienne quelque chose. Cependant , si l'on ne considéroit que ce sac appliqué sur une partie , l'on ne sçauroit raisonnablement assurer , qu'elle en est nourrie , parce que l'expérience nous l'enseigne autrement. Car , si l'on coupe un nerf , qui jette ses branches dans quelque muscle , ou dans quelque autre partie du corps , alors cette partie se seche , & ne se nourrit aucunement. C'est pourquoy il faut croire que la matiere , dont les parties se nourrissent , vient de la part des nerfs , aussi bien que de la part des arteres.

tères. Et bien que nous n'ayons encore rien touché de la matiere qui se glisse dans les canaux nerveux , il est pourtant à croire que quand elle se mesle avec le chyle préparé, elle le r'anime, & y cause une douce fermentation , qui acheve de dissiper l'humeur aqueuse, qui y restoit, c'est pourquoy il se fait alors sur la partie , qui doit estre nourrie , une gelée à peu près semblable à celle qu'on remarque dans le sac des viandes , quand on en fait évaporer doucement l'humidité.

Le chyle ainsi élaboré par le sang, sert sans doute à reparer les pertes de cette liqueur , aussi bien que celles des parties solides ; car sans cela le sang seroit bien-tost épuisé , puisque les visceres en tirent tous les jours de nouveaux suc. C'est pourquoy la portion du sac nourricier, qui reste dans le sang , apres que l'autre a esté employée pour la nourriture des parties solides , acquiert encore plus de perfection qu'elle n'avoit auparavant ; car le cœur & les arteres ne cessent point de l'agiter & de la battre , ny les esprits du sang de la penetrer.

penetrer. D'où vient principalement que le sang tire une teinture de ce sac nourricier à peu près comme l'esprit de therebentine , qu'on verse sur les Fleurs de soulfre , tire ce que le soulfre a de plus pur , & se revêt d'une couleur rouge , qu'il n'avoit point auparavant.

A mesure que le sang développe le sac nourricier , & qu'il en fait sa propre substance, il fournit aux viscères les humeurs qu'ils ont la propriété de filtrer; mais entr'autres il laisse échaper par de petits canaux adipeux une matiere huileuse , qui par les diferens détours qu'elle fait , se volatilize de plus en plus , jusqu'à ce qu'elle ait atteint la masse du sang , où elle se melle de nouveau.

Si je voulois donner une idée de cette essence huileuse , je ne la scaurois mieux comparer qu'à la liqueur sulfurée, qui surnage , quand on a distilé par trois ou quatre fois une livre d'esprit de vin avec une demy-livre du plus fort esprit de vitriol; car alors on remarque deux liqueurs qui se distinguent , & dont l'une

l'une tient le dessus , semble n'estre que l'esprit acide du vitriol , qui s'est lié avec la matiere spiritueuse de l'esprit de vin ; au lieu que l'autre , qui surnage , est une liqueur huileuse tres-limpide , qui n'est sans doute que le soulfre , ou l'huile pure de l'esprit de vin.

Quand une fois cette matiere purement sulfurée , s'est jettée des vaisseaux adipeux dans la masse du sang , elle suit le cours de cette liqueur , & va tomber avec elle dans la cavité droite du cœur ; & comme elle en est exprimée incontinent dans l'artere du poulmon , elle n'est pas longtemps sans s'impregner de l'esprit lumineux , qui est répandu dans l'air ; car cet esprit se communique à elle dans les intestins qu'il y a entre les extremités de l'artere , & les origines de la veine du poulmon. Mais parce que cette matiere huileuse est capable d'imbiber comme font les phosphores , un grand nombre d'esprits lumineux , elle ne scauroit non plus éviter son embrasement dans les poulmons quand elle en est toute impregnée , que le feroit de la matiere combustible qui recevroit  
les

les rayons de lumieres, qu'on ramasse avec un Miroir ardent.

S'il falloit produire l'exemple d'une matiere qui s'allume au moment qu'on l'expose à l'air, je n'en sçaurois donner d'autre que celui du phosphore liquide dont parle le Journal des Sçavans. Car l'auteur de ce Journal rapporte que si l'on prend de cette liqueur qu'on tire dans une phiole bien bouchée, & qu'on en étende doucement une goutte avec le doigt dans la paume de la main ou ailleurs, il s'élève d'abord une flamme comme est celle de l'esprit de vin, qui dure jusqu'à ce que toute la matiere soit consumée. Mais cette flamme ne se fait, que parce que la liqueur a la propriété d'imbiber la lumiere si-tost qu'elle est exposée à l'air; c'est pourquoy elle ne s'allume point dans une phiole bien bouchée; car les corps lumineux qu'elle tient absorbez, ne sont pas alors assez agitez, ny peut-estre en assez grand nombre. Cependant, si l'on leur fait acquerir l'agitation qu'il faut en secoüant la phiole, la liqueur paroist au moment tout en feu, quoy que l'air

l'air extérieur ne l'éteigne aucunement; d'où je conclus que la matière huileuse qui commence à s'allumer dans les poulmons, & que je compare avec ce phosphore, peut conserver sa flamme dans toutes les parties où elle passe, par le seul mouvement qu'elle a.

On m'objectera peut-être que s'il y avoit une matière huileuse, qui s'allumast dans les poulmons, elle les brûleroit infailliment de même que toutes les parties par où elle se répandroit. Je répons à cela que toutes sortes de flâmes ne consomment pas également les corps sur lesquels elles agissent; car la flâme qui se fait avec le charbon dont les Forgerons se servent, est bien plus puissante & plus capable de détruire les corps, que n'est la flâme de l'esprit de vin. De plus celle qui s'élève du phosphore liquide dont je viens de parler, est si douce & si benigne, qu'elle ne dissout pas même les corps les plus combustibles. Car lors qu'on mouille de cette liqueur les cheveux, ou quelque autre matière inflammable, on les voit au moment tout en feu, sans que ces

ces choses en recoivent le moindre dommage. De là vient qu'on ne doit pas s'étonner si la matiere huileuse qui absorbe la lumiere , & qui s'allume dans les poulmons, ne brûle pas les parties par où elle passe , mais qu'au contraire elle les anime & les vivifie ; puisque les animaux semblent n'avoir de vie qu'autant qu'ils ont de cette flâme.

Mais dira quelqu'un , quelle preuve avez-vous pour avancer que la vie des animaux n'est qu'une flâme ? Je vais dire ce qui m'en convainc. Je remarque premierement que les choses qui sont necessaires à la vie pour la faire subsister, sont les mesmes dont la flâme a besoin pour s'entretenir ; c'est pourquoy l'une & l'autre s'éteignent dans un Globe de verre , si tost qu'on en a pompé l'air ; d'où il paroist que l'air est également necessaire pour leur entretien. D'ailleurs elles dépendent encore d'une autre espece de nourriture ; car si dans les animaux l'on supprime le cours du chyle , & qu'on en empesche l'entrée dans le sang , ils périssent incontinent de même que la flâme d'une Bougie ou d'une Lampe ;

Lampe, dont la cire ou l'huile ne sçaitroit monter librement dans le lumignon. C'est pourquoy la vie & la flamme s'entretenant par les mesmes choses, & ne pouvant subsister sans qu'il leur arrive à tous momens de l'air & de la matiere huileuse, il est à croire qu'elles sont d'une seule & mesme nature, & que la vie des animaux par consequent n'est qu'une flamme.

Dans la persuasion où l'on doit estre, que la vie n'est point distinguée de la flamme, il est aisé de voir que le sang est une liqueur vivante; puisque la flamme ou la vie se renouvelle dans les poulmons & qu'elle se répand de là par tout le corps en suivant les Loix du mouvement du sang. Mais outre que cette flamme qui penetre le sang jusqu'aux moindres de ses parties, se fait sentir & se communique à toutes les humeurs que les viscères criblent, elle se filtre particulièrement dans les petites glandes qui composent la substance grise du cerveau; c'est pourquoy elle s'échape ensuite par des tuyaux tres-déliçats, qui prennent leurs racines dans ces glandes; & comme

comme ces tuyaux font plusieurs détours & divers enlacements dans la substance calleuse du cerveau avant que de sortir du crane, cette flâme vivante fait nécessairement la mesme route & se rompt differemment. Mais si-tost que ces canaux sont hors du crane, ils vont par tout en lignes assez droites sans observer les differens plis, qu'on peut voir d'une seule vûe dans le cerveau & dans le cervelet quand on les coupe de travers; car on y remarque alors des ramifications qui ne ressemblent pas mal aux branches des Arbres.

Plus je fais des reflexions sur les experiences qu'on fait tous les jours quand on lie un nerf, ou qu'il arrive une luxation aux vertèbres, & plus je suis convaincu que la matiere qui arrose les nerfs a la propriété de sentir. Car si l'on examine le nerf au dessous de la ligature, l'on remarque qu'il est flétri & insensible, au lieu qu'au dessus il paroist estre tant soit peu tumefié, & avoir un sentiment extraordinairement exquis; d'où je conclus que la matiere qui est dans les nerfs est un principe qui sent.

*Q. d'Avril 1681.*

H

puis qu'au moment qu'elle cesse de couler dans un lieu où elle couloit auparavant, le sentiment s'en évanouit, & qu'au contraire il se fortifie & devient plus vif à mesure qu'elle s'y amasse plus qu'à l'ordinaire.

Il n'est pas difficile de déterminer la matiere qui sent dans les nerfs, parce qu'elle ne peut prendre sa source d'ailleurs que des glandules du cerveau; & puis que ces petites glandes par une structure toute particuliere separent entr'autres choses le feu qui vivifie le sang; il est à croire que ce qui sent dans les nerfs n'est proprement que ce même feu ou cette même flâme, qui apres avoir passé par les glandes du cerveau, se trouve dégagée de tout ce qui pouvoit obscurcir sa lumière.

Le sentiment donc qu'a la flâme qui reluit dans les nerfs, n'est apparemment qu'une production de sa texture particuliere; car les corps naturels n'agissent jamais que conformément à la tiffure ou à la structure de leurs parties. C'est pourquoy l'or ne devient fulminant que quand les esprits de l'eau regale

le l'ont penetré & qu'ensuite le Sel fixe detartre l'a precipité; car alors il se fait de l'union & de la structure de ces trois matieres un composé, qui tonne avec beaucoup plus de bruit & de violence que la poudre à Canon; puis que quand on en met seulement quelques grains dans une cuilliere qu'on fait chauffer lentement sur le feu, cela fait un bruit éfroyable. Pour démontrer que ce bruit ou cette espece de Tonnerre n'est qu'un effet, ou qu'une suite necessaire de la structure de cette chaux d'or, c'est que si tost qu'on détruit sa structure, elle perd la propriété qu'elle avoit de fulminer, comme l'on s'en assure quand on l'humecte d'un peu d'esprit de Vitriol ou d'esprit de Soulfre; car ces esprit changeant l'arrangement de ses parties, luy ostent la vertu de fulminer. Il seroit peut-estre assez aisé de montrer par plusieurs autres experiences, qu'on ne connoist point d'effets dans la Nature qui ne soient produits conformément à l'arrangement des parties de la matiere; de même qu'il ne se voit point de mots qui ne s'expri-

ment suivant l'arrangement des lettres de l'Alphabet.

Mais si l'on croyoit tirer plus d'éclaircissement d'un exemple que l'Art fournilroit, je rapporterois celui d'une Horloge dont toutes les pieces n'agissent, & ne font leurs effets que suivant l'arrangement qu'elles ont; car si le ressort, le balancier, les roües & les poids n'étoient placez où ils doivent estre, jamais ces pieces ne marqueroient justement, comme elles font, les minutes, les heures, & mille autres choses qui ne sont point de ce sujet. C'est pourquoy il n'y a rien à hazarder quand on avancera que tous les effets, tant naturels qu'artificiels, ne sont que des suites nécessaires de l'arrangement des parties de la matiere ? De là vient que le sentiment qui se fait dans les nerfs ne doit se regarder que comme l'effet, ou le resultat de la tiffure de la flâme qui les anime, je veux dire que le sentiment & la tiffure particulière qu'a cette flâme dans les nerfs, ne sont qu'une même chose.

Puis que le sentiment n'est que la  
tiffure

ciffure particulière de la flâme qui vole par tout dans les nerfs, il y a grande apparence que la flâme vivante qui illumine le cerveau, & qui n'a pas encore passé dans les nerfs, fait par les nuances ou par les changemens qui luy arrivent, toutes les connoissances que l'on a. C'est pourquoy apparemment, tantost elle est imagination, tantost elle est memoire suivant les modifications ou les nouvelles ciffures qu'elle prend. Ainsi il ne seroit peut-estre pas bien mal aisé d'expliquer les operations de l'ame ; puis que cette hypothese est simple, & telle qu'on en peut tirer l'explication d'un grand nombre de phénomènes: Ajoûtez à cela qu'elle paroist estre veritable, puis qu'elle s'appuye sur cette Loy inviolable de la Nature, qui est que les effets se font toujours conformément à la structure des parties de la matiere.

Si l'on est une fois pleinement persuadé de cette derniere verité, & qu'on ait soin d'en faire l'application aux operations de l'ame, il sera aisé de comprendre comment les passions s'exci-

tent, puis qu'elles ne sont que les impressions que les corps de dehors font sur l'âme, & que ces impressions ne ressemblent pas mal à ces ondoyemens qu'un petit vent fait faire sur l'eau quand il souffle, ou à ces changemens qui arrivent à la flâme de nos feux ordinaires lors qu'on y ajoute du Salpêtre, ou quelque autre matière.

Dans la crainte où l'on doit estre, que les passîōs ne sont que les impressîōs que les corps extérieurs font sur l'âme, l'on ne doutera point que les passions ne puissent alterer la santé, si tost qu'elles se font sentir dans l'âme; car comme elles ne sont que des changemens qui arrivent à l'âme, & que l'âme est le principe qui règle dans nous toutes les fonctions du corps, il est clair que les passions sont capables d'alterer la santé. Il ne faut pourtant pas s'imaginer que toutes sortes de passions rendent la santé moins bonne; puis qu'il y en a qui l'augmentent, comme il y en a qui la détruisent. C'est dequoy l'on est convaincu toutes les fois qu'on fait réflexion sur le plaisir qu'on prend à la Comédie, & sur

sur le chagrin qu'on a dans une compagnie qui déplaist ; car quand on revient de la Comédie , on est gay & plein d'agreables idées , au lieu qu'on est ordinairement triste & mal disposé lors qu'on se separe d'une compagnie , où l'on n'a rien trouvé qui la fust souhaiter.

Mais parce que les choses generales ne touchent pas comme les particulieres , il faut que j'examine une passion en particulier , & que je fasse voir ce qu'elle opère pour la santé ; & comme il n'y en a point qui soit plus ordinaire & qui ait plus d'étendue que l'amour , je m'appliqueray pour l'heure à pénétrer quelle est cette passion , & je démesleray autant que je pourray les sentimens interieurs dont on est si vivement touché.

Quoy qu'il ne soit pas aisé d'expliquer cōment une belle Personne inspire de l'amour ; cependant si on sçait une fois qu'il se fait de tous les corps des effusions dont ils sont environnez , l'on ne devinera plus aisément le secret ; car l'on s'imaginera que les écoule-

lemens qui sortent des corps , sont portez de toutes parts par les rayons de lumière , comme on le peut voir dans les corps odorans quand on les expose au Soleil , puis qu'alors ils répandent un parfum qui se fait sentir par tout aux environs & je ne pense pas qu'on puisse raisonnablement en attribuer la cause qu'aux rayons du Soleil ; qui dispersent çà & là ce parfum , c'est à dire les parcelles invisibles des corps odorans.

Ainsi se faisant à tous momens des émissions de nostre propre substance, comme il n'en faut point douter, il est à croire que les rayons du Soleil qui réfléchissent d'un bel objet , se chargent des écoulemens qui s'en échapent. C'est pourquoy ces écoulemens pénètrent avec la lumière jusqu'au fond des yeux ; & parce qu'ils se mêlent ensuite avec la lumière qui luit dans la rétine, ils ne manquent pas de la faire briller plus qu'elle ne brilloit, de mesme que le nitre ranime & rend plus éclatante la flamme de nos feux ordinaires.

Si-tost que cette lumière est devenue plus rayonnante , elle passe comme un éclair

éclair de la rétine dans le cerveau, où elle fait une infinité de réflexions, qui sont toujours mêlées de l'idée du charmant objet qui les cause. Mais cette idée qui occupe si fort les Amans, n'est que l'Image de la beauté qu'ils adorent, & cette Image est si bien peinte comme en miniature sur leur ame, qu'elle ressemble à l'objet ny plus ny moins que les traits qu'un Peintre très-excellent en auroit fait sur une toile. C'est dequoy l'on ne peut pas douter, puis que l'expérience fait voir que tous les objets qui se présentent à la vûe, impriment en petit leurs Images sur la rétine. Ainsi ces Images s'étendent par les ondulations de l'ame jusqu'au cerveau le long des filamens du nerf optique.

Quant aux réflexions qui suivent toujours cette image ou cette idée, qui est si bien empreinte dans l'esprit des Amans, elles ne semblent estre autre chose que les modifications & les réflexions que la lumière spirituelle souffre à mesure qu'elle se meut dans les plis du cerveau. L'on peut encore dire

H W

que les actes les plus purs & les plus clairs que leur ame fasse , viennent des lueurs qui s'y excitent & qui y naissent à peu pres comme ces feux que nous voyons naistre quelquefois dans l'air tout-à coup.

il est aisé à cette heure de reconnoistre deux choses que l'Amour inspire de nouveau dans l'ame de ceux qui aiment ; car l'on y peut remarquer d'abord l'image ou l'idée de la Personne qui les charme , & on y voit ensuite les reflexions ou les formes différentes qui suivent toujours cette idée. Ainsi quand on sent de l'altération en sa santé à l'occasion de l'amour , cela vient sans doute de ces deux premieres causes qui changent l'ame ; de sorte que les fonctions de certains viscères ne s'en font pas si bien.

Lors que l'amour est moderé , & que l'idée qui le cause n'est pas si bien gravée dans l'ame, qu'elle ne s'efface à mesure que l'ame se modifie , ou qu'elle roule différentes pensées, alors cette passion rend l'esprit plus vif & plus éclairé,

ré, parce qu'elle le tient souvent en action; d'où vient que ce qu'il y a d'impur dans l'ame, & qui obscurceroit la clarté de ses connoissances, est alors chassé du centre à la circonférence, de mesme que les impuretez du Vin sont précipitées & poussées autour des Tonneaux lors qu'ils boult.

Si l'amour qu'on prend avec modération rend l'esprit plus vif & plus lumineux, il sert aussi à la santé par la mesme raison, puis que l'ame qui est alors plus épurée qu'auparavant, est aussi plus propre à agir & à bien faire la pluspart des fonctions du corps; d'où vient qu'elle vole comme un éclair, & qu'elle est si agile à se porter dans tous les nerfs sans que rien l'en empêche. C'est pourquoy le cœur & les artères battent alors avec vigueur, & la digestion des alimens s'en fait beaucoup mieux & beaucoup plus viste.

Mais quand on a de l'amour sans mesure, & que l'idée de ce qu'on aime est si fort empreinte sur l'ame qu'elle ne scauroit s'effacer de quelque maniere que l'ame se tourne, alors cette passion rend

rend les Amans rêveurs , & donne des atteintes à la santé. Les Amans deviennent rêveurs , parce que leur ame est remplie d'une idée , qui y est gravée si profondément , qu'ils ne scauroient avoir de pensées qu'elles ne soient scellées de ce même caractère si-tost qu'elles naissent; de là viennent leurs distractions & leur constance.

Pour ce qui est de la santé que cette passion altère quand elle est excessive, il faut expliquer comment cela se fait, ou du moins pénétrer quelques-uns de ces sentimens intérieurs qu'éprouvent les Amans trop passionnez. C'est ce que je tâcheray de faire dans la suite.

Si l'on fait réflexion sur ce que l'ame des Amans n'a presque point d'autre attention que celle de contempler l'objet qu'elle aime, l'on s'imaginera que cette occupation qui la tient ramassée dans le cerveau , fait qu'elle ne coule pas dans les nerfs à plein canal comme à son ordinaire ; c'est pourquoy les parties où aboutissent les nerfs , & qui ont sans cesse besoins de leurs influences , ne font leur devoir que foible.

foiblement & avec peu de vigueur. Il est aisé après cela de voir comment les Amans se sentent le cœur saisi & comme brisé ; car les esprits qui sont occupez dans le cerveau à servir l'objet qui se tient toujours éclairé devant eux, oublient leurs tâches, & ne se glissent plus en abondance dans les nerfs de la huitième paire , & dans le nerf intercostal ; c'est pourquoy le cœur, où plusieurs branches de ces mêmes nerfs aboutissent, ralentit ses battemens ; d'où vient que le sang qui ne cesse point d'aborder au cœur par la veine-cave, & par la veine du poulmon , regorge dans ces vaisseaux ; & assiège le cœur de sorte , qu'il y cause une oppression qui est toujours suivie d'un sentiment de tristesse.

L'oppression ou le resserrement que les plus passionnez sentent autour du cœur , est ordinairement accompagné de plusieurs soupirs, qu'ils semblent ne pousser que pour fléchir le cœur de leurs Maîtresses. Or ces soupirs viennent apparemment de ce que les esprits ne se portent qu'à troupes & par interruption,

terruption , du cerveau dans le nerf qui s'insere au diaphragme; c'est pourquoy le diaphragme est alors contraint de s'abaisser par des reprises courtes & entrecoupées. Ainsi parce qu'il étend de plus en plus & inégalement la poitrine durant les legeres contractions, l'air par sa propre pesanteur s'y precipite, & y entre comme par bonds inégaux à proportion qu'elle s'élargit; ainsi il y forme ces sons lugubres ou ces soupirs, qui sont toujours la marque certaine d'une forte passion.

Dans cet état où sont les Amans, s'il arrive que par une application toute extraordinaire leur ame intercepte les influentes de sorte , qu'elle cesse de couler dans les nerfs qui vont au cœur & au diaphragme, alors ces parties cessent de faire leurs fonctions, & ne se meuvent presque plus. C'est pourquoy les Amans tombent quelquefois tout d'un coup comme morts aux pieds de leurs Maistresses , & leur état alors ne me semble point diférer de ce qu'on appelle communément pâméison, où tombent quelquefois ceux qui sont les plus emportez en amour.

Tandis

Tandis que ces tragédies se jouent dans la poitrine des Amans, il ne se passe rien que de triste sur leur visage ; car il est toujours blême & défait, parce que leur cœur n'a pas la force d'y pousser le sang. C'est pourquoy toutes les veinules qui font plusieurs lacs dans le visage, ne sont alors presque plus arrosées de cette liqueur vermeille ; d'où vient qu'elles paroissent sans couleur aussi-bien que le visage, qui emprunte toujours la sienne du sang qui coule dans ces veines.

Il y a tant de correspondance entre le visage & les yeux, que le visage ne peut estre changé, sans que les yeux ne le soient aussi. C'est pourquoy quand les Amans ont le visage défait, comme nous le venons de dire, l'on voit dans leurs yeux une triste & tendre langueur. Mais puis que cette langueur se fait comme toutes les autres passions du corps, conformément à sa structure mécanique, il est à croire qu'elle vient de ce que l'ame des Amans n'anime pas assez les nerfs pathétiques ; aussi-bien que quelques branches qui naissent de la cinquième  
paire

paire de nerfs, & qui vont aboutir aux paupieres. Ainsi les paupieres n'ont plus la force de se relever ; c'est pourquoy elles se tiennent abbaissées, & couvrent à domy les globes des yeux, tandis que ces globes sont tournez de maniere par les nerfs pathetiques, qu'ils ne font voir en eux que cet air triste & cette mourante langueur qui a tant de charmes.

Quand les Amans en sont venus jusques là, ils se sentent quelquefois si tristes & si abatus, qu'ils versent souvent des larmes, malgré qu'ils en ayent. Ce qui se fait sans-doute, parce que les nerfs qui accompagnent les vaisseaux du sang par tout où ils se distribuent dans les glandes des yeux, ne portent pas assez d'esprits pour faire faire à ces vaisseaux leurs contractions ordinaires; c'est pourquoy le sang qui y aborde à tous momens n'en n'estant presque plus exprimé, il remplit & étend les vaisseaux plus que de coûtume. Ainsi selon les Loix du mouvement du sang, il doit s'échaper au travers de leurs tuniques beaucoup de serosité, que de petits tuyaux

tuyaux pratiqués dans ces glandes reçoivent & portent dans plusieurs conduits lachrymaux, qui se terminent non-seulement aux bords des paupieres, mais aussi dans leurs surfaces intérieures.

Ce qui se passe dans le cerveau des plus passionnez n'est pas moins triste, ny moins surprenant que ce qui leur arrive dans la poitrine, dans le visage & dans les yeux; car les veilles les occupent quelquefois si fort, qu'ils passent les jours & les nuits sans dormir. La cause de cela vient en partie de ce qu'ils mangent tres-peu, car ils n'ont presque point d'appetit, c'est pourquoy le peu de suc nourricier qui se porte dans leur cerveau, n'est pas capable d'y envelopper leur ame, & de la disposer au sommeil. D'ailleurs leurs insomnies viennent encor de ce que le sceau ou l'idée de l'objet qu'ils aiment est tellement appliqué sur leur ame, qu'il ne cesse point de luy faire faire mille & mille réflexions; ainsi l'ame ne scauroit s'empêcher d'agir à cause de cette idée, qui est sans cesse à la harceler; aussi ce  
qu'il

qu'il y a de suc nourricier qui se présente pour s'y glisser, est aussitôt poussé aux environs par l'action de l'ame, de même que les impuretez du Vin sont chassées du centre à la circonférence par la fermentation. De là vient que l'ame qui n'est plus arrosée ny pénétrée de ce suc qui avoit accoutumé de la faire dormir par intervalles, se tient ordinairement éveillée, & ne jouit plus du sommeil profond où elle s'enfvelissoit de temps en temps.

S'il arrive que durant ces insomnies un Amant ne puisse avoir l'idée de sa Maîtresse, sans que celle d'un Rival qui l'empêche d'en estre aimé se presente en même temps, alors cette passion, qu'on appelle jalousie, s'élève dans son ame, & y cause de grands desordres, parce que ces deux idées la piquent à tous momens, & y excitent comme des vagues qui s'entrechoquent avec violence. Ainsi un Amant jaloux sent ordinairement comme une douleur, qui est mêlée d'inquiétude & de haine; & parce qu'à la rencontre de ces vagues qui travaillent ainsi son ame, ces deux idées se meslent

mefflent & se confondent , de là vient qu'il ne ſçautroit penſer à ſa Maïſtreſſe ſans que l'idée de ſon Rival ne viēne à la traverſe ; c'eſt pourquoy il a toujourns dās ſon ame des ſentimēs qui l'agitent beaucoup, & qui ne le laiſſēt point en repos.

Mais quand l'idée d'un Rival paroît dans l'ame d'un Amant paſſionné avec des qualités capables de luy ravir le cœur de ſa Maïſtreſſe , & de le détruire entièrement auprès d'elle, il s'élève alors des mouvemēs ſi étranges dās ſon ame, qu'il ne ſe connoiſt preſque plus ; c'eſt pourquoy il ſe jette dans le deſeſpoir , qui le porte quelquefois juſqu'à ſe plonger le Poignard dans le ſein. Pour expliquer coette paſſion ſi violente, il faut ſçavoir que comme chaque choſe fait effort autant qu'elle le peut pour continuer dans ſa façon d'eſtre, l'Ame d'un Amant paſſionné ne manque pas de ſuiyre cette meſme regle. Ainſi puis que ſon ame employe tous ſes efforts afin de ne pas laiſſer échaper le doux panchant qu'elle a pour ſa Maïſtreſſe , & que cependant malgré tous ſes efforts ce doux panchant ne peut perſiſter avec la  
meſme

mesme douceur & le mesme plaisir, il est necessaire que son ame succombe en ces momens, & qu'elle ressent des alarmes & des inquietudes cruelles; c'est pourquoy il n'y a rien pour lors qu'elle ne tente pour mettre fin à ses peines. Un exemple peut éclaircir ce que j'avance. Si l'on suppose que la flâme d'une Lampe ait du sentiment comme a nostre ame, l'on s'imaginera aisément que si-tost que l'huile ou la nourriture commencera à en estre supprimée, elle aura des frayeurs & des sentimens inquiets; qui seront d'autant plus vifs que la flâme approchera plus pres de sa mort. Or c'est dans des frayeurs & dans des inquietudes semblables de l'ame que consiste le desespoir; & ce malheureux état vient necessairement de ce que l'ame qui fait toujours effort pour conserver les douceurs que l'idée de sa Maîtresse luy inspire, & qui luy servent de nourriture, ne peut du tout les conserver, parce que son Rival les luy enleve malgré toute sa resistance.

Puis que le desespoir est le dernier état où l'Amour porte les Amans, il est  
temps

temps que je finisse ce que j'avois à dire sur cette passion, aussibien que sur la Question, *Si la santé peut estre altérée par les passions.* Mais il ne sera peut-estre pas mal-à-propos d'avertir auparavant, qu'on ne confonde pas l'ame que je décris dans ce Discours avec celle que Dieu crée dans le temps de la formation de l'Homme ; car elles sont tout-à-fait différentes, puis que la Religion & les Ecrits sacrez nous enseignent que celles qui vient de Dieu est immatérielle, & d'une substance purement spirituelle ; au lieu que l'ame sensitive qui naist avec nous, & de laquelle je parle seulement dans mon Discours, est purement materielle.

GAUTHIER, de Niort.

*Voicy des Madrigaux sur les deux Enigmes proposées dans le Mercure du mois de Juillet.*

I.

**C**Es deux incomparables Sœur  
Dont nous entretient le Mercure,  
Qui font le coloris, & l'aimable parure  
Des Beutez d'icy bas, sont de charman-  
tes Fleurs.

*Vous*

*Vous entendez assez, puis que dire je  
l'ose,*

*Que c'est & le Lys & la Rose.*

*Deux Royaumes voisins s'en trouvent  
embellis ;*

*La Rose est pour l'Anglois ; pour le  
François le Lys.*

**L. BOUCHET**, ancien Curé  
de Nogent le Roy.

**II.**

**Q***u'un Eventail avec raison.  
Soit aux Champs . soit à la  
Maison,*

*Se trouve toujours à la mode,*

*Et que par son secours commode*

*L'évite bien la pâmoison !*



*Parasol, au, bois, & gazon,*

*Tout cela, sans comparaison,*

*Est une moins bonne méthode*

*Qu'un Eventail.*



*Mercuré n'est pas un Oxson,*

*Car dans l'ardeur de la Saison,*

*Qui montée à son période,*

*Horriblement nous incommode,*

*Offre*

Offre-t-il d'autre guérison  
Qu'un *Eventail* ?

JANETON DE LEPINE, de la Ruë  
neuve des Petits-Champs.

III.

**M**ercure est tout plein d'agrément,

Toujours fleury , toujours charmant :

En *Prose*, en *Vers*, en toute chose,

Il sçait enchanter les *Esprits*,

Et dans tout ses galans *Ecrits*

On ne voit que *Lys* & que *Rose*

JOURDAIN. d'Amiens.

IV.

**P**eut-on voir dans le monde un plus  
parfait visage

Que celui de la jeune *Iris* ?

On y voit de *Vénus* la ressemblante  
Image,

C'est le charmant séjour & des Jeux &  
des Ris,

Mille naissantes Fleurs y sont toujours  
écloses,

Et l'aimable rougeur des *Roses*

Y relève l'éclat & la blancheur des *Lys*.

L'Inconstant *Misanthrope*.

V.

## V.

**V**Oyez, Philis, comme j'explique  
 Les deux Enigmes à la fois  
 L'en devine le sens si-tost que je vous  
 vois

Avec tous vos attraits & vostre air  
 magnifique.

N'y voit-on pas les Fleurs des Armes  
 de deux Roys,

De CHARLES qui tient l'Angleterre,  
 Et de LOUIS qui peut régir toute la  
 Terre ?

Ce teint si vif, si beau, si frais, si délicat,

De la Rose porte l'éclat,

Et le Lys y brille de mesme ;

Mais j'admire de plus un prétieux  
 travail,

Quand avec une grace extrême  
 Vostre main fait briller un galant Even-  
 tail.

RAULT, de Roüen.

## VI.

**M**ercure en tout a l'art de plaire,

C'est son aimable caractère ;

Ses Ouvrages sont si polis,

Que c'est un charme pour les ames,

Et

*Et nos plus délicates Dames  
N'y trouvent que Roses & Lys.*

JOURDAIN<sup>e</sup>; d'Amiens.

V I I.

**I**L ne faut pas tant raffiner  
Sur les Enigmes qu'on propose.  
Il est aisé de deviner,  
Voyant mon teint de Lys entremeslé de  
Roses

La Belle Inconnuë.

V I I I.

**J**E suis une jeune Bergere  
Qui raisonne tout doucement,  
Et qui ne sçait point contrefaire  
Ce que j'ay dans l'entendement.  
D'autres tourneront galamment  
Le sens de l'Enigme dernière,  
Sur la Mer, ou sur le Serment,  
Sur le Lustre, ou sur la Galere.  
Moy, sans à rien d'extraordinaire  
Hausser mon petit jugement,  
Je vous diray naïvement  
Que mon Eventail fait l'affaire.

FANCHON LE FEVRE,  
de Magny.

Q. d'Juillet 1681.

I

**M**ercure, ce Mois nous propose  
Une Enigme qui sent & le Lys & la  
Rose.

De grace , à quel deffsein ces deux Fleurs  
assortir ?

Ne peut on trouver autre chose  
Capable de nous divertir ?

Qu'elles brillent dans un Parterre,  
Sur des Nobles, sur des Louïs,  
Qu'on s'en fasse un Trésor , en France en  
Angleterre,

Qu'on les aime par toute terre,  
Mes sens n'en sont point ébloüis.  
S'ils sont d'un grand secours , c'est pour  
des Gens sur l'âge,

Mais non pas pour de fermes cœurs ;  
J'aime mieux voir ces deux aimables  
Sœurs

Eclater sur le sein de celle qui m'engage.  
L'ALBANISTE , de Rouen.

**M**ercure ; j'estois bien en peine  
De connoître le Roy , de mesme que la  
Reyne ,

Que vostre Enigme veut cacher.  
Je m'épuisais à les chercher,

Et

Et je perdois presque courage,  
Lors que jettant les yeux sur l'aimable  
Philis,  
Je reconnus sur son visage  
Que l'Enigme cachoit des Roses & des  
Lys.

ALLARD, du Vêxin.

X I.

EN ce temps où la Canicule  
Echauffe si fort, & nous brûle,  
Silene pour se rafraîchir  
Prend à deux mains les deux bras à sa  
Tasse,  
Pleine de bon vin à la glace,  
Boit à perte d'haleine, & jusques à  
transir ;  
Mais Philis n'en fait pas de mesme.  
Pour rafraîchir son teint rouge comme  
corail ;  
Dans sa chaleur extrême  
Elle fait joüer l'Eventail.

Le mesme.

X I I.  
EN vain vous pensez que la chose  
Que vous enveloppez pour la cacher aux  
yeux,

I ij

*A nostre connoissance en échapera mieux.  
On sent, si l'on ne voit, & le Lys, &  
la Rose.*

*F. HA ..... DU MESNIL, de  
Chambrais en Normandie.*

## XIII.

**C***es belles Fleurs, galant Mercure,  
Dont vous nous faites la peinture,  
Quand elles sont dans un Jardin,  
Font touours une pauvre fin;  
Ne plaignez-vous pas leur nature ?*



*Le moindre vent leur fait injure,  
Les bat, les met à la torture,  
Et tout d'un coup flétrit enfin  
Ces belles Fleurs.*



*J'en sçay qui font autre figure,  
Et dont toujours la beauté dure,  
C'est dans l'Enigme & sur Catin;  
Elles sont d'un Estre divin,  
Et j'admire je vous le jure,  
Ces belles Fleurs.*

*DAUBAINÉ.*

## XIV.

**B***eau Lys, Roy des Jardins, Colosse  
entre les Fleurs,*

*Géant*

du Mercure Galant. 197

Géant de lait caillé, Philis est aussi belle,  
Mais moins douce que vous; hélas, cette  
Cruelle

Méprise mes transports, mes soupirs, &  
mes pleurs.

Je ne puis l'approcher sans la voir en-  
flammée,

De cent petits Poignards c'est une Rose  
armée;

Elle en a la rigueur; en ayant la beauté  
C'est l'Hymen seul qui peut abatre sa  
fierré;

Cette Chaîne qui fait aux Belles tant  
d'outrage.

Quoy, le dois-je invoquer, ce Tombeau  
des Amours?

Non, non, c'est une Rose, il a peu de  
beauté jadis,

Ses Epines par tout durent bien davan-  
tage.

II GRÈS, du Havre.

XV.

**V**ous ne pouvez, Iris, estre belle à  
mes yeux,

Si je m'apperois en tous lieux  
Brûler sur vostre teint, & le Lys & la  
Rose.

I iij

Conservez-dont vostre santé,

Après cela vostre beauté

Vous coûtera tres-pen de chose.

L'Amant déclare de la grande

Brune de l'Hostel d'Avaux.

## XVI.

**D**Ans un Jardin des mieux fleuris,

La Rose querelloit le Lys,

Et pour une semblable chose,

Le Lys invecivoit la Rose.

Sur leur différente couleur

Ils s'estoient mis en cette humeur.

Et par une suite cruelle

Ils alloient vuider leur querelle.

Quand Iris entrant au Jardin

D'un air à qui rien ne ressemble,

Les prenant dans sa belle main,

Et les portant jusqu'à son sein,

Les mit tous deux d'accord ensemble.

LA PIERRE

## XVII.

**Q**ue d'Amans, belle Iris, vos beautés  
vous attirent !

Je n'entens que cœurs qui soupirent :

L'un se plaint des coups de vos yeux,

L'autre de mille & mille choses

Qui rendent son cœur amoureux.

Pour

*du Mercure Galant. 199*

*Pour moy , sans affecter un ton trop languoureux ,*

*Je ne me croy pas malheureux ,  
D'admirer vostre teint & de Lys & de  
Roses.*

*L'AIMABLE HEBERT , de la  
Ruë de la Harpe.*

*XVIII.*

*P**Our contenter Iris , dont les ordres  
pressans*

*M'obligeoient à trouver le sens  
Des deux Enigmes qu'on propose ,  
Je resvois ; & tandis que mes yeux sans  
dessein*

*Contemploient son teint & sa main ,  
Je trouvoy l'Eventail , & le Lys ; &  
la Rose.*

*Le Procureur du Roy , de  
Conches en Normandie.*

*XIX.*

*C**'Est avecque raison , Mercure ,  
Que vous prenez le titre de Galant.*

*Rien n'égale l'heureux talent  
Qui vous fait en tous lieux faire belle  
figure.*

*Aux Belles vous contez de charmantes  
douceurs ;*

*I iij*

*Et dans ce temps que les chaleurs  
Impriment sur leur teint l'agréable mê-  
lange.*

*Des Roses & des Lys, & la beauté d'un  
Ange,*

*Pour effacer ce bel émail,  
Vous leur offrez un Eventail.*

BARDOU, de Poitiers.  
X X.

**Q**Uand ta Daphnis & mon Iris  
Disputent sur la moindre chose,  
A l'instant je vois le blanc Lys,  
Et la rouge & vermeille Rose,  
Parer d'un charme assez égal  
Tout leur teint & leur beau visage,  
Pour elles ce n'est pas un petit avan-  
tage,

*De profiter ainsi du mal,  
Que la colere, à tous ne fait pas sans  
dommage.*

Le Confident du Solitaire de  
l'Hostel de Soissons.

X X I.

**M**ERCURE, vostre teint de Roses  
& de Lys,  
Ressemble au teint de ma Voisine,  
La belle; l'aimable Philis;

Il

*Il est d'une Beauté divine.*

*Mais d'où vient qu'on vous voit aujourd'hui si joly,*

*Si mignon, si propre, si poupin, si poly?*

*L'amour vous trote-t-il dans l'ame?*

*Sur quelque Belle auriez-vous du dessein?*

*Enfin l'excès de vostre flâme*

*Vous a-t-il mis l'Eventail à la main?*

DAUBAINE.

XXII.

**E**T la Rose & le Lys sont les aimables Sœurs

*Dont on nous a fait la peinture  
Avec tant d'ornemens ce Mois dans le  
Mercur.*

*Ce sont de fort aimables Fleurs,  
Qui donnant grand éclat à celles du  
Parterre,*

*Ne font pas voir leurs plus vives couleurs*

*Dans les Blazons de France & d'Angleterre.*

L'Avanturier nocturne ;  
de l'Isle du Palais.

I V

## XXIII.

**P**uis que Mercure dit que vous êtes  
Fleuriste,

Berger, on vous suit à la piste,  
Et l'on vous voit dans ce Jardin,  
Sans pour les autres Fleurs avoir aucun  
dédain.

Entre les mieux écloses,  
Choisir & les Lys & les Roses,  
Pour nous offrir en mots convertis  
Un Bouquet sous de jolis Vers.

Le Refveur du Mont-Helicon,  
de Châlons en Champagne.

## XXIV.

**A** Fille faite comme moy,  
Vostre Enigme, Mercure,

N'a pas assurément de quoy  
La mettre à la torture.

Le secours seul de mon Miroir  
M'explique toutes choses.

Quand sur mon teint il me fait voir  
Tant de Lys, & de Roses.

HENRIETTE DE LA S  
de Dieux.

## XXV.

**P**uis-je assez Mercure estimer ?

Voyez le soin qu'il prend de me charmer,  
Car

*Car pouvoit-il m'offrir de plus charman-  
tes choses,*

*Sur la fin de l'Eté , que des Lys & des  
Roses.*

*Le jeune Solitaire , de la  
Ruë Maubué.*

*J'ad'ôte deux Madrigaux qui sont  
encor sur les Enigmes du Feu. Une Belle  
se plaint dans le premier , de ce que j'ay  
oublié son nom, en parlant de ceux qui ont  
expliqué ces deux Enigmes.*

I.

**O** *Vy, je suis toute en Feu, lors que  
je me figure*

*Le mépris que de moy fait le Galant  
Mercure;*

*Il m'oublie , & déja ma beauté perd  
l'esper*

*De faire à l'Vnivers connoistre mon pou-  
voir.*

*LA JEUNE HOUDEL, du  
Quartier S. Mederic.*

II.

**E** *N vain, belle Philis, du Mercure  
Galant*

*Vous voulez deviner l'Enigme.*

*Ah,*

*Ah; vous n'y resveriez pas tant,  
Si vous pouviez songer au beau Feu qui  
m'anime.*

DE LA CHAUSSE'E le jeune,  
d'Abbeville.



*De l'origine , du progrès , & de  
l'état présent de la Medecine.*

**L**A Medecine n'est point un effet de  
du hazard, comme veulent quelques-  
uns. Les Hommes se sont trouvez dans  
la nécessité de l'inventer comme les au-  
tres Arts. Ils l'exerçoient d'abord d'une  
maniere grossiere & imparfaite, & ne se  
servoient que de quelques Simples qu'ils  
employoient pour la guérison de leurs  
blessures.

Cét Art demeura longtemps inculte  
sans qu'on le pratiquast d'une autre fa-  
çon, soit que les Hommes des premiers  
Siècles fussent mieux composez & moins  
sujets aux maladies que nous ne sommes,  
ou qu'ils ne voulussent pas se donner  
la

la peine de le cultiver. Il y a cependant assez d'apparence que comme ils menoient une vie sobre & reguliere, ils jouissoient d'une santé plus forte & plus vigoureuse que la nostre, & qu'ils avoiét moins besoin de remedes que nous n'avons; mais les Hommes ayant quitté leur première manière de vivre, & s'estant abandonnez à une vie toute voluptueuse & toute sensuelle, ils sont devenus bien plus foibles & beaucoup moins vigoureux qu'ils n'étoient auparavant. Leur santé s'est alterée peu à peu, & ils se sont veus accablez de tant de maladies, qu'ils ont esté necessités de chercher des remedes pour y couper pied.

Les Egyptiens & les Grecs ont esté ceux qui s'y sont le plus attachez, & qui y ont fait plus de progrès, soit qu'ils eussent l'esprit plus pénétrant & qu'ils fussent plus heureux que les autres, ou que la necessité, où les plaisirs & la débouche les avoient réduits, les eust obligez à faire davantage d'expériences, & à tenter plus de remedes.

Quelques Authetirs veulent que les  
animaux

animaux ayent esté les premiers<sup>1</sup> inventeurs de la Médecine , & qu'ils ayent appris aux Hommes à la cultiver. Plutarque croit qu'ils ont une connoissance entiere de cét Art , qu'ils en observent toutes les regles & toutes les maximes, & qu'ils trouvent sans erreur & sans peine tout ce qui leur est nécessaire pour la guérison de leurs maladies. Ils observent une diete exacte quand ils sont malades ; ils ont l'usage des lavemens, de la saignée & de la purgation, ils guérissent leurs playes & leurs blessures ; en un mot , ils rencontrent dans les Simples des remedes à toutes leurs infirmités.

Les Lyons , les Ours , les Loups, & les autres bestes voraces , trouvent leur guérison dans le repos & dans l'abstinence. La Cicogne remplit son bec d'eau salée qu'elle jette dans son ventre quand il est paresseux. Le Pélican s'ouvre les veines avec le bec lors qu'il est indisposé. L'Hypotame, qui est une espece de Cheval aquatique, sort du Nil quand il se trouve mal, & s'ouvre un certain vaisseau de la cuisse en l'appliquant sur la  
pointe

pointe de quelque Roseau; il bouche ensuite l'ouverture avec un peu de bouë.

Les Peuples de l'Amérique se saignent à peu près de la mesme sorte. Ils entament la peau avec la pointe d'un Roseau, & se font sucer le sang de la playe jusqu'à ce qu'il en ait sorty une quantité suffisante. Les Chiens & les Chats se purgent avec l'herbe mouillée de rosée; les Geais, les Merles, les Perdrix, avec les feüilles de Laurier &c. Les Cerfs & les Daims ont recours au Dictamne quand ils sont blessez. Les Eléphans ne se soulagent-ils pas les uns les autres dans leurs blessures. Avec quelle adresse ne tirent-ils pas les Fleches & les Dards de leurs playes? La plupart des Animaux ne guérissent-ils pas les leurs en les lechant & les abreuvant de leur salive?

Les Anciens ont crû que la Médecine devoit sa naissance à la Divinité mesme, que les Dieux immortels estoient seuls capables d'inventer un si bel Art, si utile & si nécessaire pour la vie des Hommes. *Medecina utilitas Deorum immortalium inventioni est consecrata.* Cicero. *Li. 3. Tuscul. q. 2. 1.*

Hermès

Hermès dit qu'elle est descendue du Ciel, & que Dieu l'a donnée aux Hommes pour la conservation de leur santé & la guérison de leurs maladies.

C'estoit aussi la pensée de Jesus Fils de Syrach, Ecclesiastique 38. Dieu a créé la Médecine, dit ce Juif, & l'Homme prudent & sage ne la méprisera point.

Les Egyptiens attribuoient l'invention de cet Art à Mercure, les Grecs à Isis & à Ozyris, les Tyriens à Agénor & à Chiron. Homère veut que Paon, qu'il appelle le Médecin des Dieux, en soit le premier inventeur. Quelques-uns le font descendre d'Apis, quelques autres d'Arabus Fils d'Apollon & de Babylone. D'autres enfin l'attribuent à Apollon & à Esculape. Voicy de quelle manière Ovide fait parler le premier dans ses Métamorphoses.

*Inventum Medecina meum est, opifexque  
per orbem.*

*Dicor, & herbarum subiecta potententia  
nobis.*

Esculape Fils d'Apollon & d'Areadne, n'excella pas moins dans cet Art que son Pere, puis qu'il sceut redonner la

la vie à Androgée Fils de Minos qui l'avoit perdue.

*Et Deus extinctum Cressis Epidaurius  
herbis*

*Restituit Patris Androgeona focis.*

Properce.

Toute l'antiquité a eu beaucoup de vénération pour ces Dieux. Il y a eu peu de Villes dans lesquelles on ne leur ait élevé des Temples & des Autels, & où ils n'ayent fait des Prodiges. Il redonnoient la vue aux Aveugles; ils faisoient entendre les Sourds, parler les Muets, marcher droit les Boiteux; ils guérissent les Lèpreux & les Maniaques &c. Ces Prodiges arrivoient souvent dans le Simulachre d'Isis en Egypte, au rapport de Diodore.

Il y avoit à Pergame & dans toute la Grece, des Temples dédiés à Esculape, où ce Dieu apparoissoit en songe aux Malades qu'on luy présentoit, & leur enseignoit les remèdes dont ils devoient se servir. Il y en avoit en beaucoup d'autres lieux, où Apollon & Esculape rendoient des Oracles, & découvroient aux Peuples ceux dont ils avoient besoin pour la guérison de leurs maladies.

On voit encore à Rome quelques fragmens de ces Oracles en lettres Grecques sur une Table de Marbre, que l'on y trouva dans le Temple d'Esculape. On en peut lire la Traduction dans Mercurial & dans les Observations de Monsieur Spon, sur les Fievres & les Febrefuges.

Quelques Autheurs, comme Pausanias & Macrobe, veulent que les Poëtes ayent attribué les premiers l'invention de la Medecine à Apollon & à Esculape; que par Apollon ils entendoient le Soleil, qui par sa douce & benigne chaleur dissipe les maladies, & augmente la force & la vertu des Plantes & des Animaux, dont l'Homme se sert pour l'entretien de sa santé & de sa vie; que par Esculape ils n'entendoient aussi que l'air pur & temperé, qui ne contribue pas moins en cet état que le Soleil à la conservation de la santé, & à la guérison des maladies.

Cependant il est certain qu'il y a eu un Apollon & un Esculape, qui effectivement n'ont pas esté les Inventeurs de cet Art, mais qui ont commencé de le cultiver.

cultiver. Apollon fut le premier qui luy donna quelque forme. Il découvrit la vertu de plusieurs Simples desquels on s'est servy depuis fort heureusement en beaucoup de rencontres. Esculape n'ajouta pas peu aux découvertes de son Pere ; il inventa la Sonde , les Bandages & l'Appareil des playes. *Æsculapiorum primus Apollinis , quem Arcades colunt, Filius , specillum invenisse , primusque vulnus obligavisse dicitur. Cicero. Li. 3. de nat. Deor. 57.*

Les Tyriens croient qu'Agenor & Chiron ont exercé la Medecine les premiers. Plutarque veut que pour ce sujet ils leur offrisent tous les ans leurs premices. *Tirij Agenori, Chironi magnates primitias offerunt , quod ij primi Medicinam fecisse existimantur. Le Traducteur de Plutarque Moral. 674.*

Chiron se rendit si fameux par cet Art , qu'il devint Precepteur d'Hercule & d'Achille Fils de Pelée. Il le leur enseigna à tous deux , & les rendit si habiles , qu'Achille guerit Téléphus de ses blessures, & Hercule ressuscita par la force de ses Remedes Alceste Femme d'Admete

d'Admete Roy de Thessalie. Plutarque dit encor qu'Achille découvrit le premier la cause d'une peste violente qui envahit toute la Grece. *Is enim ut Chironis discipulus, primus causam luis, que Græcos invaserat deprehendit.* Moral. 66. On assure mesme que ce fameux Centaure apprit la Medecine à l'Esculape, & qu'Apollon son Pere le luy avoit donné pour l'instruire. Il y a eu, au rapport de quelques Auteurs, un second Esculape, qui fut foudroyé par Mercure pour avoir ressuscité Thesides Hippolite, Fils de Thésée, & d'Hippolite Reine des Amozones, lequel avoit esté devoré par des Chevaux. Ciceron parle d'un troisieme qui fut le premier Arracheur de Dents, & qui trouva le secret de la purgation. *Tertius Arisippi & Arisinoës Filius, qui primus purgationem alvi & Dentis avulsionem, ut ferunt, invenit. Cujus, ajoute-t-il, in Arcadiâ non longè à Licsio flumine sepulchrum & Lucus ostenditur.* Li. 3. de Nat. Deor.

Plusieurs Auteurs croient cependant qu'il n'y a eu qu'un Esculape qui laissa deux Fils, dont l'un se nommoit

Poda

Podalyre , & l'autre Machaon. Ils se signalerent tous deux sous Agamemnon à la Guerre de Troye ; l'un pensoit les Blessés, pendant que l'autre avoit le soin de guérir les malades. Ces deux Héros apprirent leur Art à leurs Descendans, & il devint hereditaire à ceux de leur Famille, que l'on appella depuis Asclepiades.

La Medecine fut quelque temps dans cette Famille , sans qu'elle se communiquast à d'autres Personnes ; mais les Sages & les Philosophes l'apprirent dans la suite , & la cultivèrent avec beaucoup plus de soin & d'exactitude que les Asclepiades. Ils l'embélirent des maximes les plus pures de la Philosophie, & d'empirique qu'elle estoit, ils l'en rendirent raisonnée & dogmatique. Pythagore s'y donna entièrement, ainsi que Zamolxis , Alchémæon de Crotoné , Epycharme de Co , Empedocle , &c. Démocrite, que quelques-uns ont crû Précepteur du Grand Hyppocrate , s'y appliqua aussi avec beaucoup de succès.

Les premiers Hommes pratiquoient  
la

la Medecine, comme j'ay déjà dit, d'une maniere rustique & grossiere, ainsi que font encore à present les Sauvages. Ils ne s'attachoient comme eux qu'à connoistre la vertu de quelques Plantes & de quelques Simples, dont ils usoient pour la guérison de leurs maladies & de leurs blessures. Ils s'instruisoient les uns les autres des Remedes dont ils s'étoient servis. Les Assyriens, au rapport de Diodore, exposoient leurs Malades dans les Places publiques, afin que si quelqu'un de ceux qui passaient avoient eu le mesme mal, il leur enseignast les Remedes qui l'avoient guéry. Les Babylonienens, & d'autres Peuples, faisoient la mesme chose, selon Herodote & Strabon.

La Science des premiers Medecins estoit donc une pure Empirie, ou une pure observation de quelques Remedes que le hazard leur avoit fait decouvrir. S'ils apprenoient qu'un Malade eut reçu quelque soulagement d'un Remede, ils le mettoient aussitost en usage. Ils experimentoient mesme tous les jours de nouveaux Remedes, & les au-  
thori

thorisoient quand ils avoient réüssy, comme ils les abandonnoient lors que l'effet ne répondoit pas à leur attente. Ils passaient souvent d'une partie & d'une maladie à une autre, comme par exemple du bras à la cuisse, de la pleurésie à la peripneumonie. Ils se servoient aussi d'un Remede au lieu de l'autre, comme de la Menthe au lieu du Baume, ou du Solanum au lieu de Plantin. Comme ils tentoient continuellement de nouveaux Remedes, ils acqueroyent de nouvelles connoissances, & l'Art se perfectionnant de jour en jour par la quantité des experiences, il devint beaucoup plus ample & plus enrichi qu'il n'étoit auparavant. On peut dire toutesfois que la Medecine estoit encore tout à fait grossiere & imparfaite, & qu'elle ne cessa de l'estre que lors que les Philosophes l'eurent cultivée quelque temps, & qu'ils luy eurent donné des Regles & des Principes.

Ils s'appliquerent donc à connoistre la nature de l'Homme. Ils examinerent toutes ses parties. Ils observerent leur construction, leur nombre, leur grandeur,

deur , leur figure , leur situation , leurs fonctions & leurs usages. Ils les regarderent dans leur premiere conformation, leur accroissement, leur état, & leur décroissement ; ils considererent l'Homme dans l'état de la santé & dans celuy de la maladie; ils examinerent les mœurs, les inclinations , les habitudes & sa maniere de vivre ; ils remarquèrent toutes les choses qui pouvoient luy estre utiles ou nuisibles , & qui pouvoient alterer ou conserver sa santé ; & apres avoir consideré quelque temps tout ce qui estoit au dedans & au dehors de luy-même, ils découvrirent la cause de toutes les maladies qui l'affligent , & trouverent des Remèdes à toutes ses infirmités ; ils établirent enfin des dogmes & des maximes , sur lesquelles ils firent rouler toute leur Doctrine.

Leurs principes estoient differens de ceux qui ont paru depuis ; ils ne raisonnaient pas , comme on fait encore à present , par le chaud , le froid , le sec & l'humide ; & ils ne connoissoient point d'agens plus puissans dans la Nature, que l'amer , le doux , le salé, l'insipide, l'acerve,

l'acerbe, l'austere, l'acide, l'agre, &c. Ils étoient persuadez que ces petits corps étoient seuls capables d'alterer la santé, & de détruire les principes de la vie, que l'une & l'autre dépendoit de leur union & de leur simmétrie, & que la maladie & la mort étoient de purs effets de leur des-union. *Quàm rectè igitur, & quàm convenienti ratiocinatione juxta Hominis Naturam hac primi inventores investigando invenerunt. judicaveruntque artem dignam, quæ in Deum Authorem referretur, quem admodum etiam à posteris receptum est. Nam neque siccum, neque humidum, neque calidum, neque frigidum, neque aliud quicquam ex his putaverunt hominem ladere, neque aliquo horum homini opus esse opinati sunt, sed quod in unoquoque foret, & humanâ Naturâ potentius est, ut ab illâ superari nequeat, hoc ipsum id esse quod laderet existimaverunt, idemque auferre quasiverunt. Fortissimum autem est inter dulcia dulcissimum, inter amara amarissimum, &c. Hac enim & in Homine in esse videbant, & hominem ladere. Hypocrates de veteri medic. a. 74. & subseq.*

Q. de Juillet 1681.

K

Cette Doctrine fut suivie parce qu'il y eut de plus sçavans hommes dans l'antiquité jusq'au temps de Gorgias Leontin & de Polus, lesquels introduisirent, à ce que croit, Turnebe de nouveaux dogmes & de nouvelles maximes dans la Medecine. Ils supposèrent mesme des principes, sur lesquels ils établirent une nouvelle Doctrine. Ils raisonnèrent les premiers par les qualitez, & attribuèrent au chaud, au froid, au sec, & à l'humide, la cause de la santé, de la maladie & de la mort mesme. Voicy de quelle maniere Hypocrate apostrophe cette nouvelle Secte. *de veteri Medic. art. 65.*  
*Verum enim verò nunc adeos ; qui novo modo artem ex fundamentis suppositis quarunt sermonem convertam.*  
*Si ergo calidum est aut frigidum, aut siccum, aut humidum quod hominem ledit, & oportet rectè medentem auxiliari calido quidem in frigidum permutato, frigido verò in calidum, &c. minimè verò. Non enim calidum est aut frigidum, ajoute-t-il ailleurs ; quod magnam per se vim habet, &c.*

Cette

Cette nouvelle Doctrine eut beaucoup de Sectateurs ; elle est encore à présent suivie de la plupart des Médecins. Hippocrate la combatit de son temps, & renouvela celle des premiers Philosophes Médecins, comme l'on voit dans tout le *Livre de veteri Medecinâ*. Cet Auteur s'y attacha avec tant de soin & d'application, qu'il convainquit d'erreur & d'ignorance ceux qui tenoient le party de Polus & de Gorgias, & rétablit la Médecine dans son premier éclat & sa première forme. Si tous les Livres qui paroissent aujourd'huy sous le nom d'Hippocrate, ne sont pas remplis de cette Doctrine ; on peut dire qu'ils sont supposés & qu'on les attribue fausement à ce grand Homme.

Dioclès Caristius, Praxagore de Co, Mnestheüs, Hérophile de Calcedoine, Philippe de Co, &c. embrasserent la Doctrine d'Hippocrate. Cryssippe le Sophiste & Erasistrate la suivirent aussi ; mais ils l'altérèrent en quelques endroits, & introduisirent plusieurs maximes différentes de celles qu'il avoit établie.

Philinus Disciple d'Hérophile, ne

appliqua pas comme son Maître à la Médecine d'Hippocrate. Il renouvelles celles des Empiriques, & méprisa le secours de la raison dans une Science où elle est si nécessaire, pour s'attacher à des expériences trompeuses, que le hazard fait souvent réussir. Ce fut en cela qu'il fut différent des premiers Empiriques, qui n'avoient négligé le raisonnement que parce qu'ils n'en connoissoient ny la force, ny l'utilité. Quoy que la Doctrine de Philinus eût esté combattue par Herophile & par Philippe de Co, Sôrapiion d'Alexandrie ne laissa pas de la suivre. Il l'embellit même de manière qu'on le crût le premier Inventeur de cette Secte. Apollonius d'Antioche, Glaucias, Menodote & Sextus, la rendirent aussi recommandable, ainsi que Sofstrate, Hieron, Tentas, Hamon d'Alexandrie, & Heraclide de Tarente.

Asclépiades de Prusse ne causa pas moins de changement dans la Médecine, que ceux dont je viens de parler. Côme il étoit naturellement éloquent, & qu'il avoit beaucoup de pénétration d'esprit, il n'eut pas de peine à établir une nouvelle

velle Secte; & à se faire des Partisans zélés & affectionnez pour la Doctrine.

*Asclepiades, quo nos Medico & amico  
vixi sumus, eloquentia vincebat ceteros  
Medicos.* Cicero de Ora. 62.

Asclépiades rendit la pratique de la Médecine fort aisée. Il ne la fit consister que dans la diète, l'exercice, la promenade & la friction du corps. Il autorisa le premier l'usage du Vin dans les maladies, & trouva l'invention de certains Lits que l'on suspendoit en l'air, dont les Malades ne recevoient pas peu de soulagement.

Il ne fut pas long temps à Rome sans se rendre recommandable par la guérison de quelques Personnes considérables. Sa réputation fut d'autant plus grande, que comme il étoit d'un bon tempérament, & qu'il avoit un fonds de santé achevé, il disoit hautement qu'un Médecin n'estoit pas habile Homme quand il tomboit malade. Plin dit aussi qu'il ne le fut jamais, & qu'il se tua malheureusement en tombant du haut d'un Escalier en bas.

Après la mort d'Asclépiades, Themison s'attacha à ses maximes, & enseigna

publiquement sa Doctrine. Il fut Précepteur de Trallian, qui suivant les traces de ces deux grands Hommes, introduisit dans la Medecine une nouvelle Secte, qui fut celle des Méthodiques, laquelle a esté depuis suivie par Mnaeus, Dyonisius, Proclus, Antipater, Mylésius Olympicus, Menémacus Aphrodiensis, Soranus d'Ephese, & Coelius Aurelianus.

Trallian ne rendit pas la Medecine plus difficile qu'Asclepiades & Themison, puisqu'on la pouvoit apprendre en moins de six mois. Il établit pour cet effet des Maximes generales & des Lieux communs, sur lesquels il fonda toute sa Doctrine. Il ne connut point d'autres causes des maladies que l'astription & le relâchement. Il se mettoit peu en peine des autres connoissances, pourveu que l'on sceust rendre les humeurs fluides & coulantes quand elles étoient trop denses, & qu'on les condensaît lors qu'elles étoient trop fluides & trop relâchées. Si ces deux causes concouroient ensemble à la production d'une maladie, il vouloit qu'on remediât à la plus pressan

pressante, sans avoir égard ny au temps, ny à la saison, ny à l'âge, ny à la constitution, ny au temperament du Malade.

Crinas de Marseille ne s'acquît pas moins de reputation dans Rome que Trallian. Il ajouta le premier les Observations Astrologiques à la Medecine. Il fit mesme des Ephémérides, où il marquoit les heures & les temps que les Malades devoient prendre les alimens & les remedes.

Trallian & Crinas partageoient toute la gloire de la Medecine. *Agebant facta*, dit Pline lors que Charmis vint de Marseille à Rome, & se rendit fameux en blâmant les autres. Il condamna l'usage des Estuves qui estoit fort commun chez les Romains, & introduisit celui du Bain d'eau froide. Il sceut persuader les Romains si fortement, qu'on voyoit mesme en Hyver les Lacs couverts de Malades que l'on y plongeoit. On voyoit aussi, dit Pline, les vieux Consuls à la sortie de l'eau tous roides & tous pâmez de froid.

La nouveauté estoit tellement au goût des Romains, que c'estoit assez au

Medecin , qui vouloit se distinguer des autres, de décrier leur conduite, & d'introduire des remedes & des manieres différentes. Il y en arrivoit aussi de jour en jour, & l'on n'avoit presque plus d'idée de l'ancienne Medecine lors que Galien natif de Pergame en Grece, commença de l'exercer à Rome, & de combattre les erreurs qui s'y estoient glissées depuis un si longtems.

Quoy que ce grand Homme n'eust pas d'autre but que de rétablir l'ancienne Medecine dans sa premiere splendeur, on peut dire sans faire tort à sa memoire, qu'il a pris le change , & qu'au lieu des veritables Principes dont les premiers Philosophes Medecins s'estoient servis, il a renouvelé ceux de Gorgias & de Polus, & raisonné comme eux par le chaud, le froid, le sec, & l'humide. Cependant la Medecine luy est redevable d'une infinité d'Observations & de Remedes dont il l'a enrichie. Il l'a même polie , & mise dans un ordre beaucoup plus net & plus régulier , qu'il n'estoit auparavant.

La Medecine passa depuis Galien  
chez

chez les Arabes, qui l'augmenterent considérablement. Rasis & Avicenne la cultivèrent avec tant de soin, que plusieurs ont cru qu'elle avoit reçu d'eux la perfection. Ils eurent toutefois beaucoup de maximes opposées à celles de Galien.

Averroës de Cordoue s'y appliqua ensuite avec beaucoup d'exactitude, puis elle passa chez les François, les Anglois, les Allemans, &c. où elle trouva de sçavans Hommes qui en firent toute leur occupation, & s'y attachèrent avec autant de soin & de diligence, que s'ils en eussent esté les premiers Inventeurs, comme l'on peut voir dans les doctes Ecris de Comarius, Lacuna, Zuingerus, Marinelle, Martianus, Averga, Amatus, Fernel, Duret, Hollier, Zacutus, Lomnius, Forestier, Varandée, Acastro, &c. & d'une infinité d'autres Docteurs, dont le nom n'aura pas moins de durée, que la Science à laquelle ils se sont appliquez.

La Médecine s'exerçoit assez tranquillement par ceux qui la pratiquoient, lors que Paracelse commença de la troubler, & d'enseigner une Doctrine entie-

rement contraire à celle des autres Medecins. Cet Allemand s'estoit mis en teste de renverser tout l'ordre de la Medecine, d'en changer les regles & les principes, & d'introduire des dogmes & des maximes toutes nouvelles. Voicy de quelle maniere il parle dans la Préface de sa grande Chirurgie. Apres avoir réfléchy quelque temps, dit-il, sur ce que j'ay lû autrefois dans les Auteurs, & que j'ay oüy dans les Ecoles, j'ay trouvé que personne n'avoit encor sçeu découvrir la verité, qu'ils s'estoient tous arrestez à puiser dans le Ruissseau, sans s'estre mis en peine de chercher la source; qu'ils n'entendoient pas mesme ce qu'ils enseignoient; qu'ils ne connoissoient ny la nature du mal, ny la qualité des Remedes; qu'ils n'avoient d'étude que celle de l'orgueil & de la superbe, & qu'on pouvoit leur faire une application juste de ces paroles de l'Apostre, *Vos estis parietes dealbati*. C'est ce qui m'a obligé, continuë-t-il, à chercher les veritables principes de la Medecine ailleurs que dans leurs Livres, & à trouver par mes travaux mes longues expé

experiences la source de toutes les maladies qui nous affligent , & les Remedes necessaires pour leur guérison. En effet , cet Auteur a bouleversé toute la Medecine. Il en a construit une nouvelle sur des principes dont on n'avoit point encor parlé. Il a inventé de nouveaux Remedes , qu'il a tirez principalement des Minéraux , des Corps mesme les plus compacts & les plus solides. Comme il y a peu de Gens qui ne sçachent quels sont les principes dont Paracelse s'est servy pour établir son Systeme , je ne m'arresteray point à faire le détail de sa doctrine. Je diray seulement , que quoy qu'elle soit différente de celle d'Hippocrate & des autres Medecins , elle ne laisse pas d'estre remplie de bonnes Observations & de bons Remedes , que l'on ignoroit auparavant.

Paracelse n'a pas esté le seul qui ait alteré la Medecine en ces derniers Siècles ; sa pratique a esté renversée par une infinité de faux Medecins , qui en ont rejeté les plus belles maximes & les plus beaux dogmes. Ils ont aboly une quan-  
tité

tité d'excellens Remedes qui avoient  
cousté beaucoup de peine , de veilles,  
& de travaux aux premiers Medecins,  
pour introduire une pratique, pour ain-  
si dire, triviale, plus digne de rîsée & de  
mépris , que d'honneur & de louange.  
Un sçavant Critique de nos jours ne  
pouvoir se lasser de leur reprocher leur  
insolence, leur superbe, & leur ignoran-  
ce, & de faire connoître au Public leurs  
fourbes & leurs charlatanneries.

Graces au Ciel, nous sommes dans un  
temps où l'on se desabuse des vieilles  
erreurs , & où les Arts & les Sciences  
commencent de renaître & de paroître  
sous une forme beaucoup plus belle, plus  
illustre, & plus avantageuse. On peut di-  
re que la Medecine n'a jamais esté ce  
qu'elle est aujourd'huy. On l'a enrichie  
d'une infinité d'Observations utiles &  
curieuses. Nous sommes redevables aux  
Anatomistes modernes , de la décou-  
verte de plusieurs parties qui avoient  
échappé aux yeux de tous les Anciens.  
Les Chymistes n'ont pas moins con-  
tribué que ceux-cy à la perfection de  
la Medecine, car outre la prodigieu-  
se

se quantité de Remedes qu'ils ont trouvez, ils se sont attachez à examiner la nature des principes qui entrent en la composition de l'Homme, & les ont trouvez entièrement semblables à ceux que les premiers Philosophes Medecins avoient établis; ils ont renouvelé cette ancienne medecine, & l'ont mesme augmentée considérablement.

La Medecine a pris naissance, comme j'ay déjà dit, chez les Egyptiens & les Grecs. Elle a passé ensuite chez les Romains & les autres Peuples. Archa-gatus de Peloponese fut le premier qui la pratiqua dans Rome sous le Consulat de Paul Emile, & de Marcus Lucius. Zammolxis l'apprit de Pythagore, & la communiqua aux Thraces. Abaris l'apporta de Grece chez les Scythes. Les Assyriens l'apprirent des Egyptiens. Et celles des autres Nations, qui ne la requièrent pas immédiatement d'eux, l'apprirent des Romains, qui la tenoient des Grecs. Elle passa de cette maniere de Rome avec l'Empire chez tous les Peuples.

Les Medecins Egyptiens ne s'appliquoient

quoient qu'à la connoissance & à la guérison d'une seule maladie , Il y avoit des Medecins pour les maladies des yeux ; il y en avoit pour celles du nez , de la bouche , des oreilles , du cerveau , de la poitrine , &c. Il leur estoit mesme defendu de traiter d'autres maux que ceux qu'ils faisoient profession de guérir. Quoy que cette maniere de pratiquer la Medecine fust fort judicieuse , cependant elle n'a eu cours que chez ce Peuple. Les Medecins des autres Nations traitoient indifferemment toutes sortes de maladies. Ils estoient beaucoup plus vigilans & plus laborieux que ceux des derniers Siecles ; ils préparoient eux-mesmes les Remedes dont ils se servoient ; ils ne s'appliquoient pas avec moins d'attache à la guérison des maladies externes. qu'à celle des internes ; ils ne se rendoient pas aussi moins fameux par la pratique de la Chirurgie , que par celle de la Medecine. On sçait en quelle réputation fut Démocedes Medecin de Crotone , pour avoir fait la réduction du pied de Darius. Critobulus na'quist pas moins d'honneur & de gloire ,  
en

en guérissant Philippe Roy de Macédoine, d'un coup de Fleeche qu'il avoit reçu dans l'œil.

Les Medecins estoient donc autrefois Chirurgiens & Apoticaire. Ces trois qualitez se trouvoient dans une mesme personne, on les regardoit comme inseparables, mais la negligence & la nonchalance des Medecins a fait que plusieurs Personnes se sont immiscuées dans cet Art, & se sont attachées à la préparation des Remedes, & à la guérison des maladies externes. Les Medecins, dit un sçavant Homme, ont voulu éviter la peine, & retenir l'honneur & le profit; ils se sont reservez la seule autorité & puissance d'ordonner, laissant à la foy & capacité de l'Apoticaire, le choix, la dispensation, la preparation, & la composition des Medicamens, & au Chirurgien les opérations de la main. Ils devoient suivre les traces des premiers Medecins, & exercer comme eux la Medecine, la Chirurgie, & la Pharmacie, ou du moins preparer eux-mêmes les Remedes qu'ils mettoient en usage.

Parmy

Parmy les anciennes Ordonnances d'Angleterre, il s'en trouve une, dit M<sup>r</sup> de la Rocque dans son Traité de la Noblesse, par laquelle les Medecins doivent préparer toutes les Medecines de leurs propres mains, & ils ne doivent pas permettre qu'autres qu'eux les composent. il seroit à souhaiter que cette Ordonnance fust observée dans toutes les Villes du monde, ou du moins que les Medecins fissent préparer les Remedes en leur présence; ils arresteroient le cours d'une infinité d'abus qui se sont glifsez dans la Medecine, par l'ignorance, l'avarice, & la negligence des Apoticaire. Ils soutiendroient de cette maniere le veritable caractère des premiers Medecins, & partageroient avec eux l'honneur & la gloire d'une Profession qui ne les eleve pas moins, qu'elle les distingue des autres Hommes. En effet, la Medecine est le plus noble & le plus illustre des Arts que l'Homme professe. Homere l'appelle divin, Odyssée 230. Volcy de quelle maniere il s'explique, suivant la Traduction d'un Poëte Latin.

A/E

*Ast Medicum reliquis divina Scientia  
major*

*Instruit.* Il avoit dit dans son *Iliade* § 14.

*Namque vir est multis Medicus præstantior unus.*

Plutarque élève la Médecine au dessus de tous les autres Arts, de toutes les autres Sciences. *Nulli nitore, copiâ, & jucunditate cedens.* Il ajoute qu'il n'appartient qu'au Philosophe de l'exercer. Il n'y avoit aussi autrefois que les Prestres & les Philosophes qui la pratiquassent.

Les Prestres avoient le soin des Malades chez les Juifs & les Egyptiens; les Prestres, de Vulcain & d'Isis de l'Isle Lemnos; les Brachmanes, des Indiens; & les Druydes, des Gaulois & des Allemands.

Moïse enseigna la Médecine aux Lévités, suivant le rapport de quelques Auteurs, & leur recommanda l'exercice de cet Art comme une chose sacrée. Ils l'exercerent en suite, & ceux d'entre eux qui n'avoient pas autant de connoissance que les autres, sçavoient du moins

moins guérir la Lepre. Le Prophète Esaïe guérit Ezéchias d'une longue & fâcheuse maladie , *Non ad hortatione tantum religiosa , sed Medicâ manu.* Le Sauveur du monde ne recommande-t-il pas aux Apostres & aux Pasteurs de prendre soin des Malades ? *In quacumque civitatem intraveritis , curate infirmos.* Qui soulage le corps, ajoute-t-il , guérit aisément l'ame. C'est pour cela qu'il loue le Samaritain d'avoir pensé le Blessé qu'il rencontra dans le chemin , & qu'il blâme le Prestre de ne l'avoir pas fait, & luy commande de le faire à l'avenir. *Vade tu, & fac similiter.*

Diogene Laërce rapporte que Platon fut guéry de la Fievre par les Prestres Egyptiens , qui le firent baigner dans l'eau salée.

Les Prestres de Memphos estoient obligez d'écrire dans les Temples de Vulcain & d'Isis , les Remedes dont les Particuliers avoient reçu quelque soulagement , & de les enseigner au Peuple. Les Prestres Grecs estoient en obligation de faire la même chose dans ceux d'Esculape & d'Apollon.

La

La Medecine a donc fait l'occupation des plus grands Hommes & des plus sages Philosophes de l'Antiquité. Les Roys, les Empereurs, les Papes, s'y sont appliquez avec beaucoup de soin. Les Roys d'Egypte faisoient dissequer en leur presence les Corps de ceux qui mouroient de quelques maladies extraordinaires, afin de connoître la nature & la cause du mal qui les avoit fait mourir.

Alexandre n'avoit pas moins de curiosité pour la Medecine que pour les autres Sciences ; il s'attachoit mesme à l'Anatomie avec beaucoup d'exactitude.

Salomon, le plus Sage des Roys, avoit une connoissance si particuliere de cet Art, qu'il écrivit trois cens Paraboles, & cinq cens Vers de la vertu des Plantes & des Animaux, lesquels furent supprimez par Ezéchias, parce que le Peuple avoit plus de confiance en ces Remedes, qu'en Dieu mesme. Archélaüs, Roy de Cappadoce, s'estoit acquis une telle experience dans la Chirurgie, qu'il se pansa luy-mesme d'une blessure qu'il avoit reçue à la teste, sans vouloir permettre qu'aucun autre y mist la main.

Darius donna deux Chaînes d'or d'un grand prix à Démades, pour apprendre la composition d'un Remede particulier qu'il avoit. Les Roys Philometor, Nicodeme. Hiero, Eupator. Caton le Céseur, Varron, Plîne, Columelle, Dioscoride, Celse, &c. ne se sont ils pas faits une occupation particuliere de cet Art ? Gentius, Roy d'Illicie, n'a-t'il pas découvert le premier la Gentiane, Lyfimachu la Lyfimachie, Thelephus le Thélephium, Clymenus le Clymenum, &c. Mithridates, Roy de Pont, n'a-t'il pas inventé ce fameux Antidote qui porte son nom ? Evax, Roy d'Arabie, fit présent à Néron d'un Livre qu'il avoit composé de la vertu des Simples. Juba, Roy de Mauritanie, s'acquit beaucoup d'honneur par sçavant Traité qu'il fit des vertus de l'Euphorbe. Attale, Roy de Pergame, ne s'acquit pas moins de gloire par ces admirables Compositions, dont il enrichit la Pharmacie, lesquelles conserveront toujours sa mémoire & son nom. On sçait en quelle estime ce grand Prince étoit chez Galien. Avicenne parle du Roy Kabich, comme

comme d'un Homme fort profond dans la Medecine. Il cite mesme son témoignage en beaucoup de lieux. Nous voyons dans les Commentaires de Sérapion, que Jaribussa Roy des Medes, & Kemud, estoient fort expérimentez en cet Art. Auguste uſoit tous les jours d'une Composition qu'il avoit inventée. On en trouve la description dans quelques Auteurs. Tibere composa une Pastille contre les Herpes, à ce que dit Galien. Néron employoit la pluspart du temps à l'étude de cet Art; ce fut apparemment ce qui donna lieu à Evax, Roy d'Arabie, de luy faire présent de son Livre de la vertu des Simples. Les Empereurs Adrien & Justin composerent plusieurs Antidotes qui portent encore leur nom. Ne lisons-nous pas dans l'Histoire Ecclesiastique, que les Papes Nicolas V. & Eusebe, exerçoient le plus souvent la Medecine. Il y a eu mesme quelques Femmes illustres qui l'ont pratiquée. Artemise, Reyna de Carie, ne s'est pas rendue moins recommandable par la découverte de l'Armoise, que par

ce

beau qu'elle fit élever à son Mary Mausole. Si la belle Heléne a souillé sa memoire par la ruine de Troye, elle l'a , pour ainsi dire , immortalisée par la découverte de l'Helénium. L'Enchanteresse Circe découvrant l'Herbe qui porte son nom , n'a-t-elle pas effacé l'infamie dont elle s'estoit noircie par son Art magique ? Medée ne sauva-t-elle pas Jason par la force des Herbes dont elle se servoit. Mais si tous les Roys & les grands Hommes ne se sont pas appliquez à la Medecine , ils ont tous eu beaucoup de vénération pour cet Art. En qu'elle estime & en quelle consideration les Medecins n'estoient ils pas chez les Anciens ? Ils les regardoient comme des demy-Dieux ; ils se persuadoient qu'il y avoit quelque Divinité qui les inspiroit , & leur reveloit les Remedes dont ils se servoient ; ils les prenoient de leur main avec la mesme confiance , que si quelque Dieu les leur eust presentez. *Ita sum levatus , ut Deus mihi aliquis Medicinam fecisse videatur.* Cicero. 1. 3. Famil. 7.

Pratus,

Pratus , Roy des Argives , associa dans la Famille Royale Mélampus qui avoit guéry ses Filles de la manie. Artaxerces ne voulut-il pas honorer Hippocrate du titre de Grand de Perse ? Ne luy offroit-il pas toutes les richesses de son Empire pour l'obliger à se rendre auprès de luy ?

Si les Romains ont chassé les Medecins de leur Ville, ce n'a pas esté à cause de leur Art, comme prétendent quelques-uns , mais parce qu'ils estoient Grecs, & que les Romains ne regardoient ce Peuple que cōme une Nation barbare & maudite, qui avoit de tout temps juré la perte de la République, & qui mettoit tout en usage pour la destruction de l'Empire. Ils s'estoient mesme persuadez que les Grecs avoient envoyé des Medecins à Rome pour faire perir le Peuple Romain ; ce que l'on peut voir dans la Lettre que Marc Caton, sous le Censoriat duquel ils furent chassés , en écrivit à son Fils. Jules Cesar ne les honora-t-il pas en suite du droit de Bourgeoisie ? Auguste ne fit-il pas Antoine Musa Chevalier Romain ? Les Romains même

me n'accorderent-ils pas à chaque Medecin qui pratiquoit dans Rome , deux cens cinquante Sesterce par an , quoy qu'ils n'en dônassent que cent aux Poëtes, aux Orateurs , & à ceux qui professoient quelque Science & quelque Discipline ?

En quelle estime Dioclès Caristius ne fut-il pas chez Antigonus ? Critobulus chez Philippe Roy de Macedoine, Philippe chez Alexandre, Erasistrate chez Antiochus & chez Ptolomée, Craterus, Asclepiades, Trallian, &c. chez les Romains , Galien chez les Empereurs Marc Aurele, Antonin & Severe, &c.

Il y a eu peu de Princes & de Roys qui n'ayent donné aux Medecins des marques d'estime & d'honneur. Les uns les ont élevez aux plus hautes Dignitez , les autres les ont honorez des Titres les plus glorieux. Un de nos Roys ne fit-il pas le Fils de son premier Medecin Chancelier de France , & Garde des Sceaux en considération de son Pere ? Philippe, Roy d'Espagne, ne fit-il pas Paracelse Chevalier de la Toison d'or, &c.

Il

Il n'y a point de Siècles où les Medecins n'ayent reçu des marques de l'estime & de la liberalité des Princes & des Souverains. Quels privileges avantageux nos Roys ne leur ont-ils pas accordez ? Sous le Regne de Charles VII. le Cardinal d'Estouteville, Député pour la Reformation des Universitez du Royaume, leur permit de porter la Robe rouge pour marque d'honneur & de distinction. Il y a beaucoup de Lieux où ils jouissent des Privileges accordez à la Noblesse, & où ils ne payent aucuns droits, ny aucuns subsides.

Mais pourquoy les Hommes n'auroient-ils pas de la considération pour les Medecins, puisque Dieu leur commande de les honorer ? *Honore le Medicin, Ecclesiastique* 38. *car Dieu l'a crée pour sa nécessité.* Toute Medecine tient de Dieu, & elle sera recompensée des Roys & des Potentats de la Terre. La Medecine élèvera le Medecin au dessus des autres Hommes, & il recevra des honneurs & des louanges en présence des Grands. *Honora Medicum propter*

Q. de Juill et 1681.

L.

*necessitatem creavit illum Dominus. A Deo est enim omnis Medela, & à Rege accipiet donationem. Disciplina Medici exaltabit caput illius, & in conspectu magnatorum cultus habetur.*

LE PHILOSOPHE INCONNU,  
de Contances.

Messieurs de Belle-Isle & Langlois, tous deux de Paris, & Monsieur de Folleville de Normandie, sont les seuls qui ayant trouvé le secret de la Lettre du dernier Extraordinaire, dans laquelle un sens parfait est caché sous un autre sens parfait. Il faut vous dire en quoy il consiste. Ces mots employez d'abord, Voicy le compte de ce que j'ay avancé suivant vos ordres, sont composez de quarante-cinq lettres, auxquelles un pareil nombre de Chiffres répond. Prenez la premiere lettre du mot Voicy, qui est V. Elle est la vingtième de l'Alphabet. Ostez la moitié de ce nombre, il restera 10. Joignez le nombre du premier Chiffre, qui est 4. vous aurez quatorze, qui vous fait connoître que cette lettre V. ne doit valoir que la quatorzième de l'Alphabet, qui est Q. La mesme chose de la lettre O,

O, qui est la seconde du mot Voicy. Elle vaut quatorze; ostez-en la moitié, il restera sept. Joignez à ce nombre de sept, le second Chifre, qui est 6, vous aurez treize, c'est à dire, la lettre N, qui est la treizième de l'Alphabet. Vous voyez par là que ces premières lettres VO par le moyen des deux Chifres adjoutez, veulent dire on; & ainsi du reste. Vous remarquerez que quand une lettre tient un nombre impair dans l'Alphabet, comme la lettre I, qui est la neuvième, il faut d'abord retrancher l'impair, & ne retenir que quatre pour la moitié de neuf. De cette manière, en rapportant chaque Chifre à chaque lettre de ces mots, Voicy le compte de ce que j'ay avancé suivant vos ordres, vous trouverez qu'ils veulent dire, On me maitie à vostre Rival. Enlevez - moy, ou vous m'en perdez.

Je vous envoie une autre espèce de Chifre. C'est un Billet Enigmatique écrit à une Belle, pour luy donner un Avis utile. Il s'agit de déchiffrer cet Avis dans les paroles suivantes.

## BILLET ENIGMATIQUE.

**D**Epuis fort longtemps, on n'a point veu ce qu'on voit aujourd'huy. Si vous me marquez avoir envie d'apprendre le Lieu où se doit trouver celui qui donne ce Spectacle ; quand le soir viendra , un nouveau Silene promet de vous l'aller dire. Ces sortes d'Animaux montez sur des Asnes , sont présentement couronnez de Jonc. Feüilletez vos Livres sur l'Enigme dont je me sers Mesurez Grotes obscures, je ne sçay si vous pourrez découvrir les éminences inevitables à surmonter par les travaux de celui qui explique mal ce qui fait son bonheur.

*Vous trouverez dans la Planche que je vous envoie, l'Entrée de l'Escorial, Maison Royale, dans laquelle est le Pantheon, Lieu destiné pour la Sepulture des Roys d'Espagne. Philippe II. employa vingt & un an à faire bastir cette Maison, qui à la considérer en general, est une masse de Pierre*  
tres-





*tres-parfaite. Je vous en parleray plus amplement dans une autre occasion.*

*Le vray Mot de la premiere des deux Enigmes proposées dans ma Lettre du Mois d'Aoust, estoit la Piece de Trois sols & demy, Elle a donné lieu à ces divers Madrigaux.*

I.

**M***ercure ne craint point l'outrage  
Qu'on peut recevoir des Filoux.  
Il n'a pour faire son voyage,  
Qu'une Piece de quatre sous.*

*Le Jeune Solitaire de la Ruë des  
trois Cheminées de Poitiers.*

II.

**J***E n'ay point veu, Damon, d'Enigme  
plus trompeuse  
Que celle qui vous fait resver;  
Et si vous prétendez trouver  
Quelque chose de grand dans sa Rime  
pompeuse,  
Vous vous trompez, mon cher Amy;  
C'est une Enigme d'une espece  
Qui ne contient rien qu'une Piece*

*Qui monte justement à trois sols &  
demy.*

HUNGE' de Dinan en Bretagne.

## I I I.

**M**ercure dans ce Mois nous donna  
une Invalidé.

Ce présent, à uray dire, est foible & peu  
solide;

Mais pour la rareté, l'on doit le trouver  
bon,

Venant de la main d'un Larron.

TROTTE', Avocat au Mans.

## I V.

**C**e que l'on a tiré d'une Mine pro-  
fonde,

L'Enigme l'a voulu chercher dans quel-  
ques Vers.

Mais comment pourroit-on cacher à  
l'Univers

Ce qui porte le Coin du plus grand Roy  
du Monde?

Le Solitaire du Balory.

## V.

**M**ercure, lors que pour t'avoir,

Je tire de ma Bourse, ou bien de mon  
Comptoir,

La

*La Piece qu'en France on appelle  
Piece de trois sols & demy.*

*Ne tiens - je pas, dy-moy je te prie, en  
Amy,*

*Le Mot de l'Enigme nouvelle  
Que tu proposes en François  
Pour la premiere de ce Mois?*

DE LEPINE, de Ploërmel  
en Bretagne.

V I.

**C**ette Enigme n'a rien, *Mercur*e, qui  
mérite.

*Qu'en l'Art de deviner on se soit affer-  
my.*

*Si l'on en veut sçavoir le Mot, on en est  
quitte*

*Pour une Piece au plus de trois sols &  
demy.*

DAUBAINE.

V I I.

**A**u lieu de songer au solide.

*Tu perds un mois à du caquet.*

*Mercur*e, j'aime autant te voir venir à  
vuide,

L iij

*Que ne trouver en ton Paquet  
Qu'une miserable Invalide.*

HENRY VARLET, de Rheims.  
Physicien à Troyes.

*Plusieurs autres ont expliqué cette mes-  
use Enigme dans son vray sens, sçavoir,  
Mademoiselle Guper, de Blois; Messieurs  
Bobé; S. Pache; F. Guerrier; Hariveau;  
Guépin, de Rennes; L'Amoureux de Dom-  
front; Le Pelerin de la Touche; Alcidor,  
du Havre de Grace; Le Druyde, d'Ar-  
genton-Chasteau; Le Mouton bien aimé;  
& le Solitaire de la Rue des trois Chermi-  
nées de Poitiers. On l'a encor expliquée sur  
le Héraut-d'Armes, la République, la  
Rose d'Angleterre, la Grenade, une  
Canne, & le Papier timbré.*

*Le Tabac, qui estoit le Mot de la se-  
conde de ces Enigmes, a fait fait faire ces  
autres Madrigaux.*

## I.

**V**ous, Gens armez de Hallebardes,  
Suisses, Soldats, Cadets aux Gardes,  
Allemands, Anglois, & Flamans,  
Venez tous expliquer à l'envy cette  
Enigme,

Et

Et soit en prose , soit en rime ,  
Venez-en tour-à-tour dire vos sentimens.



Vous l'expliquerez à merveille.  
Elle est amie à la Bouteille,  
Et vous divertit tous les jours.  
Rien de plus savoureux icy-bas ne vous  
touche.  
Vous l'avez à toute heure au nez, & dans  
la bouche,  
Et c'est , enfin l'objet de vos tendres  
amours.



Hé quoy , vous gardez le silence ?  
Pas-un de vous n'a la puissance  
D'en parler ab hoc & ab hac.  
Sans-doute sa vapeur vous a mis en dé-  
route,  
Chacun , sans répondre , m'écoute.  
Ah ; pauvres hebestez , riez , c'est le  
Tabac.

GIRARDET.

II.  
**M**ercure , de la part du Rôy ,  
Sans user pour ce coup de vos tours de  
souplesse ,

L V

Et sans y chercher de finesse,  
 Vendez en prison, suivez-moy.  
 Vous cachez dans vostre Boutique  
 Ce que les Loix ont défendu,  
 Et vendant le Tabac que vous avez  
 vendu,  
 Vous avez violé l'Ordonnance publique.  
 HUNG'E', de Dinan en Bretagne.

## III.

**U**N Devineur d'Enigme est un rude  
 Mestier,  
 Il ne fait rien s'il n'est Sorcier,  
 Du moins Damon se l'imagine;  
 Mais quoy, Damon n'est pas grand Fai-  
 seur d'Almanac;  
 Sans y penser quelquefois j'en devine,  
 En m'amusant à prendre du Tabac.

DAUBAINE.

## IV.

**T**out est perdu, Mercure, & la triste  
 Vertu  
 A la Débauche enfin s'en va céder la  
 place.  
 Dequoy diable t'avisois-tu.

De

du *Mercur*e Galant. 251  
De semer du Tabac sur le Mont de  
Parnasse?

HENRY VARLET, de Rheims.  
Physicien à Troyes.

V.

**L**E Tabac ne se peut cacher,  
Toujours son odeur le découvre,  
Soit qu'il soit Tabac à mâcher,  
Ou soit qu'il soit Tabac en poudre.

Le Solitaire du Balory.

VI.

**E**Nfin j'ay découvert une affaire se-  
crete,

Auriez-vous cru de bonne-foy  
Que *Mercur*e eût voulu frauder les droits  
du Roy,  
En débitant chez luy du Tabac en ca-  
chete?

La Communauté des Nouveaux  
Brasseurs d'Abbeville.

VII.

**M***ercur*e, je le veux, vous avez le  
talent

De plaire en contant vos nouvelles.

C'est

*C'est toutefois estre bien peu galant,  
Que d'offrir du Tabac aux Belles.*

BARDON, de Poitiers.

V I I I.

**A**ristote avoit tort, le Tabac est fort  
bon,

*Sur tout pour chasser la tristesse.*

*Pour moy quand le chagrin me presse,  
Je fume alors comme un Dr gon.*

DE MAUBUY DE....

I X.

**D**E faire le Tabac si dangereux  
qu'on dit,

*Ce n'est pas le moyen d'en trouver le  
debit.*

*Pour moy, je le puis dire, & ne m'en fais  
point feste,*

*Qu'à le prendre, il ne m'a point fait mal  
à la teste.*

Le Docteur imaginaire.

X.

**P**Laisir des sens non défendu,

*Charmant Tabac, Herbe divine.*

*Qui par ta puissante vertu*

*Sçait*

Sçais adoucir l'humeur chagrine,  
Ah, je t'ay bientost reconnu!

Le Mâche-Petun de la  
Paroisse S. Aignan.

Ce mesme Mot a esté trouvé par Mes-  
demoiselles de Largilliere, Rue Aubry-  
Boucher; Hénant, de la Rue S. Antoine:  
De S. Georges d'Alençon: Et par Mes-  
sieurs Soyrot, Contrôleur General des Fi-  
nances en Bourgogne & Bresse: Le Gou,  
d'Ipres: De Vaux, de la mesme Ville; Le  
Roy, de Lile, Maubert, Hutuge, d'Orleans,  
demeurant à Mets: Le Hot, Avocat du  
Bailliage & Siege Presidial de Caen,  
Pinchon, de Roüen: Collange du Matré,  
de la mesme Ville; L. Bouchot, ancien  
Curé de Nogent le Roy: Martin de Va-  
logne, du Quartier des Halles: L'ancien  
Curé & Doyen d'Encre, à Amiens: Le  
Chevalier Fredin. L'Avaricieux Noireau,  
de chez Monsieur le Bœuf: L'Amant ja-  
loux, de Meaux: Les Freres Cordonniers,  
de la Rue des Augustins: Le Solitaire de  
l'Ecluse en Picardie: Le Visiteur ordinaire  
de l'Hostel d'Avaux: Le Pylade moderne:  
L'Oreste nouveau, L'Amant singulier dans  
son

son caractère ; Les illustres Commis de la  
 Rue de Clery ; L'Architecte subtilisé  
 par Méthaphore ; Le jeune Solitaire de  
 la Rue Maubué ; Les Amusemens Girar-  
 dins ; L'Amant par complaisance ; Le  
 Saturnien plaisant ; Les Enjoûemens in-  
 commodes ; Le Chasseur en Terre conju-  
 gale ; L'Ennemy virginal ; Le bon Amy  
 des Maris commodes ; Le Passionné jour-  
 nelier ; L'Indifférent d'inclination ; Les  
 Voyageurs d'Angleterre ; Le Résident  
 Parisien, Le Courageux par vanité ; Les  
 grands Combats sur la Nature ; Les  
 Avantages de l'Expérience ; L'Amant  
 de Peronne ; L'Albaniste de Roüen ; Le  
 Clerc né Galant ; Le Mache-Petun de la  
 Paroisse de S. Aignan ; Les deux illustres &  
 solitaires Compagnes ; La charmante Ma-  
 lade, de la Pomme d'Orange de Meaux ;  
 Les deux Sœurs solitaires du Fauxbourg  
 de S. Nicolas de la mesme Ville ; La  
 belle Brion de la Rue Michel-le-Comte ;  
 La grande Bruno de l'Hôtel d'Avaux ; La  
 jeune Femme du mauvais goût ; L'Amitié  
 des-intéressées ; Les deux Familles naissantes,  
 La Voisine inconnue ; La jeune Epouse  
 triomphante, de la Paroisse S. Sam-  
 veur ;

veur ; L'heureuse Délivrance ; Les In-  
quiétudes conjugales ; Sylvie , du Havre  
de Grace ; Diane , de la Forest d'Alclson ;  
Et la grosse Gi.

La mesme Enigme a esté expliquée sur  
le Caphé , le Sorbet , le Chocolat , le  
Quinquina , le Poison , le Sucre , la Noix ,  
le Papier , & le Poivre.

Les cinq Madrigaux suivans ont esté  
faits sur les deux Enigmes.

I.

**L**A Piece , dites-vous , de trois fols  
& demy.

Oüy , c'est bien raisonner & ab hoc , &  
ab hac.

Ah , par ma foy , je respue , & suis tout  
endormy ;

Garçon , donne-moy du Tabac.

GARDIEN.

II.

**P**Our n'avoir point gardé mon vœu ,  
Hélas ! j'ay perdu tout au jeu ;

J'ay le plus grand défaut , & c'est le plus  
notable.

Qu'un honneste Homme puisse avoir.

L'argent

*L'argent me manque, sans pouvoir  
 Trouver d'un Amy favorable,  
 Une Piece de quatre sous.  
 Galant Mercure, en avez-vous ?  
 Prestez-m'en, je vous en supplie,  
 Pour avoir du Tabac. La priere est  
 jolie.*

GYGES, du Havre.

### III.

**M***ercure qui vendoit autrefois le  
 solide,  
 Donne-t-il pas sujet de former ce soup-  
 çon,  
 Qu'il debite ce Mois une Fable, ou  
 Chanson,  
 Puis qu'à tous ses Lecteurs il offre une  
 Invalide ?*



*Non voicy le secret, Mercure nous a  
 mis.  
 L'Invalide à la main, parce qu'il appré-  
 hende,  
 Que si nous l'accusons, il ne soit à l'a-  
 manda,  
 De vendre du Tabac sans congé des  
 Commis.*

### IV.

I V.

**M**ercure, en te lisant, je passois par  
hazard

Un assez long Bras de Riviere;

Et plus content de ta matiere,

Que des Contes crochus d'un fort vilain  
Nazard,

J'achevois de te lire, & resvois aux  
Enigmes,

Lors qu'un gros Matelot, aussi brutal  
que fort,

M'ayant fait arriver à bord,

Me fournit ce sens & ces rimes.

Comme je sortois de son Bao;

Monsieur pargué, dit-il, je suis tout hors  
a'baleine.

La Piece de trois sou, pour avoir du  
Tabac.

De bon cœur la voila, tu me mets hors de  
peine.

PATAPOLIN, de Meudon.

V.

**D**ans l'une & l'autre Enigme, avec  
délicatesse,

Mercure nous prédit, ainsi qu'un Al-  
manac,

Que

*Que malgré des Traitans la fatigante  
adresse,*

*Avec une petite Piece  
De trois sols six deniers , l'on aura du  
Tabac.*

*L'Opérateur F... de Dieppe.*

*Ceux qui ont encor expliqué l'une &  
l'autre Enigme , sont Mesdemoiselles de  
Lomneau, du Mans; Loïson du Montin,  
de la Rue S. Denis; Féru, de Lyon; Et Mes-  
sieurs du Verger , Officier de Monsieur;  
Layraud, Lieutenant de Roy à Doublens;  
Chastellain, de la Paroisse de la Magde-  
taine; De Naradac , Avocat au Parle-  
ment de Bretagne ; J. B. Oury, Prestre à  
Caen; L. Mauroix, de Soissons ; Leger de  
la Verbissonne ; Giroüard, de Poitiers ; C.  
Huet de Grenault, de la Rue S. Denis; De  
Corday, pres Falaise ; Re. de S. Martial;  
Le Chevalier Merlatieres , de Poitiers;  
Le Chevalier de la Cour du Bois S. Pere,  
de la Rue de la Bucherie ; Le Chevalier de  
la Salamandre; Le Marquis de la Haute-  
tousse; Les Associez de la Place aux Chats  
de la Rue S. Honoré ; Tamiriste, de la Rue  
de la Cerisaye ; Le Relequé des Postes de  
Rennes;*

Rennes ; Le bon Joseph , pres de Laval ;  
 L'Hermitte en songe de Vennes ; L'Amant  
 rebuté de la belle Couffy ; Le Frere Go-  
 nin ; Vivant, petit Frere Napolitain ; Con-  
 sicauli, Sieur de Flandrini ; Le Febricitant  
 Rubicond , de l'Isle ; G. ou l'Avanturier  
 Nocturne du Palais Royal ; Le Soldat  
 sans Quartier , de Laon en Picardie ;  
 L'Ami de tout le Monde , de Morlaix ;  
 Le folastre Amant , de la Rue Trouffe-  
 Vache ; Les Filistiens de Bouret , de Mor-  
 laix ; La petite Incrédule de la Rue des  
 Chanoines de Vennes ; Angélique , jadis la  
 Cordeliere ; La Bergere inconnue d'A-  
 miens ; La Païsanne d'aupres le Palais ;  
 Et la belle Dédaigneuse de Sainte Mene-  
 boud , ( cette derniere en Vers. )

## QUESTIONS

### A DECIDER.

I.  
**S**I on peut aimer sans le sçavoir.

I I.

Si une Belle qui aime fortement, peut  
 exécuter les desseins de vengeance qu'elle  
 medite

médite contre un Amant absent qui l'a oubliée, quand à son tour il apporte des raisons, quoy que méchantes, pour excuser sa conduite.

## I I I.

Si sans marquer peu d'estime pour une Personne qui nous a fait un présent par amitié, on peut donner à une autre ce qu'elle nous a donné.

## I V.

Si un Amant ayant reçu d'une Belle les plus fortes marques d'estime & d'amitié qu'elle pouvoit luy donner, peut sans attirer sa colere, luy témoigner qu'il doute de sa tendresse, pour en recevoir de nouvelles assurances.

## V.

En quoy consiste l'honnesteté & la veritable Sageſſe.

## V I.

Si c'est une imagination mal fondée, de croire que les Anciens n'ont point connu dans la Musique la Composition à plusieurs Parries, mais se sont seulement servis de quelques Consonantes, & par conséquent n'ont point eu l'harmonie parfaite comme nous l'avons

vons aujourd'huy;ou bien si cette opinion est une verité tres-claire,& dont on est facilement presuadé par la seule lecture de ceux de ces Anciens qui ont écrit de la Musique.

V. I I.

Vous avez appris par ma Lettre du dernier Mois,que le 24. d'Aoust une Femme accoucha de deux Filles , attachées l'une à l'autre par les costes & par le ventre,qui n'avoient qu'un cœur,quoy qu'elles eussent deux corps,deux testes,& deux cerveaux, Comme le cœur est le siege de la faculté vitale , on demande si dans ce monstrueux Composé , il n'y avoit qu'une seule ame,ou une seule vie.

*Adieu, Madame, je vous réserve pour le premier Extraordinaire , de fort jolis Vers de Monsieur du Rosier , & plusieurs autres Pieces sur les Questions, qui n'ont pû entrer dans celui-cy.*

A Paris, ce 15. Octobre 1681.

*Je voy tout le monde dans les mesmes  
sentimens que vous touchant l'Ecriture  
& la Langue universelle que Monsieur de  
Vienne-Plancy a inventées. Ce Secret  
paroist aussi curieux qu'utile, & on attend  
avec grande impatience qu'il nous en donne  
l'éclaircissement.*













